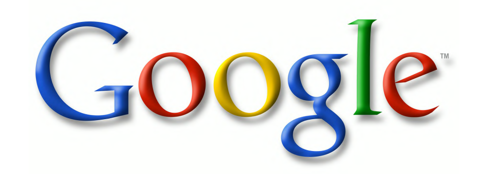
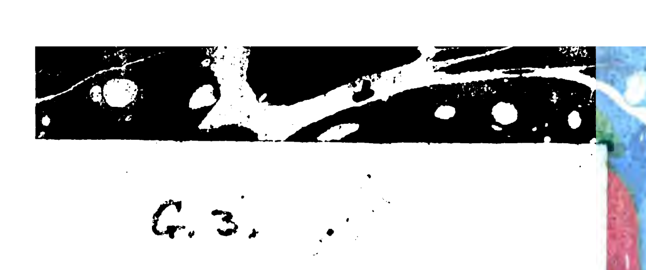

Google




MACTE





LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

Jesuits. Letters from missions

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES,

ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGERES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES DES INDES.

TOME QUATORZIEME.



A PARIS,

Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



LETTRES
EDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JESUS.

MÉMOIRES DES INDES.

EXTRAIT

D'une lettre du Pere Calmette au Pere de Tournemine.

A Vencatiguiry, dans le Royaume de Carnate, le 16 Septembre 1737.

JE pense comme vous, mon Révérend Pere, qu'il eût été à propos de consulter avec plus de soin les livres originaux de la Religion des Indes; mais jusqu'ici ces livres n'étoient pas entre nos mains,

& l'on a cru long-temps qu'il n'étoit pas possible de les trouver, sur-tout les principaux, qui sont les quatre *Vedan.* Ce n'est que depuis cinq ou six ans, qu'à la faveur d'un systême de bibliothéque orientale pour le Roi, on me chargea de rechercher des livres Indiens qui puissent la former. Je fis alors des découvertes importantes pour la Religion, parmi lesquelles je compte les quatre *Vedan* ou livres sacrés.

Mais ces livres, qu'à peine les plus habiles Docteurs entendent à demi, qu'un Brame n'oseroit nous expliquer de crainte de s'attirer quelque fâcheuse affaire dans sa caste, & dont l'usage du *Samscroutam* ou de la langue sçavante ne donne pas encore la clef, parce qu'ils sont écrits en une langue plus ancienne, ces livres, dis-je, sont à plus d'un titre des livres scellés pour nous. On en voit pourtant des textes expliqués dans leurs livres de théologie : quelques-uns sont intelligibles à la faveur du *Samscroutam*, parculiérement ceux qui sont tirés des derniers livres du *Vedan*, qui, par la différence de la langue & du style, sont postérieurs aux premiers de plus de cinq siécles.

Cependant les Brames parlant de leur

Vedan, disent tantôt qu'il est éternel, & tantôt qu'il est antérieur à la création. Mais j'ai prouvé plus d'une fois à ces Docteurs, par les textes mêmes du *Vedan* : qu'il étoit postérieur, & en particulier par ce texte-ci : *Autrefois le monde n'existoit pas, ensuite il est devenu existant : c'est l'ame qui l'a formé, c'est pourquoi l'ouvrage est appellé bon. Et vidit Deus quod esset bonum.* Ordinairement par l'*ame* ils entendent *Dieu*, parce qu'ils en font l'ame universelle qui anime tous les corps.

A l'égard de l'idée de Dieu, que les Philosophes Indiens confondent toujours dans la suite de leurs systêmes, on ne peut nier qu'ils n'ayent eu de grandes lumieres, & qu'ils ne soient dans le cas de ceux dont parle saint Paul, *qui ayant connu Dieu, ne l'ont pas glorifié comme Dieu* (1). De sorte qu'on est étonné de voir que des auteurs qui ont si bien parlé de Dieu se jettent aveuglément dans un cahos d'absurdités grossieres ; ou qu'étant plongés si avant dans les ténebres du Paganisme, ils aient eu des lumieres si pures & si sublimes de la Divinité.

(1) Rom. chap. 1, v. 21.

Il n'y a pas un mois que m'entretenant avec un de ces Docteurs, je lui parlois des attributs de Dieu, & de la conoissance & de l'amour qui fonde la Trinité. Il m'objecta qu'il y avoit donc des qualités en Dieu. Je répondis que c'étoit en Dieu sa maniere d'être, ses perfections, & non des accidens comme dans les Etres créés. Mais, me repliqua-t il, la perfection n'est-elle pas différente de celui qui a cette perfection? Vous admettez donc une union entre la perfection & l'Etre, ce qui détruit la simplicité de Dieu dont la nature est une & non pas composée. Je lui répondis que la perfection en Dieu ou son opération n'étoit pas différente de Dieu même; que la sagesse de Dieu, par exemple, étoit Dieu. Il vit bien que j'avois satisfait à sa question, & sans insister davantage, il se mit à expliquer ma pensée, en disant que la perfection en Dieu existe à la maniere de Dieu même. Sans qu'il soit nécessaire de citer les Auteurs Indiens, vous pouvez juger par ce seul trait, s'ils connoissent Dieu.

J'ose même assurer que les Philosophes Indiens ont de grandes avances pour connoître la Trinité. Il y a une de leurs sectes moins répandue ici que dans le

nord, qui reconnoît en Dieu la connoissance & l'amour. On la nomme la secte de ceux qui admettent des distinctions en Dieu, par opposition à celles des *Vedantoulou*, qui rejettent ces distinctions, en disant que cette connoissance & cet amour ne sont autre chose que Dieu même, sans s'appercevoir qu'ils ont raison de part & d'autre, & que la vérité se trouve dans l'union de ces deux sentimens. Ils ont même répandu quelques idées de la Trinité dans leurs livres, en la comparant à une lampe qui a trois lumignons, & à un fleuve dont les eaux se séparent en trois bras différens.

Ce que j'ai vu de plus marqué & de plus étonnant en ce genre, c'est un texte tiré de *Lamarastambam*, l'un de leurs Livres. J'ai laissé à *Ballapouram* les papiers où j'ai décrit ce texte. Il commence ainsi : le Seigneur, le bien, le grand Dieu, dans sa bouche est la parole. (Le terme dont ils se servent la personifie.) Il parle ensuite du Saint-Esprit en ces termes : *Ventus seu Spiritus perfectus*, & finit par la création, en l'attribuant à un seul Dieu. C'est le Dieu, dit-il, qui a fait le monde. C'est, à ce qu'il me parut, le sens du texte que

j'examinerai de nouveau, & que j'aurai soin de vous envoyer.

Depuis le mois d'Août de l'année 1736, la famine, qui dure encore, a désolé tout ce pays, & a causé une grande mortalité. La consolation que j'ai eu au milieu de tant d'objets affligeans, a été de conférer le baptême à deux mille deux cens quarante-deux Indiens, dont la plûpart étoient des enfans prêts d'expirer. Les autres Missionnaires en ont pareillement baptisé un grand nombre, chacun dans leur district. Je suis, avec beaucoup de respect, &c.



LETTRE

Du Pere Saignes, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à Madame de Saint Hyacinthe, Religieuse Ursuline à Toulouse.

A Atipakam, dans le Royaume de Carnate, ce 3 Juin 1736.

MADAME,

La paix de Notre Seigneur.

Il est juste que je vous rende le tribut de reconnoissance que nous vous devons, moi & mes chers Néophytes : ils sont tous couverts de vos dons, car je partage avec eux les pieuses marques de votre libéralité, & il ne s'en trouve aucun parmi eux qui, portant au col les croix, les agnus, & les médailles dont vous m'avez envoyé une si grande quantité, ne se souvienne dans leurs prieres des largesses de leur généreuse bienfaitrice. Il y en a même plusieurs qui m'ont prié de donner à leurs enfans, lorsque je leur confere le baptême, le nom du saint & de la

sainte que vous portez: ainsi on en voit qui s'appellent *Mouttou*, ce qui signifie Hyacinthe; d'autres se nomment *Mouttamel*, qui veut dire Marguerite. Par ce moyen-là, votre nom est connu & révéré jusques dans ces terres barbares, & vos saints protecteurs y sont spécialement invoqués.

Mais pour répondre à l'empressement avec lequel vous me priez de vous instruire de ce qui me regarde, du progrès que fait la foi parmi ces peuples, & des exemples de vertu que donnent les nouveaux Fideles, je vais tâcher de vous satisfaire.

Je n'eus pas plutôt achevé d'apprendre la langue Tamoul, que j'entrai dans la Mission de Carnate. Je ne suis éloigné que de trois lieues de la montagne sur laquelle est située la fameuse citadelle nommée *Carnata*, qui a donné son nom à tout le pays. Mon Eglise est bâtie au pied d'une grande chaîne de montagnes, d'où les tigres descendoient autrefois en grand nombre, & dévoroient quantité d'hommes & d'animaux. Depuis qu'on y a élevé une Eglise au vrai Dieu, on ne les y voit plus paroître, & c'est une remarque que les Infideles même ont faite.

J'ai une seconde Eglise à *Arcar*, où l'on compte plus de quatre mille Chrétiens; c'est une grande ville Maure. On lui donne neuf lieues de circuit, mais elle n'est pas peuplée à proportion de sa grandeur. Le Nabab y fait son séjour ordinaire. Un Nabab est un Viceroi nommé par l'Empereur du Mogol; ces sortes de Vice-Rois sont plus puissans que le commun de nos Vice-Rois en Europe.

J'ai soin d'une troisieme Eglise à *Velour*, autre ville Maure également considérable, & la demeure d'un Nabab différent de celui d'*Arcar*. On y voit une forte citadelle, qui a double enceinte, avec de larges fossés toujours pleins d'eau, où l'on entretient des crocodiles pour en fermer le passage aux ennemis. J'y en ai vu d'une grandeur énorme. Les criminels qu'on condamne aux crocodiles, n'ont pas été plutôt jettés dans ces fossés, qu'à l'instant même ils sont mis en pieces & dévorés par ces cruels animaux. Ce sont les anciens Rois Marattes qui ont construit cette citadelle; elle est encore recommandable par un superbe pagode, qui fait maintenant partie du Palais du Nabab.

A une journée de *Velour*, tirant vers le nord, j'ai une quatrieme Eglise bâtie

dans une forêt, dont les arbres sont singuliers : ils sont extrêmement hauts, fort droits, & dénués de toute branche. Leur cime est chargée d'une grosse touffe de feuilles où est le fruit. Ce fruit est doux, gros comme un pavie de France, & couvert d'une espece de casque très-dur. On le cueille en son temps, & on le met en terre : au bout de deux mois, il pousse en bas une racine, & en haut un jet; l'un & l'autre se mange. Six mois après, on coupe certaines feuilles de l'arbre, grandes comme des éventails, & qui en ont la forme, dont on couvre les maisons. La queue de la feuille est large de quatre doigts, & longue d'une coudée. Quand, après l'avoir fait sécher au soleil, on l'a bien battue, elle ressemble à la filasse de chanvre, & l'on en fait des cordes. Au tronçon, qui reste à l'endroit des feuilles qu'on a coupées récemment, on attache des vases pour recevoir la liqueur qui en découle. Cette liqueur est belle, claire, douce, & rafraîchissante. Je ne le sçais que sur le rapport d'autrui; car je n'en ai jamais goûté. Il n'est pas permis à des *Sanias*, ou pénitens, tels que nous sommes dans l'idée de ces peuples, & qui font profession de renoncer à tous les plaisirs du

monde, de boire une liqueur si délicieuse, bien moins encore quand elle est préparée, car elle devient très-forte, & enivre aisément. Il n'y a gueres que les gens de guerre & les *Parias*, gens de la plus vile Caste, qui en usent. On la prépare en la faisant bouillir, cuver & purifier. Lorsqu'on l'a fait bouillir jusqu'à un certain point, elle s'épaissit & acquiert un dégré de consistance, qui lui fait changer de nom & de nature. C'est alors du sucre d'une couleur noirâtre qu'on met en grosses boules. Il est d'un grand débit parmi nos Indiens, & dans les pays étrangers où on le transporte. Lorsque l'arbre est vieux, & n'a plus de suc, il devient d'une dureté extraordinaire; on le coupe & on en fait de fort beaux ouvrages & d'excellentes boiseries pour les maisons.

L'utilité qu'on retire de ces sortes d'arbres, a beaucoup servi à peupler cette forêt, où l'on voit un grand nombre de petites habitations. Dès que je fus arrivé à la mienne, j'eus peine à suffire à toutes les visites qu'on me rendit. J'entretins ces Indiens, chacun selon sa portée, de la loi sainte que je venois leur annoncer. Ils me parurent édifiés & contens, & plusieurs me promirent

de venir dans la ſuite écouter mes inſtructions. Dieu veuille que leurs promeſſes ſoient ſinceres, & qu'elles ne ſoient pas l'effet de leur politeſſe.

Après deux jours de repos, je commençai mes courſes accoutumées dans les villages, où je prêchai ouvertement les vérités de la Foi. Déjà ſix familles entieres avoient ouvert les yeux à ces premiers rayons de lumiere, & penſoient ſérieuſement à leur converſion. Mais un Brame, qui avoit de l'autorité dans ce lieu-là, vint à la traverſe, & ſe donna tant de mouvemens, qu'il détourna deux de ces familles de la réſolution qu'elles avoient priſes. Les quatres autres ne ſe laiſſerent point ébranler. Une guériſon ſurprenante, dont ils avoient été témoins, fortifia leurs ſaints deſirs. Des Infideles de leur connoiſſance, qui avoient une fille mourante, crurent qu'ils lui conſerveroient la vie, s'ils pouvoient lui procurer le baptême. Ils l'amenerent à mon Egliſe, & comme cet enfant étoit à l'extrêmité, je ne fis nulle difficulté de la baptiſer. Le lendemain elle fut parfaitement guérie. Le pere & la mere demeurerent trois jours dans mon Egliſe pour commencer à ſe faire inſtruire ; & obligés de retourner

dans leur village, ils partirent avec une forte résolution de ne plus adorer que le vrai Dieu, & de revenir au plutôt recevoir les instructions nécessaires, pour se mettre en état d'être admis au saint baptême.

Le pere de la catéchumene, grand dévôt de *Routren*, informé du changement de sa fille, quoiqu'il fût à une grande journée du village, partit sur l'heure pour la remettre, disoit-il, dans le bon chemin. Il ne la quitta point qu'il ne l'eût conduite au Pagode avec son mari. Je fus bientôt instruit de cette infidélité, & dans l'excès de douleur qu'elle me causa, je lui fis dire que si elle ne retractoit au plutôt une démarche si criminelle, pour ne rendre ses adorations qu'à l'Être suprême, que je lui avois fait connoître, elle auroit tout à craindre pour sa fille. Mes remontrances furent inutiles ; l'enfant, ainsi que je l'avois prédit, fut frappée à l'instant de son premier mal & mourut.

Assez près de ce village, étoit une veuve distinguée dans le pays, qui depuis dix ans, souffroit de vives & continuelles douleurs dans tout le corps, accompagnées de fréquentes défaillances, qui la rendoient incapable du

moindre mouvement. Elle avoit employé inutilement pour sa guérison tous les remèdes naturels ; elle avoit eu recours avec aussi peu de fruit aux temples des plus fameuses idoles. Ayant appris la guérison subite de cette jeune fille, dont je viens de parler, elle vint me voir ; & au nom du Dieu qui avoit rendu la santé à cette enfant, elle me pria de l'instruire des vérités qu'il falloit croire pour recevoir le Baptême. Elle demeura neuf jours dans l'église, & à mesure qu'elle s'instruisoit, elle se sentoit soulagée de plus en plus : enfin le dixième jour se voyant tout-à-fait délivrée de ses douleurs, elle protesta qu'elle ne vouloit plus adorer que le vrai Dieu, & partit pour aller publier parmi ses concitoyens, l'insigne faveur qu'elle venoit de recevoir.

A peine eut-elle fait quelques pas hors de l'église, qu'elle ressentit les atteintes de ses premieres douleurs, & qu'elle retomba dans les mêmes défaillances. Elle se fit de nouveau ttansporter dans l'église, & dès qu'elle m'apperçut : « Ah! » mon Pere, s'écria-t-elle, j'ai péché, » il m'est échappé d'invoquer *Gan-* » *gamma*, ne croyant pas que, sans son » secours, mon retour au village pût

» être heureux ». C'est la coutume des Indiens, lorsqu'ils commencent quelque action d'implorer l'assistance du Dieu particulier qu'ils adorent. Celle-ci adoroit le Gange, & en portoit le nom. La déesse du Gange, selon les Poëtes Indiens, est la femme de leur Dieu *Routren*.

Je consolai cette pauvre veuve, qui reconnoissoit sa faute & la pleuroit amèrement. « Réparons-la, ma fille, » lui répondis-je, par une foi vive, & » par de sincères adorations du seul vrai » Dieu, en qui vous devez mettre uni- » quement votre confiance ». Et en même temps, moi, & tous les Chrétiens qui se trouvoient dans l'église, nous nous prosternâmes devant l'image de Jesus-Christ qui étoit sur l'autel. » A cette vue, serois-je la seule, s'écria- » t-elle en sanglotant, qui manquerai » de rendre mes hommages à mon Créa- » teur, & à mon Libérateur » ? Au même instant elle se leve, se prosterne comme nous, & se relève sans aucun secours, & jouissant d'une pleine santé. Pénétrée de joie & de reconnoissance, elle s'en retourna à son village, où j'espère que sa foi ne sera point altérée par les persécutions auxquelles elle doit s'attendre.

Un trait tout récent de fermeté qu'a fait paroître un de nos Néophytes, ne manquera pas, Madame, de vous édifier. Un soldat nouvellement baptisé, fut appellé par son Colonel pour un exercice qu'il faisoit faire à ses troupes : il s'y rendit, & oublia de mettre son chapelet au col, comme il avoit accoutumé de le faire, pour ne laisser ignorer à personne qu'il étoit Chrétien. Les soldats ne lui voyant pas ce signe de sa religion, le raillerent, comme s'il avoit eu honte de le porter, & qu'il eût abandonné la foi. Le soldat, sans répondre un mot, part pour sa maison, & revint avec sa femme & ses trois enfans, portant tous des médailles & des chapelets à leur col. « Camarades, leur dit-il, voyez si ma » famille rougit du nom de Chrétien ; » sçachez que ce beau nom fait toute » ma gloire, & que plutôt que de le » ternir par une action indigne, je » donnerois ma tête, celle de ma femme, » de mes enfans, de mon pere, de ma » mere, & de tous mes parens, & » amis ».

Ce discours ayant été rapporté au Colonel, il fit venir le soldat, & le questionna sur la doctrine qu'on lui avoit enseignée ; il lui fit réciter ses prières,

& le fit interroger par un Brame qui étoit à sa suite en qualité de son *Gourou*. Ce soldat répondit d'une maniere si juste & si plausible, que le Colonel en parut charmé. Ce bon Néophyte n'étant pas content de lui-même, parce qu'il ne se croyoit pas assez habile, demanda avec instance qu'on voulût bien lui accorder une audience dans trois jours, parce qu'il ameneroit avec lui le Catéchiste qui l'avoit instruit, dont on seroit bien autrement satisfait. « J'y consens, » dit le Colonel en riant, & se tour» nant vers le Brame : Vous êtes notre » Docteur, lui dit-il, je vous invite à » cette entrevue ».

Le soldat s'étant rendu au jour marqué chez le Colonel avec son Catéchiste, se fit annoncer. Le Brame, qui se défioit de ses forces, voulant éluder une pareille conversation, demanda de quelle caste étoit celui qui prétendoit entrer avec lui en dispute sur la Loi : on répondit qu'il étoit de la caste Vellale, une des plus honorables qui soient parmi la caste des *Choutres*. Le Brame lui fit dire, qu'étant d'une caste inférieure à la sienne, il ne lui étoit pas permis de s'asseoir même auprès de lui. Le soldat ne se contenta pas de cette réponse, mais

s'adressant au Brame : » Puisque ce *Chou-*
» *tre*, lui dit-il, n'est pas digne de votre
» conversation, je vais chercher mon
» *Gourou* le Saniassi Romain. Dans quatre
» jours il sera ici. Il n'est pas nécessaire,
» répondit le Brame, je pourrai le voir
» & l'entretenir dans un temps plus
» favorable ». Le soldat fit bien valoir
ce refus du Brame, & il en triompha
devant ses camarades infidèles, comme
d'une victoire qu'il avoit remportée sur
lui, à la honte de la doctrine insensée,
dont il amusoit un peuple ignorant &
crédule.

Les Brames sont, comme vous sçavez, Madame, la plus haute noblesse de ce pays; on peut dire même que c'est la plus ancienne & la plus sûre noblesse du monde; car il est inoui qu'aucun de cette premiere caste se soit jamais mésallié. Ils sont les dépositaires de la Loi, les *Gouroux*, ou les Prêtres des Dieux. Ils croiroient en effet s'avilir, s'ils s'entretenoient de religion avec un homme de la caste des *Choutres*. En voici un exemple assez récent. Un de nos Missionnaires s'entretenoit avec un Brame qui l'étoit venu voir : la conversation tomba insensiblement sur la religion. Le Missionnaire, qui ne sçavoit pas encore

bien la langue, se trouva embarrassé dans une occasion, où il ne pouvoit pas assez bien expliquer sa pensée. Son Catéchiste, qui étoit *Choutre*, voyant son embarras, s'avisa de prendre la parole : Le Brame, en colère ; « De quoi » te mêles-tu, lui dit-il, d'oser parler » en notre présence ? Tais-toi, laisse » parler ton *Gourou* ; de quelque manière » qu'il s'exprime, il me fait plaisir ; » quand tu dirois la vérité, je ne vou» drois pas l'entendre de ta bouche ».

L'idée qu'ont les Brames de l'excellence de leur qualité & de leurs personnes, est fondée sur ce qu'ils croyent & qu'ils publient, qu'ils sont nés de la tête du Dieu *Bruma*. Il y en a qui se prétendent Bruma eux-mêmes. Du reste, voici comme ils distribuent la naissance au reste des hommes : Ils font naître leurs Rois des épaules de *Bruma* ; c'est après eux la seconde caste : les *Cometis* de ses cuisses, & c'est la troisiéme caste ; & de ses pieds les *Choutres*, qui sont la quatrieme caste. Chacune de ces castes en renferme plusieurs autres ; mais un homme d'une caste inférieure, quelque mérite qu'il ait, ne peut jamais s'élever à une caste supérieure.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que ces

Brames, qui se sont semblables à leurs fausses Divinités, leur ressemblent parfaitement par leurs fourberies & par leurs déréglemens. Ils ont communément de l'esprit & du sçavoir ; il n'en est gueres parmi eux qui ne conviennent que la Loi que nous prêchons est sainte, & que la leur ne peut lui être comparée ; mais l'attachement aux plaisirs de la vie, le respect humain, la coutume, l'emportent sur toute conviction. S'il ne s'agissoit que de raisonner & de convaincre pour convertir les Indiens, toute l'Inde seroit bientôt Chrétienne.

Un Indien respectable par son âge & par son rang, que je pressois un jour plus fortement qu'à l'ordinaire, d'embrasser la loi céleste, ainsi qu'il l'appelloit, & dont il faisoit souvent lui-même l'éloge : « Volontiers, je l'embrasserois, me ré-» pondit-il, si vous pouviez empêcher » les discours qu'on ne manquera pas de » tenir, sur ce qu'à mon âge de 76 ans » je change de religion. Pour moi, dit » un Officier de guerre qui étoit présent, » si j'avois autant d'esprit que vous, & » que je fusse convaincu, comme vous » me paroissez l'être, je ne balancerois » pas un moment ; il faut sçavoir mé-» priser les frivoles discours du monde.

» Plus

» Puis m'adressant la parole : O pénitent
» Romain, me dit-il, je ne suis pas ca-
» pable d'entrer dans tous ces raisonne-
» mens : j'adore *Vichnou*, allumons du
» feu dans une fosse, j'y ferai jetter un
» de mes soldats *Vichnouvistes* ; vous,
» faites-y jetter un de vos disciples,
» celui qui en sortira sain & sauf, sans
» avoir été endommagé par le feu, don-
» nera une preuve certaine de la plus
» grande puissance du Dieu qu'il adore ».

Ma réponse à une proposition si peu raisonnable, fut celle qu'on a accoutumé de faire à ceux qui voudroient tenter Dieu. « Cette épreuve, lui ajoutai-je,
» est d'autant moins nécessaire, que Dieu
» daigne souvent, par des prodiges, con-
» firmer à vos yeux les vérités saintes
» que nous vous annonçons. Sur quoi je
» lui nommois une personne qu'il con-
» noissoit ; allez la voir, lui dis-je, &
» faites-vous raconter ce qui lui est ar-
» rivé assez récemment ».

Cette personne, dont je lui parlois, est une dame Indienne, qui étant à l'extrémité, fit venir un de mes Catéchistes, & lui demanda le baptême, comme un remede infaillible qui lui rendroit la santé. Le Catéchiste, après une courte instruction sur ce sacrement,

& sur les obligations auxquelles il engage, la laissa avec un grand desir de le recevoir. Au moment, qu'après avoir été instruite, elle conçut ce saint desir, elle se trouva beaucoup mieux, & au bout de trois jours elle fut parfaitement guérie. Sa santé une fois rétablie, elle négligea d'accomplir sa promesse. Après quelques mois elle retomba dans sa premiere maladie: elle reconnut alors que Dieu la punissoit pour avoir différé de recevoir le baptême, & bien qu'elle fût d'une extrême foiblesse, elle se fit porter à l'Eglise. Je la trouvai dans un pressant danger de mort, & je ne crus pas pouvoir lui refuser cette grace. Aussi-tôt, au grand étonnement de tous les assistans, ses forces revinrent, son visage reprit couleur, elle se leva, & retourna de son pied à sa maison, s'appuyant seulement sur un de ceux qui l'avoient porté mourante à l'Eglise. Pendant trois mois aucune Néophyte ne fit paroître plus de piété, plus de constance, & de zèle: sa vertu étoit une prédication perpétuelle de la loi Chrétienne.

Lorsque je citois cette guérison si extraordinaire à l'Officier dont je viens de parler, je n'aurois pas pu lui faire le même éloge de cette dame. Les

continuelles persécutions qu'elle eut à souffrir dans sa famille, ébranlerent enfin sa constance. On fit venir le Prêtre de la Divinité qu'elle adoroit auparavant. Ce ministre du démon lui ayant imposé pour pénitence de sa faute prétendue, une grosse aumône qu'il s'appliqua dévotement à lui-même, lui arracha du col l'image du Sauveur qu'elle portoit, & lui attacha le *Lingan*, figure infâme du dieu *Routren*, qui donne le nom à toute la secte des *Linganistes*. Cette malheureuse dame devint par-là aussi payenne qu'elle l'étoit avant sa conversion; mais elle ne porta pas loin la peine de son apostasie. Sa maladie la reprit aussi-tôt & elle en mourut.

Je ne dois pas omettre que par un trait singulier de la divine Miséricorde envers elle, le Pere Calmette, qui n'étoit jamais descendu du nord, passa par mon Eglise, dont j'étois fort éloigné. La dame mourante, informée de son arrivée, le fit prier de la venir voir. Aussi-tôt que le Pere parut elle se leva, &, en présence de son mari, & de tous ceux qui étoient présens, elle arracha le *Lingan* qu'on lui avoit mis au col, le jetta loin d'elle, détesta *Routren*, & fondant en larmes, demanda pardon à

Dieu de l'avoir si lâchement abandonné. Elle fit sa confession au Missionnaire, & peu après l'avoir achevée, elle mourut dans de grands sentimens de repentir, & d'espérance en la miséricorde de Dieu.

Les persécutions domestiques sont plus à craindre pour ces nouveaux fideles, que des persécutions plus grandes qui viennent de la part des étrangers. Le Prince nommé *Timmanaiken*, dans les Etats duquel est cette église, est tout-à-fait contraire à la loi Chrétienne, & elle est souvent l'objet de ses invectives. Il a déclaré infame un soldat, & l'a chassé du service & de la ville, par la seule raison qu'il écoutoit les instructions qui se font à l'église. J'ai cependant jusques dans sa Cour trois familles de Catéchumenes, qui ne craignent point de s'attirer sa disgrace, & qui sont prêts à tout souffrir plutôt que d'abandonner la foi.

Un Brame, Intendant de ce Prince, passant par un village de sa dépendance, vit plusieurs personnes assemblées autour d'un de mes Catéchistes, qui leur expliquoit la loi Chrétienne. Il s'arrêta, & l'ayant appellé, il lui demanda qui il étoit, quelle étoit sa caste, quel étoit son

emploi, & de quoi traitoit le livre qu'il tenoit à la main. Le Catéchiste ayant satisfait à ses questions, le Brame prit le livre & le lut. Il tomba justement sur un endroit qui disoit, que les Dieux du pays n'étoient que de foibles hommes. « Voilà une rare doctrine, dit le » Brame, je voudrois bien que vous » entreprissiez de me le prouver. Mon- » sieur, répondit le Catéchiste, il ne » me seroit pas difficile de le faire, si » vous me l'ordonniez. S'il ne tient » qu'à cela, reprit le Brame, je vous » l'ordonne ». Le Catéchiste commença à réciter deux ou trois faits de la vie de *Vichnou*, c'étoit des vols, des meurtres, des adulteres. Le Brame voulut détourner le discours; le Catéchiste, sans se laisser donner le change, le pressa davantage. Le Brame s'appercevant trop tard qu'il s'étoit engagé dans la dispute, sans faire attention à sa qualité de Brame, & ne sçachant plus comment se tirer d'embarras avec honneur, s'emporta violemment contre la loi Chrétienne. « Loi de *Pranguis*, dit-il, » loi de misérables *Parias*, loi infâme. » Permettez-moi de le dire, répliqua le » Catéchiste, la loi est sans tache: le » soleil qui est également adoré des

» Brames & des *Parias*, ne doit point
» être appellé ſoleil de *Parias*, quoi-
» que ceux-ci l'adorent ainſi que les
» Brames ».

Cette comparaiſon irrita encore davantage le Brame, & il n'y répondit que par pluſieurs coups de bâton dont il frappa le Catéchiſte. Il lui porta entre autre un coup ſur la bouche, dont toutes ſes dents furent ébranlées, & il le fit chaſſer du village comme un *Parias*, avec défenſe à lui d'y reparoître, & aux habitans de lui donner jamais de retraite. « C'eſt ainſi, dit le Brame, que
» pour la premiere fois il faut traiter ces
» Prédicateurs d'une loi nouvelle qui
» renverſe l'Etat, & qui détourne les
» peuples du culte de nos Dieux; & ſi
» cela leur arrive une ſeconde fois, il
» faut leur couper la tête, comme on
» fait dans le Royaume de *Maiſſour*. Ce
» ne ſont pas là les maux que nous
» craignons, dit le Catéchiſte, au con-
» traire, je regarde comme un bonheur
» les mauvais traitemens que vous me
» faites; & ſi dès aujourd'hui, ſans at-
» tendre à un autre temps, ma tête
» vous eſt agréable, je vous l'offre en
» témoignage des vérités que je prê-
» che ».

Lorſque mon Catéchiſte, de retour à l'égliſe, me fit le détail de ce qu'il venoit de ſouffrir, & que je vis ſon viſage encore enflé & ſes dents ébranlées, je ne pus retenir mes larmes, & je l'embraſſai tendrement. J'aurois fort ſouhaité d'avoir été à ſa place; mais je n'ai pas encore été jugé digne de rien ſouffrir pour Jeſus-Chriſt, ſi ce n'eſt des mépris, des inſultes, des injures, & de vaines menaces qu'on m'a fait quelquefois de m'arracher la langue, de me faire couper les pieds & fendre la tête en deux. Demandez pour moi au Seigneur qu'on ne s'en tienne point à des menaces inutiles.

Cependant pour l'honneur de la Religion, je crus devoir informer le Prince des mauvais traitemens faits ſans aucune raiſon à mon Catéchiſte, & lui en demander juſtice. Il me fit réponſe que le Brame mécontent du ſervice s'étoit retiré hors de ſes Etats: ſur quoi je lui fis dire que, puiſque cet Officier ne dépendoit plus de lui, il ne trouvât pas mauvais que je m'adreſſaſſe au Nabab de *Velour*, au pouvoir duquel il ne pouvoit manquer d'être, en quelque lieu qu'il ſe fût retiré. Le Prince m'envoya un exprès pour me dire, qu'il

feroit revenir son Intendant, & que j'eusse à lui envoyer le Catéchiste maltraité, & qu'il examineroit cette affaire. Ils parurent l'un & l'autre en présence du Prince, & toutes choses ayant été murement examinées, le Conseil décida que l'Officier avoit tort. Sur quoi le Prince lui ordonna de faire excuse au Catéchiste, & de lui donner du betel en signe de réconciliation, d'estime & d'amitié ; ce qui fut exécuté.

Le surlendemain j'envoyai faire mes remercimens au Prince, en le priant de vouloir bien m'accorder la permission de prêcher, & de faire prêcher librement dans ses Etats la Religion Chrétienne. « Le *Saniassi*, répondit le Prince, » a la permission qu'il demande ; il n'a » rien à craindre : si quelqu'un est désor- » mais assez hardi pour lui faire de la » peine, je sçaurai l'en punir d'une » maniere exemplaire. Il peut s'assurer » de mon amitié ». Autant que l'insulte faite à la Religion avoit été publique, autant la réparation fut-elle éclatante. Durant les huit jours que cette affaire traîna à *Toumandé*, où réside le Prince, la loi de Dieu fut plus prêchée & plus annoncée aux grands, qu'elle ne l'avoit été depuis trente ans dans cette Cour.

Je prévois, Madame, une objection que vous m'allez faire, & qui est toute naturelle. Est-il possible, me direz-vous, que ce Prince en ait agi si poliment avec vous, & qu'en même temps il soit si fort opposé au Christianisme ? Cela s'accorde, Madame, parce qu'il est encore plus politique qu'ennemi de notre sainte Religion. Il est tributaire du Nabab, & il ne peut ignorer que ce Nabab m'honore de sa protection. Il y a peu de temps que ce Seigneur m'envoya chercher par deux Officiers Brames, pour administrer les derniers sacremens à un de ses Médecins, qui est né dans le Royaume de Canara. Malheureusement, quelque diligence que j'eusse fait, je le trouvai mort à mon arrivée. Le Nabab qui l'aimoit tendrement, en fut fort affligé. Il ordonna que tous les Chrétiens de sa Cour se rendissent sous les armes aux funérailles, avec un détachement de cavalerie & d'infanterie Maure. Après qu'ils eurent fait quelques décharges de la mousqueterie sur le tombeau, on distribua aux pauvres de grosses aumônes pour le repos de l'ame du défunt.

Aussi-tôt que je fus arrivé dans ma petite maison à *Velour*, j'envoyai saluer

le Nabab par les Brames qui m'avoient accompagné. Le Nabab me fit saluer à son tour, & m'envoya le *battiam:* c'est la nourriture de chaque jour, qui consiste en une mesure de riz, une demi-mesure d'une sorte de pois du pays, du beurre, & quatre pieces de monnoie de cuivre, faisant la valeur d'un sol, pour acheter du poivre, du sel & du bois. C'est la maniere la plus honorable & la plus polie dont les grands reçoivent les étrangers. Je fus traité de la même maniere pendant quinze jours que ce Viceroi me fit rester à *Velour:* pour terminer, selon les regles de la loi Chrétienne, quelques différends survenus entre les Chrétiens de sa Cour. Ces affaires étant terminées, il me fit dire qu'il vouloit me voir avant mon départ, & qu'il m'enverroit chercher.

Le lendemain matin vint un Officier de la Chambre avec un Ecuyer qui me faisoit conduire un cheval magnifiquement caparaçonné de l'écurie même du Nabab. Je montai dessus suivi de ces deux Officiers, & de quatre de mes disciples. Etant arrivé à la premiere porte, je fus reçu par deux autres Officiers de la garde & par six soldats, qui m'ayant fait traverser une grande cour, me re-

mirent à une seconde porte entre les mains d'autres Officiers. Ceux-ci me conduisirent au travers d'une autre grande cour dans une longue gallerie, où le Nabab étoit assis sur une estrade couverte d'un riche tapis. Toute sa Cour étoit debout sur les deux aîles de l'estrade. Je fus annoncé & précédé par un Officier qui tenoit une baguette d'argent à la main, & qui me mena jusqu'au bas de l'estrade. Le Nabab m'ayant fait signe de monter, se leva, m'embrassa, & me prenant par la main, me fit asseoir auprès de lui. Je lui présentai quelques bagatelles que je faisois porter par un de mes disciples; car ce seroit manquer à la politesse, lorsqu'on visite un Grand, de ne lui pas offrir quelque chose. Il me fit diverses questions sur le gouvernement, sur les mœurs & les usages d'Europe. Mes réponses parurent le satisfaire; mais ce qui lui fit sur-tout plaisir, c'est que je lui parlois la langue Maure, qui est sa langue naturelle. Cependant l'heure de l'audience publique approchoit. Il fit apporter dans un grand bassin d'argent du betel, & m'en donna: c'est un présent que font les Grands à ceux qu'ils honorent de leur estime, & de leur amitié Je le reçus, & le

donnai à garder à un de mes disciples. Vous sçavez sans doute, Madame, qu'on appelle betel les feuilles d'un certain arbrisseau odoriférant, que mangent les Indiens, & qui est pour eux un grand régal.

Ce Seigneur Musulman a une estime singuliere pour les Chrétiens; il en a une compagnie de vingt-cinq hommes, qui font tour-à-tour la garde au Palais. La Religion persécutée trouve toujours en sa personne un appui contre la fureur des Princes Gentils. Nous avons dans ses troupes un grand nombre de Chrétiens, qui ne manquent pas, lorsqu'ils sont en campagne, de s'assembler tous les Dimanches à un certain signal qui se donne. Là, un chef Chrétien, sage & prudent, à qui j'ai donné le soin de veiller sur tous les Chrétiens de l'armée, leur dit la priere, leur donne des avis, & impose des pénitences à ceux qui ont fait des fautes qui en méritent. Au retour de la campagne, ce Catéchiste d'armée me rend compte de tout ce qui s'est passé. Il m'a rapporté un trait remarquable, arrivé dans la derniere campagne qu'on a faite sur les frontieres du Royaume de Tanjaour.

Un détachement de l'armée Maure fut

envoyé pour piller, & brûler un village des ennemis. A cette nouvelle, la plupart des habitans songerent à prendre la fuite; une femme, du nombre des fuyards, fut arrêtée par un soldat Maure, qui, après lui avoir arraché son collier & ses bracelets qu'elle ne vouloit point donner, levoit déja le sabre pour la tuer. Cette pauvre femme se jettant à genoux: « La vie, s'écria-t-elle, je vous la demande » au nom du vrai Dieu que j'adore ». Un soldat Chrétien, qui étoit de ce détachement, jugeant que cette femme étoit Chrétienne: « Arrête, camarade, » dit-il au soldat Maure, grace pour un » moment, ne frappe pas encore. Il » s'avance, & demande à cette femme » si elle étoit Chrétienne. Oui, dit-elle, » je suis Chrétienne; au nom de Dieu » accordez-moi la vie. Ne craignez rien, » lui répondit le soldat, je suis pareil- » lement Chrétien ». Et aussi-tôt il lui fit rendre son collier & ses bracelets. Cette pauvre femme, quoique transportée de joie, avoit encore une autre inquiétude. « Hé! que deviendra, s'é- » cria-t-elle, l'église que nous avons » dans le village? Notre Pere n'y est » pas ». Au même instant le soldat Chrétien recommanda cette femme à son ca-

marade, retourna au camp, va droit à la tente du Général, & lui demande sa protection pour une église de Chrétiens. Ce Général, qui ne nous est pas moins affectionné que le Nabab de *Velour*, envoya promptement arborer son pavillon à l'église ; cela fut fait avant que le détachement arrivât au village. Ainsi, il n'y eut, dans ce lieu-là, que l'Eglise qui fut sauvée du pillage & de l'incendie.

Ce même Général Maure fit délivrer, il y a deux ans, un de nos Missionnaires qui avoit été fait prisonnier de guerre par un parti, dans le Royaume de *Trichirapali*; & en dernier lieu, il a appaisé une violente persécution que le Roi de Tanjaour avoit excitée contre les Chrétiens. Le Pere Beski, qui se trouva alors le plus près de l'armée, alla l'en remercier, & il en fut reçu avec les plus grandes marques de distinction. Il sera dans la suite fort important d'apprendre la langue Maure, pour cultiver l'amitié dont ces Seigneurs Mahométans nous honorent. Vous ne sçauriez croire de combien d'embarras ils m'ont tiré.

L'extrême misere, qui depuis deux ans a été générale dans tout le Carnate, nous a enlevé un grand nombre d'an-

tiens Chrétiens. Pendant ces deux années-là, il n'eſt pas tombé une ſeule goutte de pluie; les puits, les étangs, pluſieurs rivieres même ont été à ſec; le ris, & tous les autres grains ont été brûlés dans les campagnes, & rien n'étoit plus commun parmi ce pauvre peuple, que de paſſer un & deux jours ſans rien manger. Des familles entieres, abandonnant leur demeure ordinaire, alloient dans les bois pour ſe nourrir, comme les animaux, de fruits ſauvages, de feuilles d'arbres, d'herbes, & de racines. Ceux qui avoient des enfans, les vendoient pour une meſure de ris; d'autres, qui ne trouvoient point à les vendre, les voyant mourir cruellement de faim, les empoiſonnoient pour abréger leurs ſouffrances. Un pere de famille vint me trouver un jour: « Nous mourrons de » faim, me dit-il; ou donnez-nous de » quoi manger, ou je vais empoiſonner » ma femme, mes cinq enfans, & en» ſuite je m'empoiſonnerai moi-même ». Vous jugez bien que dans une occaſion pareille, on ſacrifie juſqu'à ſes propres beſoins. Au milieu de tant de malheurs, nous n'avons eu qu'une ſeule conſolation, c'eſt de donner le ſaint baptême à une infinité d'enfans de parens infide-

les. Le jour de sainte Hyacinthe, qui étoit votre fête, je donnai votre nom à un enfant qui s'envola au Ciel le même jour, & qui prie maintenant pour vous.

Arear est une grande ville où la famine faisoit les plus grands ravages, & c'est aussi le lieu où l'on prioit avec le plus de ferveur pour obtenir de la pluie. Le Nabab, en habit de Fakir, c'est-à-dire, de pénitent Mahométan, tête nue, les mains liées avec une chaîne de fleurs, & traînant une chaîne pareille qu'il avoit aux pieds, accompagné de plusieurs Seigneurs de sa Cour, tous dans le même équipage, se rendit en grande pompe à la Mosquée, pour obtenir de la pluie au nom du Prophète Mahomet. Ses vœux furent inutiles, & la sécheresse continua à l'ordinaire. Quelque temps après un fameux pénitent Gentil, que les infideles regardoient comme un homme à miracles, se mit tout le corps en sang, en le déchiquetant avec un couteau bien affilé, en présence de tout le peuple, & promettant une pluie abondante. Il ne fut pas plus exaucé que le Nabab. Enfin, quatre mois après un chef des Fakirs se fit enterrer jusqu'au col, bien résolu de demeurer en cet état jusqu'à ce que la pluie fut venue. Il passa ainsi

deux jours & deux nuits, ne cessant de crier de toutes ses forces au Prophète, qu'il devoit accorder de la pluie, & qu'il y alloit de sa gloire. Enfin, il perdit patience, & le troisieme jour il se fit déterrer, sans qu'il fût tombé une seule goutte de pluie, bien qu'il l'eût promise avec tant d'assurance.

Comme les besoins de nos Eglises, & de différentes Chrétientés que nous cultivons, nous obligent à de longs & fréquens voyages, vous jugez assez, Madame, combien nous avons eu à souffrir durant de si étranges chaleurs, dans un climat d'ailleurs qui est si ardent de lui-même. J'ai changé jusqu'à trois fois de peau; elle tomboit par lambeaux à-peu-près comme elle tombe aux vieux serpens; ce qui me faisoit de la peine, c'est que la peau nouvelle qui revenoit n'étoit pas plus noire que la premiere; la couleur blanche, comme vous sçavez, n'est pas favorable en ce pays-ci, à cause de l'idée de *Pranguis* que ces peuples y ont attachée. Quand, dans un jour de marche, nous trouvions un peu d'eau toute bourbeuse, nous nous croyions heureux, & elle nous paroissoit excellente. Une fois la nuit nous surprit dans un bois, sans avoir pu rien

prendre de tout le jour. Il nous fallut coucher ſous un arbre, après avoir allumé du feu, pour écarter les tigres, les ours, & les autres bêtes féroces. Malheureuſement le feu s'éteignit pendant notre ſommeil, & nous fûmes tout-à-coup réveillés par les cris affreux d'un tigre qui s'approchoit de nous. Le bruit que nous fîmes, & le grand feu que nous allumâmes promptement, l'éloignerent, mais vous penſez bien qu'il ne nous fut pas poſſible de fermer les yeux le reſte de la nuit.

Il y a, Madame, une providence particuliere de Dieu ſur les Miſſionnaires, qui les préſerve, & de la dent du tigre, & de la morſure des ſerpens, qu'on trouve en quantité dans ce pays-ci. C'eſt ce que pluſieurs fois j'ai éprouvé moi-même. Un jour que vers midi j'étois extrêmement fatigué d'une marche pénible, je me repoſai ſous un arbre où je m'endormis. Un moment après je fus réveillé par les cris extraordinaires d'un oiſeau qui ſe battoit ſur cet arbre avec un ſerpent. Le ſerpent, mis en fuite, deſcend de l'arbre, & s'élance ſur moi. Le mouvement que je fis en me levant l'empêcha de m'atteindre. Il étoit long de quatre pieds, & parfaitement verd. Cette ſorte

de serpent se tient ordinairement sur les arbres, & ne s'attache qu'aux yeux des passans, sur lesquels il se jette.

Une autre fois il ne s'en fallut presque rien que je ne fusse piqué d'une couleuvre, qui s'étoit glissée le soir dans ma chambre, sans que je m'en fusse apperçu. Le mouvement qu'elle fit la nuit sur moi, pendant que je dormois, me réveilla, & je la jettai fort loin. J'allumai aussi-tôt du feu, & j'appellai un de mes Disciples, qui m'aida à la tuer. Ce qui me surprit, c'est qu'elle se défendoit également des deux extrémités du corps, sans qu'il nous fût possible de distinguer la tête de la queue. Le lendemain je l'examinai à mon aise, & je me convainquis, par mes propres yeux, d'une vérité dont j'avois toujours douté, sçavoir, qu'il y eût des serpens à deux têtes. Celui-ci en avoit réellement deux, dont les morsures sont également mortelles. De la premiere, qui est la mieux formée, il mord; & la seconde, qui n'a point de dents comme la premiere, est armée d'un aiguillon dont il vous pique.

Le plus gros serpent que j'aie encore vu, c'est le serpent d'un Pagode, qui est aussi gros que le corps d'un homme,

& long à proportion de sa grosseur. On a accoutumé de lui offrir, sur un petit tertre fait exprès, des agneaux, de la volaille, des œufs, & autres choses semblables qu'il dévore à l'instant. Quand il est bien repu de ces offrandes, il se retire dans le bois voisin, qui lui est consacré. Aussi-tôt qu'il m'apperçut, il se dressa de la hauteur de deux coudées, & toujours les yeux attachés sur moi, il enfla son col, & poussa d'affreux sifflemens. Je fis le signe de la croix, & me retirai bien vîte. Ce serpent est le dieu particulier qu'on adore dans ce Pagode. Les uns croyent qu'il soutient & porte le monde sur sa tête, d'autres se sont imaginés que c'est sur lui qu'est couché *Vichnou*, & porté dans la mer de lait. A ce seul trait, connoissez, Madame, dans quelles profondes ténebres sont ensevelis ces pauvres peuples, au salut desquels nous travaillons.

Je reviens à un nouveau trait de fermeté qu'a fait paroître un de nos Catéchumenes, & qui a rendu la Religion vénérable aux infideles même. Il y avoit quelque tems qu'il venoit assidument à l'église, lui & sa famille, pour se faire instruire, & se disposer au baptême. On le dénonça au chef de son village; celui-

ci l'ayant fait venir, lui demanda s'il étoit vrai qu'il eût dessein d'abandonner la loi de ses Peres pour adorer un Dieu étranger. Le Catéchumene répondit ingénuement qu'il ne vouloit plus vivre sous l'empire du démon, & que l'Etre suprême, qu'il adoroit, étoit le créateur de tout l'univers, & le seul maître à qui nous devions nos hommages. Le chef irrité de cette réponse, après bien des menaces, fit venir le *Gourou* pour le ramener avec douceur au culte des Idoles. Le *Gourou* n'ayant pu tant soit peu l'ébranler, il fut ordonné que la porte de sa maison seroit murée; on le déclara déchu de sa caste, on lui attacha sur le dos une pierre très-pesante, qu'on lui fit porter pendant six heures au milieu de la rue, & au plus fort de la chaleur, après quoi on le chassa hors du village.

Ayant été bientôt informé d'un traitement si indigne, j'envoyai sur le champ un de mes Catéchistes pour fortifier le Catéchumene, & faire des remontrances de ma part au chef du village. Comme ces remontrances furent inutiles, je fis porter mes plaintes au Gouverneur Maure de qui dépendoit le village, avec un détail de toutes les violences qu'on

y avoit exercées. Le Gouverneur cita à son tribunal, & le chef du village, & le Pandaran (c'est le nom du Catéchumene). Le premier s'y rendit accompagné des habitans les plus mutins, & de plus de cinquante Andis, qui sont des Religieux Indiens, ennemis déclarés de la Religion. Le second y alla, accompagné de mon Catéchiste, qui n'avoit garde de l'abandonner. Aussi-tôt qu'ils parurent : « Si le Pandaran, dit » le Gouverneur, mérite d'être dégradé, » je ne m'y oppose point, mais il est » juste de l'écouter, qu'il dise ses rai- » sons, & vous direz les vôtres ». On y consentit de part & d'autre.

Le *Gourou* commença le premier, & après avoir fait l'éloge de *Bruma*, de *Vichnou*, & sur-tout de *Routren*, qui étoit sa principale Divinité, il dit qu'on ne pouvoit abandonner le culte de *Routren*, sans contrevenir aux loix les plus anciennes & les plus inviolables du pays; & que celui qui devenoit coupable d'un si grand crime, méritoit d'être dégradé, privé de ses biens, & banni de sa patrie. Ces paroles furent reçues avec un applaudissement général de la part des Infideles. Le Catéchiste eut ordre de parler à son tour. Il ex-

posa les principaux caracteres de la Divinité, & il montra qu'aucun de ces caracteres ne pouvoit convenir à *Routren*, & qu'ils ne convenoient tous qu'à l'Etre Suprême adoré des Chrétiens. Sur quoi le Gouverneur l'interrompant, demanda au Pandaran, si c'étoit-là le Dieu qu'il adoroit. « Oui, répondit le Catéchu-
» mene, c'est cet unique vrai Dieu que
» j'adore depuis un mois que j'ai le
» bonheur de le connoître; *Routren*
» n'est qu'un homme qui s'est rendu
» infâme par ses crimes. Le *Gourou*
» vient de faire son éloge; peut-il nier
» ce que nos histoires nous racontent
» de sa naissance; de sa mere, nom-
» mée *Parachatti*; de *Bruma* son frere
» aîné, auquel il coupa la tête; du re-
» pentir qu'il eut de son fratricide; de
» sa retraite dans un désert pour en
» faire pénitence, & où cependant il
» commit les plus grandes abominations
» & de toutes les especes? »

Le *Gourou* & les *Andis* voyant qu'il alloit découvrir bien des mysteres d'iniquité, l'interrompirent par leurs cris, & par les injures dont ils l'accablerent. Le Gouverneur qui reconnoissoit le vrai Dieu aux traits dont le Catéchiste l'avoit dépeint, & qui d'ailleurs, selon les

principes de sa loi, révéroit Jesus-Christ comme un grand Prophête, imposa silence à ces mutins, après quoi, de concert avec ses Officiers, il prononça que le Pandaran méritoit les plus grands éloges, d'avoir abandonné *Routren* pour adorer le vrai Dieu, & qu'ainsi il devoit être maintenu dans tous ses biens & dans tous ses honneurs. Cette décision excita un grand tumulte parmi les Andis, & les autres Gentils qui attendoient au-dehors quelle seroit l'issue de cette dispute. Ils demanderent une nouvelle conférence, à laquelle ils feroient venir le grand Gourou de *Tirounamaley* : elle leur fut accordée, & mon Catéchiste m'en fit informer aussi-tôt. Je lui mandai de faire sçavoir à tout le monde qu'il y a long-temps que je souhaitois une pareille entrevue avec un homme d'une si grande réputation, & que je me rendrois au palais du Gouverneur dès qu'il y seroit arrivé. Le grand *Gourou* ayant appris ma résolution, s'excusa d'y comparoître, sur ce que le Gouverneur avoit montré trop de partialité, & me fit dire qu'il m'appelloit au tribunal du Roi de Gingi. Comme j'avois toute ma confiance en Dieu, je ne redoutai point ce tribunal infidele, je fis réponse qu'il n'avoit

n'avoit qu'à me marquer le jour, & que je m'y trouverois ponctuellement.

La dignité de grand *Gourou* est la plus grande qui soit dans la Religion Païenne. C'est lui qui nomme & établit les Gouroux subalternes; il décide en dernier ressort des affaires de la Religion. Son emploi est de prier, de jeûner, de se laver fréquemment pour l'expiation des péchés des hommes, de donner à ceux de sa secte des avis & des instructions: sa jurisdiction pour le spirituel s'étend à toute une province: il a des revenus très-considérables, & les peuples ont pour lui un respect qui va jusqu'à la vénération; on s'estime heureux qu'il daigne recevoir ce qu'on lui présente; s'il donne lui-même à un de ses disciples la feuille sur laquelle il mange, c'est une distinction pour celui qui la reçoit.

Tel est le grand *Gourou* qui m'avoit fait proposer une conférence au tribunal du Roi de *Gingi*, & qui n'y pensa plus, quand il sçut que j'acceptois ses offres. Ce refus a été un sujet de triomphe pour nos Chrétiens, & a fort décrédité le grand *Gourou* dans l'esprit des Infideles. Deux familles idolâtres de ce village sont déja venues à l'église pour écouter les instructions, & se préparer

au baptême. Il y a apparence qu'elles feront fuivies de plufieurs autres. Le feul figne de vie que donna le grand *Gourou*, fut d'ordonner qu'on retirât le *Lingan* du Catéchumene ; de crainte qu'il ne fût prophané. Ce *Lingan*, comme je l'ai déja dit, eft une figure infame du Dieu *Routren* : fes dévots le portent pendu au col dans une petite boëte d'argent. S'ils venoient à le perdre, de quelque maniere que ce foit, c'eft un crime qu'il leur faut expier par des jeûnes & d'effroyables pénitences, auxquelles on les condamne pour le refte de leurs jours. Les *Andis* ayant donc demandé le *Lingan* à notre Profélyte, il répondit qu'il l'avoit jetté dans la riviere. A ces mots, les *Andis* fe frapperent la poitrine, fe jetterent par terre, fe vautrant dans la pouffiere, & criant de toutes leurs forces, que ce malheureux avoit déshonoré *Routren*, & qu'il méritoit la mort. La femme du Catéchumene, qui craignoit que dans ce tranfport de fureur, on ne fe jettât fur fon mari, & qu'on ne le mît en pieces, appella promptement quelques foldats Chrétiens de la fuite du Gouverneur, qui garderent fa maifon, & en écarterent ces furieux.

Le Gouverneur, informé peu après de ce tumulte, envoya quatre soldats pour lui amener le Chef du village, auquel il ne donna que deux heures pour chasser tous les *Andis* hors de la banlieue, avec ordre de laisser au *Pandaran* la liberté entiere de professer sa Religion, lui ajoutant que s'il entendoit parler encore de cette affaire, il le feroit châtier sévèrement lui, & tous ceux qui auroient l'insolence de contrevenir à ses ordres. Les *Andis* se retirerent, & le *Pandaran* demeura tranquille. Il vient souvent à l'église avec tous ceux de sa famille, & je compte leur administrer le baptême dans peu de jours. Tout étant ainsi appaisé, j'envoyai remercier le Gouverneur de la protection dont il nous avoit honoré; il me fit assurer de son amitié, en me priant d'avoir recours à lui dans toutes les occasions où il pourroit me faire plaisir.

Quelque temps après je partis pour une autre église, qui est à *Courtempetti.* Il me fallut passer par *Tirounamaley*, c'est-à-dire, la sainte Montagne, une des plus anciennes & des plus fameuses villes de cette péninsule, où j'eus la curiosité de voir le temple, dont les Indiens racontent tant de merveilles. Ce temple

ressemble à une citadelle, il est environné de fossés & d'une forte muraille de pierre de taille, & a bien un quart de lieue de circuit. Sa forme est quarrée, chaque angle est flanqué d'une tour quarrée prodigieusement haute. Les façades sont ornées de représentations de toutes sortes d'animaux; elles sont terminées en tombeau soutenu aux quatre coins de quatre taureaux, & surmonté de quatre petites pyramides. Sous chaque tour est une vaste salle, où l'on conserve les chars des Dieux, & plusieurs autres meubles du temple. Il n'y a qu'une seule porte à l'orient, sur laquelle est une cinquieme tour, plus belle que les autres, & chargée d'ouvrages de sculpture jusqu'au haut. La perspective y est si bien ménagée, qu'à proportion que la tour s'éléve, les figures y sont aussi plus grandes. Cette tour s'appelle la tour de *Vichnou*, parce qu'on y a représenté les neuf métamorphoses de cette fausse Divinité. Il vous faut dire, Madame, que, selon la Théologie Indienne, remplie des fables les plus extravagantes, leur Dieu *Vichnou* s'est métamorphosé jusqu'à neuf fois: 1°. en poisson; 2°. en tortue; 3°. en cochon; 4°, en homme-lion, ensorte que la moi-

tié inférieure du corps est lion, & la partie supérieure est homme; 5°. en Brame; 6°. 7°. & 8°. en un Roi, nommé *Ramen*, qui est né trois fois sous la même figure; 9°. en un héros, nommé *Chrisnen*.

La salle, qui est sous cette tour de *Vichnou*, sert de corps-de-garde à des soldats qui veillent à ce qu'il n'arrive point de désordres. Quand des étrangers de considération se présentent, on leur fait l'honneur de leur donner un soldat & un gardien du temple, qui les conduit par tout. En entrant dans cette vaste enceinte, qui est toute pavée de pierres de taille, on voit d'abord la façade du temple, qui a soixante pieds de hauteur, & est ornée de quatre corniches d'un travail bisarre. Sur les corniches, on a placé de distance en distance des statues des Dieux. La longueur du temple est d'environ cent cinquante pieds sur soixante de largeur. La voûte est soutenue de deux rangs de piliers chargés des histoires de *Bruma* : les murailles sont couvertes de peintures à l'huile, qui représentent des sacrifices & des danses fort immodestes. Le fond du temple est rempli par six colomnes, sur chacune desquelles est posée une Déesse, tenant

des fleurs en ses mains. On est frappé de voir entre les colomnes une statue de *Routren* d'une taille gigantesque, qui est de bout, tenant de la main droite un sabre nud, ayant des yeux étincellans, & un air terrible : aussi l'appelle-t-on le Dieu destructeur. Un taureau furieux, qui est sa monture ordinaire, est placé en dehors, à l'entrée du temple, sur un piedestal haut de quatre pieds, ayant la tête tournée vers la prétendue Divinité. Ce taureau, qui est d'une grandeur naturelle, est fait d'une seule pierre noire, aussi polie que le marbre. C'est, à mon goût, la figure la plus réguliere & la plus hardie que j'aie vu dans ce lieu-là, & elle me surprit véritablement; tout le reste me parut peu naturel, gêné & sans vie.

En sortant du Temple, on trouve du côté du sud une belle esplanade, au bout de laquelle on voit un fort grand étang, plus long que large ; on y descend par de grandes rampes : c'est-là que les Brames, avant la priere & les autres fonctions qu'ils ont à remplir dans le Temple, viennent se laver & se purifier. A l'ouest du Temple, & à une égale distance de l'étang, on trouve une espece de petite Chapelle, où l'on a six mar-

ches à monter : mais auparavant il faut se laver les pieds dans un bassin toujours plein d'eau, qui est au bas de cet escalier. Le Brame, qui étoit à la porte de la Chapelle, voyant que je me dispensois de cette cérémonie, y rentra au plus vîte, & en ferma la porte. » O *Saniassi*, me dit alors celui qui » m'accompagnoit, vous êtes un péni- » tent, vous n'avez point de souillure, » mais personne ne peut entrer dans ce » saint lieu sans s'être bien purifié au- » paravant ; daignez quitter vos soques, » & arroser seulement la plante de vos » pieds pour donner l'exemple. Quand » vous serez entré, vous n'aurez plus » qu'à vous prosterner devant *Routren*, » & soyez sûr que ce Dieu vous sera » favorable ». J'étois le seul qui portoit par tout ma chaussure de bois, en qualité de pénitent ; les autres par respect marchoient nuds pieds, selon la coutume du pays, qui ne permet pas d'être chaussé dans la maison même d'un particulier un peu considérable. Je répondis à mon conducteur, qu'un Dieu de pierre n'étoit pas le mien, que je n'adorois que le vrai Dieu, le Créateur & le Maître souverain de toutes choses ; & par maniere de conversation, je lui expliquai les

grandeurs & les perfections de cet Être ſuprême.

Nous tournâmes enſuite ſur la droite au nord; une place élevée de la longueur de l'étang, qui eſt au midi, fait un point de vûe admirable. C'eſt une colonnade magnifique ouverte de tous côtés, & plafonnée de belles pierres de taille. Il y a neuf cens colonnes; chacune eſt d'une ſeule pierre haute de vingt pieds: elles ſont toutes ouvragées, & l'on y voit repréſentés des combats de Dieux avec des Géants, & divers jeux de Dieux & de Déeſſes: le travail en eſt immenſe. C'eſt-là que les Pélerins qui viennent de toute l'Inde viſiter ce Temple célébre, ſe retirent en partie durant la nuit. Derriere cette colonnade, à cinquante pas plus loin, commence un corps de logis qui regne juſqu'à la muraille de l'eſt. C'eſt-là que logent un grand nombre de Brames, d'Andis, de Saniaſſis, de Sacrificateurs, de Gardiens du Temple, de Muſiciens, de Chanteuſes, & de Danſeuſes, filles fort au-deſſous d'une vertu médiocre, qu'on appelle pourtant par honneur, filles du Temple ou filles des Dieux. Il leur arriva l'année paſſée une aſſez plaiſante hiſtoire, que

je vais vous raconter, & qui vous divertira.

Le Gouverneur Maure de cette Ville fit dire à ces filles, qu'il avoit une fête à donner tel jour qu'il leur marqua ; qu'il souhaitoit qu'elles s'y trouvassent, & qu'elles en feroient tout l'agrément, pourvû qu'elles y vinssent avec tous leurs atours ; & que s'il étoit content d'elles, il sçauroit bien leur en témoigner sa reconnoissance. Elles s'y rendirent au nombre de vingt, avec leurs habits & leurs parures les plus superbes ; chaînes d'or, colliers, pendans d'oreilles, bagues, bracelets de diamans & de perles, & tout ce qu'elles avoient d'ornemens les plus riches & les plus précieux, rien ne fut oublié.

Quand le festin fut fini, & qu'elles eurent bien chanté, dansé, épuisé tous leurs tours d'adresse, & qu'elles s'attendoient à recevoir de magnifiques présens, le Gouverneur les invita à entrer dans une autre salle, où il entra ensuite lui-même avec quatre de ses Officiers, & ferma la porte. Il les fit ensuite ranger selon l'ordre de leur ancienneté ; « Vous » avez bien dansé, Mesdames, leur dit-il, » & vous danserez encore mieux & plus » légerement, lorsque vous serez déchar-

» gées de tout ce poids d'ornemens
» inutiles. Mettez chacune à votre rang
» tout ce vain attirail sur cette table.
» Et s'adressant à la première », vous,
» Madame, qui êtes la plus ancienne,
» lui dit-il, commencez la premiere »:
elle obéit, puis on lui ouvrit la porte,
& on la fit sortir. On en fit autant à
toutes les autres, après quoi le Gouverneur les fit reconduire fort poliment au Temple. Les Maures qui regardent les Gentils comme leurs esclaves, ne font nulle difficulté de s'approprier leurs biens quand ils en trouvent l'occasion : l'Alcoran leur donne ce pouvoir dans les pays qu'ils ont conquis sur les Idolâtres.

Après avoir satisfait ma curiosité à *Tirounamaley*, je me rendis à *Courtempetti*, où l'on m'attendoit avec impatience. J'appris, en y arrivant, un trait tout récent de fermeté d'un de mes Néophytes. C'est un habile Sculpteur : & comme l'on venoit de bâtir dans une peuplade voisine un nouveau Temple dédié à la célébre Couleuvre, qui selon les Indiens porte le monde sur sa tête, on le fit venir pour sculpter cette Couleuvre sur une pierre. Le Chrétien répondit, qu'il ne le pouvoit pas. On le fit expliquer, & il dit clairement que la Religion chré-

tienne qu'il avoit embrassée, ne lui permettoit pas de travailler pour des Idoles. Au moment même on le conduisit au Seigneur Gentil, Brame de caste, & Intendant du pays, qui lui en donna un ordre exprès, sous peine d'être puni de cinquante coups de *Chabouc* : c'est un grand fouet de cuir, dont on châtie les » criminels. Vous ferez ce que vous jugerez à propos, répondit le Néophyte, » mais vous n'obtiendrez jamais de moi » que je grave la figure d'une bête, qu'on » a dessein d'adorer à la place du vrai » Dieu ». Cette réponse irrita fort le Brame, il fit attacher le Néophyte à un poteau, & on lui avoit déja donné quelques coups, lorsqu'un Officier s'approchant du Brame, lui dit à l'oreille, mais d'un ton assez haut pour qu'on pût l'entendre, que ce Sculpteur étoit disciple du Saniassi Romain qui est à Velour, & que le Nabab considere. A ces paroles le Brame fit signe à ceux qui frappoient de s'arrêter, & voulant faire croire que c'étoit pour tout autre sujet qu'il faisoit châtier le Néophyte : « Apprends, mon » ami, lui dit-il, à me respecter, & à » porter tes deux mains sur la tête pour » me saluer quand tu parois devant moi ;

» puis il le fit détacher du poteau, & » le congédia ».

Le Néophyte se retiroit plein de joie d'avoir été jugé digne de souffrir pour Jésus-Christ, lorsque le Brame, qui depuis que l'Officier lui avoit parlé, étoit devenu tout rêveur, le fit rappeller. « Mon ami, lui dit-il, puisque » vous avez de la peine à faire ce que » je vous ordonnois, je ne veux pas » vous y forcer : recevez le betel que » je vous donne en signe de mon amitié. » Je n'aime point qu'on sorte mécon» tent d'auprès de moi : n'êtes-vous point » fâché ? Non, Seigneur, répondit le » Néophyte, en souriant, & pour preuve » que je vous dis vrai, c'est que je » ne me plaindrai pas à mon Gourou » du mauvais traitement que j'ai reçu » par vos ordres ». On trouva cette réponse aussi ingénieuse pour la conjoncture présente, qu'elle étoit chrétienne.

Pendant les quatre mois de séjour que je fis à *Courtempetti*, je fus appellé à Velour pour administrer les derniers Sacremens à un malade. Quoique le Nabab nous protege, nous n'entrons gueres dans cette Ville que la nuit, & avec précaution. Dès que je fus arrivé dans

ma petite maison, j'en fis avertir les Chrétiens, qui s'y rendirent à l'heure même, & j'entendis leurs confessions jusqu'à minuit, que j'allai me reposer sur une natte de jonc, qui est notre lit ordinaire, dans le dessein de dire la messe à trois heures, pour renvoyer tous les chrétiens avant le jour. A peine eus-je dormi une heure, que je me réveillai en sursaut, & j'eus la forte pensée d'aller visiter le malade. J'allai doucement auprès de lui, & je le trouvai très-mal. Ayant éveillé ceux qui dormoient à ses côtés, je commençai promptement la messe, & après la communion, je lui donnai le saint Viatique, qu'il reçut avec une parfaite connoissance, & avec de grands sentimens de piété. A la fin de ma messe il expira. Nous bénîmes tous ensemble le Seigneur, d'une mort qui paroissoit marquée au sceau d'une Providence si particuliere.

Ces fréquentes courses, sous un climat brûlant, jointes à de continuels travaux, m'incommoderent si fort, que mes supérieurs jugerent à propos de me rappeller à Pondichéry pour un peu de temps, afin de rétablir ma santé. Dieu avoit ses vûes dans ce voyage qu'on m'obligeoit de faire à la côte, & je l'ai toujours

regardè comme un nouveau trait de la divine Providence ſur le ſalut d'un jeune Mahométan, Officier diſtingué de la Cour du Nabab, & homme de beaucoup d'eſprit; il étoit depuis quelques jours à Pondichéry. Ayant appris, je ne ſçais comment, que je ſçavois la langue Indouſtane, il vint me voir, & cette premiere viſite fut ſuivie de pluſieurs autres, où il me faiſoit toujours pluſieurs queſtions ſur la Religion chrétienne, & où dans mes réponſes je ne manquois pas de gliſſer mes réfléxions ſur les reveries de l'Alcoran. Nous nous engageâmes peu à peu dans des diſputes réglées, mais tranquilles, telles qu'on doit les avoir, ſur-tout avec les Mahométans. Je fus fort ſurpris qu'un jour à la fin de notre converſation, il ſe jetta tout-à-coup à mes pieds, & verſant un torrent de larmes: « Vous êtes, me dit-il, le Saniaſſi à qui le Dieu tout puiſſant m'envoye. Je le relevai, en lui diſant, » que pretendez-vous faire, Almanzor, » c'étoit ſon nom? Il fut un moment » ſans me répondre, puis après avoir » eſſuyé ſes pleurs, une nuit, me dit-il, » que je dormois tranquillement, je fus » ſoudainement réveillé par une voix » que j'entendis, & qui me diſoit très-

» distinctement : tu es dans l'erreur, » cherches la vérité, & tu la trouveras, » les pénitens qui te l'enseigneront ne » sont pas éloignés. Je ne pus fermer » l'œil le reste de la nuit. J'allai de grand » matin à la Mosquée, j'y fis ma prière » avec plus de ferveur qu'à l'ordinaire, » pour écarter les pensées qui me tour- » mentoient. La nuit suivante je crus » entendre la même voix & les mêmes » paroles, ce qui arriva encore la troi- » sieme nuit. Depuis ce temps-là, c'est- » à-dire, depuis trois ans, je n'ai pas » goûté un moment de plaisir ; je me » suis informé des différentes Religions » du pays ; je les ai examinées atten- » tivement, & elles m'ont paru toutes » fausses & absurdes, à la réserve de » la Religion de Jésus-Christ, que je » crois être la seule véritable. Dès ce » moment je renonce à Mahomet, je » crois à Jésus-Christ le Fils de Dieu » mon divin Maître ; en un mot, je suis » Chrétien.

Vous pouvez juger, Madame, quel fut mon étonnement : il fut encore plus grand dans la suite. En six jours de temps le Prosélyte apprit les prieres & l'explication des vérités de la Foi, que je lui donnai en langue Indoustane. On ne

pouvoit le retirer de l'Eglise, où il passoit presque toute la journée, & quand je lui représentois qu'il y avoit des précautions à prendre : » que craignez-vous donc » pour moi, me répondit-il, je suis prêt » de donner ma tête pour la défense de » ma foi ». Je louai sa fermeté ; mais je lui fis entendre que Dieu demandoit de lui un autre sacrifice, qui ne lui seroit pas moins agréable ; « c'est, lui dis-je de » quitter ce pays-ci, où vous ne pouvez » rester, sans que votre conversion n'é- » clate, ce qui exposeroit notre sainte » Religion à une persécution certaine » de la part du Nabab. Je pars dès demain, » me dit-il, si vous le voulez ». Après l'avoir éprouvé pendant un mois, qu'il eut tout le temps de mettre ordre à ses affaires, il prit l'habit d'un habitant de Carnatte, pour n'être point reconnu, & il partit avec un Chrétien de confiance, qui le conduisit à Goa. Nos Peres Portugais, qui lui ont donné le saint Baptême, en font les plus grands éloges. Il est content & il y mene une vie exemplaire. Il ne me reste plus, Madame, que de vous demander la continuation de vos bontés & de vos prieres pour moi & pour nos chers Néophytes.

Je suis avec une respectueuse reconnoissance, &c.

LETTRE

Du Pere Pons, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Du Halde, de la même Compagnie.

A Careiçal, sur la côte de Tanjaour, aux Indes Orientales, ce 23 Novembre 1740.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Il n'est pas aussi aisé qu'on pourroit se l'imaginer en Europe, d'acquérir une connoissance certaine de la science de ces peuples Gentils, au milieu desquels nous vivons, & qui sont l'objet de notre zèle. Vous en jugerez par cet essai que j'ai l'honneur de vous envoyer. Il contient quelques particularités de littérature Indienne, que vous ne trouverez peut-être pas ailleurs, & qui, à ce que je pense, feront mieux connoître les Brahmanes anciens & modernes qu'on ne les a connus jusqu'ici.

I.

Les Brahmanes ont été dans tous les

temps les seuls dépositaires des sciences dans l'Inde, à l'exception peut-être de quelques Provinces les plus méridionales, où parmi les *Parias*, qui probablement ont été les premiers habitans de ces cantons, on trouve une Caste nommée des *Vallouvers*, qui prétendent avoir été autrefois ce que sont aujourd'hui les Brahmanes; en effet ils se mêlent encore d'astronomie & d'astrologie, & l'on tient d'eux quelques ouvrages très-estimés, qui contiennent des préceptes de morale.

Par-tout ailleurs, les Brahmanes ont toujours été, & sont encore les seuls qui cultivent les sciences comme leur héritage: ils descendent des sept illustres pénitens qui se sont multipliés à l'infini, & qui, des Provinces septentrionales situées entre le mont *Hima*, & la *Jamoune* (c'est la riviere de Dely) & bornée au midi par le Gange jusqu'à *Patna*, se sont répandus dans toute l'Inde. Les sciences sont leur partage; & un Brahmane qui veut vivre selon sa régle, ne doit s'occuper que de la Religion & de l'étude, mais ils sont tombés peu à peu dans un grand relâchement.

Ceux qui sont de-la véritable caste

des *Rajas* ou *Rage poutres*, peuvent être instruits dans les sciences par des Brahmanes, mais ces sciences sont inaccessibles à toutes les autres castes, auxquelles on peut seulement communiquer certains poëmes, la Grammaire, la poétique, & des sentences morales. Les sciences & les beaux arts, qui ont été cultivés avec autant de gloire & de succès par les Grecs & les Romains, ont fleuri pareillement dans l'Inde, & toute l'antiquité rend témoignage au mérite des Gymnosophistes. Ce sont évidemment les Brahmanes, & sur-tout ceux qui, parmi eux, renoncent au monde, & se font *Saniassi*.

II.

La Grammaire des Brahmanes peut être mise au rang des plus belles sciences; jamais l'analyse & la synthése ne furent plus heureusement employées, que dans leurs ouvrages grammaticaux de la langue *Samskret* ou *Samskroutan*. Il me paroît que cette langue si admirable par son harmonie son abondance, & son énergie, étoit autrefois la langue vivante dans les pays habités par les premiers Brahmanes. Après bien des siécles

elle s'est insensiblement corrompuë dans l'usage commun, de sorte que le langage des Anciens *Richi* ou Pénitens dans les *Vedam* ou livres sacrés, est assez souvent inintelligible aux plus habiles, qui ne sçavent que le *Samskret*, fixé par les Grammaires.

Plusieurs siécles après l'âge de *Richi*, de grands Philosophes s'étudierent à en conserver la connoissance, telle qu'on l'avoit de leur temps, qui étoit, à ce qu'il me semble, l'âge de l'ancienne poésie. *Anoubhout* fut le premier qui forma un corps de Grammaire, c'est le *Sarasvat*, ouvrage digne de *Sarasvadi*, qui est, selon les Indiens, la Déesse de la parole, & la parole même. Quoique ce soit la plus abrégée des Grammaires, le mérite de son antiquité l'a mise en grande vogue dans les écoles de l'Indoustan. *Pania*, aidé du *Sarasvat*, composa un ouvrage immense des régles du *Samskret*. Le Roi *Jamour* le fit abréger par *Kramadisvar*; & c'est cette Grammaire, dont j'ai fait l'abrégé, que j'envoyai, il y a deux ans, & qui vous vous aura sans doute été communiquée; *Kalap* en composa une plus propre aux sciences. Il y en a encore trois autres de différens Auteurs, la gloire de l'in-

vention eſt principalement dûe à *Anoub-hout.*

Il eſt étonnant que l'eſprit humain ait pu atteindre à la perfection de l'art, qui éclate dans ces Grammaires : les Auteurs y ont réduit par l'analyſe la plus riche langue du monde, à un petit nombre d'élémens primitifs, qu'on peut regarder comme le *caput mortuum* de la langue. Ces élémens ne ſont par eux-mêmes d'aucun uſage, ils ne ſignifient proprement rien, ils ont ſeulement rapport à une idée, par exemple *Kru* à l'idée d'action. Les élémens ſecondaires qui affectent le primitif, ſont les terminaiſons qui le fixent à être nom ou verbe, celles ſelon leſquelles il doit ſe décliner ou conjuguer un certain nombre de ſyllabes à placer entre l'élément primitif & les terminaiſons, quelques propoſitions, &c. A l'approche des élémens ſecondaires le primitif change ſouvent de figure; *Kru*, par exemple, devient, ſelon ce qui lui eſt ajouté, *Kar*, *Kar*, *Kri*, *Kir*, *Kir*, *&c.* La ſyntheſe réunit & combine tous ces élémens & en forme une variété infinie de termes d'uſage.

Ce ſont les regles de cette union & de cette combinaiſon des élémens

que la Grammaire enseigne, de sorte qu'un simple écolier, qui ne sçauroit rien que la Grammaire, peut en opérant, selon les regles, sur une racine ou élément primitif, en tirer plusieurs milliers de mots vraiment *Samskrets*. C'est cet art qui a donné le nom à la langue, car *Samskret* signifie synthétique ou composé.

Mais comme l'usage fait varier à l'infini la signification des termes, quoiqu'ils conservent toujours une certaine analogie à l'idée attachée à la racine, il a été nécessaire de déterminer le sens par des Dictionnaires. Ils en ont dix-huit, faits sur différentes méthodes. Celui qui est le plus en usage, composé par *Amarasimha*, est rangé à peu près selon la méthode qu'a suivi l'auteur de l'*Indiculus Universalis*. Le Dictionnaire intitulé *Visvâbhidhânam*, est rangé par ordre alphabétique, selon les lettres finales des mots.

Outre ces Dictionnaires généraux, chaque science a son introduction, où l'on apprend les termes propres qu'on chercheroit en vain par-tout ailleurs. Cela a été nécessaire pour conserver aux sciences un air de mystere, tellement affecté aux Brahmanes, que non contens d'avoir des termes inconnus au vulgaire,

ils ont enveloppé ſous des termes myſtérieux les choſes les plus communes.

I I I.

Les traités de la verſification & de la poéſie ſont en grand nombre. Le petit abrégé de régles que j'en ai fait, & que j'envoyai l'année derniere pour vous être communiqué, me diſpenſe d'en rien dire ici. A l'égard de la grande poéſie, ou des poëmes de différentes eſpeces, la nature étant la même partout, les regles ſont auſſi à peu près les mêmes. L'unité d'action eſt moins obſervée dans leurs *Pourânam* & autres poëmes, qu'elle ne l'eſt en particulier dans Homere & dans Virgile. J'ai pourtant vu quelques poëmes, & entr'autres le *d'Harmapouranam*, où l'on garde plus ſcrupuleuſement l'unité d'action. Les fables Indiennes, que les Arabes & les Perſans ont ſi ſouvent traduites en leur langue, ſont un recueil de cinq petits poëmes parfaitement réguliers, compoſés pour l'éducation des Princes de *Patna*.

L'éloquence des Orateurs n'a jamais été fort en uſage dans l'Inde, & l'art de bien diſcourir y a été moins cultivé;

mais pour ce qui est de la pureté, de la beauté, & des ornemens de l'élocution, les *Brahmanes* ont un grand nombre de livres, qui en contiennent les préceptes, & qui font une science à part, qu'on nomme *Alankârachâstram* : science de l'ornement.

I V.

De toutes les parties de la belle littérature, l'histoire est celle que les Indiens ont le moins cultivé. Ils ont un goût infini pour le merveilleux, & les *Brahmanes* s'y sont conformés pour leur intérêt particulier : cependant je ne doute pas que dans les Palais des Princes, il n'y ait des monumens suivis de l'histoire de leurs ancêtres, surtout dans l'Indoustan, où les Princes sont plus puissans & Rajepoutres de caste. Il y a même dans le nord plusieurs livres qu'on appelle *Nâtak*, qui, à ce que des Brahmanes m'ont assuré, contiennent beaucoup d'histoires anciennes sans aucun mélange de fables.

Pour ce qui est des Mogols, ils aiment l'histoire, & celle de leurs Rois a été écrite par plusieurs Sçavans de leur Religion. La gazette de tout l'Empire

pire

pire composée dans le Palais même du grand Mogol, paroît au moins une fois le mois à Dely. Dans les poëmes Indiens on trouve mille restes précieux de la vénérable antiquité, une notion bien marquée du paradis terrestre, de l'arbre de vie, de la source de quatre grands fleuves, dont le Gange en est un, qui, selon plusieurs sçavans, est le Phison, du Déluge, de l'empire des Assyriens, des victoires d'Alexandre sous le nom de *Javana-Raja*, Roi des Javans ou Grecs.

On assure que parmi les livres dont l'Académie des Brahmanes de *Cangivouram* est dépositaire, il y en a d'histoire fort anciens, où il est parlé de saint Thomas, de son martyre, & du lieu de sa sépulture. Ce sont des Brahmanes qui l'ont dit, & qui se sont offerts à les communiquer, moyennant des sommes, que les Missionnaires n'ont jamais été en état de leur donner. Peut-être même que depuis le vénérable Pere de Nobilibus, il n'y a eu personne assez habile dans le *Samskret*, pour examiner les choses par soi-même. J'ai vu dans un manuscrit du Pere de Bourzes, que dans certains pays de la côte de Malabar, les Gentils célébroient la délivran-

ce des Juifs sous Esther, & qu'ils donnoient à cette fête le nom de *Yuda Tirounal*, fête de Juda.

Le seul moyen de pénétrer dans l'antiquité Indienne, sur-tout en ce qui concerne l'Histoire, c'est d'avoir un grand goût pour cette science, d'acquérir une connoissance parfaite du *Samskret*, & de faire des dépenses auxquelles il n'y a qu'un grand Prince qui puisse fournir; jusqu'à ce que ces trois choses se trouvent réunies dans un même sujet, avec la santé nécessaire pour soutenir l'étude dans l'Inde, on ne sçaura rien, où presque rien de l'Histoire ancienne de ce vaste Royaume.

V.

Entrons dans le sanctuaire des Brahmanes, sanctuaire impénétrable aux yeux du vulgaire. Ce qui, après la noblesse de leur Caste, les éleve infiniment au-dessus du vulgaire, c'est la science de la Religion, des Mathématiques, & la Philosophie. Les Brahmanes ont leur Religion à part; ils sont cependant les Ministres de celle du peuple. Les quatre *Vedan* ou *Bèd*, sont, selon eux, d'une autorité divine : on les a en Arabe à la Bibliothéque du Roi; ainsi les Brahma-

les sont partagés en quatre Sectes, dont chacune a sa loi propre. *Roukou Vedan*, ou, selon la prononciation Indoustane, *Recbed* & le *Yajourvedam*, sont plus suivis dans la Péninsule entre les deux mers. Le *Sâmavedam* & *Latharvana* ou *Brahmavedam* dans le nord. Les *Vedan* renferment la Théologie des Brahmanes; & les Anciens *Pouranam* ou Poëmes, la Théologie populaire. Les *Vedan*, autant que j'en puis juger par le peu que j'en ai vu, ne sont qu'un recueil des différentes pratiques superstitieuses, & souvent diaboliques des anciens *Richi*, Pénitens, ou *Mouni*, Anachorétes. Tout est assujetti, & les Dieux même sont soumis à la force intrinséque des Sacrifices & des *Mantram*; ce sont des formules sacrées dont ils se servent pour consacrer, offrir, invoquer, &c. Je fus surpris d'y trouver celle-ci : *ôm*, *Sântih*, *Sântih*, *Santih*, *harih*. Vous sçavez sans doute que la lettre ou syllabe, *ôm* contient la Trinité en Unité, le reste est la traduction littérale de *Sanctus*, *Sanctus*, *Sanctus*, *Dominus*. Harih est un nom de Dieu, qui signifie Ravisseur.

Les *Vedan*, outre les pratiques des anciens *Richi* & *Mouni*, contiennent leurs sentimens sur la nature de Dieu,

de l'Ame, du Monde sensible, &c. Des deux Théologies Brahmanique & Populaire, on a composé la Science Sainte ou de la vertu *d'Harmachâstram*, qui contient la pratique des différentes Religions, des rits sacrés ou superstitieux, civils ou prophanes, avec les Loix pour l'administration de la Justice. Les Traités d'*Harmachâstram*, par différens Auteurs, se sont multipliés à l'infini. Je ne m'étendrai pas plus au long sur une matiere qui demanderoit un grand ouvrage à part, & dont apparemment la connoissance ne sera jamais que très-superficielle.

V I.

Les Brahmanes ont cultivé presque toutes les parties des Mathématiques; l'Algébre ne leur a pas été inconnue: mais l'Astronomie, dont la fin étoit l'Astrologie, fut toujours le principal objet de leurs études Mathématiques, parce que la superstition des Grands & du Peuple la leur rendent plus utile; ils ont plusieurs méthodes d'Astronomie. Un sçavant Grec, qui, comme Pythagore, voyagea autrefois dans l'Inde, ayant appris les Sciences des *Brahmanes*, leur enseigna à son tour sa méthode

d'Astronomie, & afin que ses Disciples en fissent un mystere aux autres, il leur laissa dans son ouvrage les noms Grecs des Planettes, des signes du Zodiaque, & plusieurs termes comme *hora* vingt-quatriéme partie d'un jour, *Kendra* centre, &c. J'eus cette connoissance à Dely, & elle me servit pour faire sentir aux Astronomes du Raja *Jaësing*, qui sont en grand nombre dans le fameux Observatoire qu'il a fait bâtir dans cette Capitale, qu'anciennement il leur étoit venu des maîtres d'Europe.

Quand nous fûmes arrivés à *Jaëpour*, le Prince, pour se bien convaincre de la vérité de ce que j'avois avancé, voulut sçavoir l'étymologie de ces mots grecs que je lui donnai. J'appris aussi des Brahmanes de l'Indoustan, que le plus estimé de leurs Auteurs avoit mis le soleil au centre des mouvemens de Mercure & de Vénus. Le Raja *Jaësing* sera regardé dans les siecles à venir, comme le Restaurateur de l'Astronomie Indienne. Les Tables de M. de la Hire, sous le nom de ce Prince, auront cours partout dans peu d'années.

VII.

Ce qui a rendu plus célèbre, dans

l'Antiquité, le nom des Gymnosophistes, c'est leur Philosophie, dont il faut séparer d'abord la Philosophie morale; non qu'ils n'en ayent une très-belle dans beaucoup d'ouvrages du *Nitichâstram*, science morale, qui est renfermée ordinairement dans des vers sententieux, comme ceux de Caton; mais c'est que cette partie de la Philosophie est communiquée à toutes les Castes: plusieurs Auteurs Choutres & même Parias s'y sont acquis un grand nom.

La Philosophie qu'on nomme simplement, & par excellence *Châstram*, science, est bien plus mystérieuse. La Logique, la Métaphysique, & un peu de Physique bien imparfaite, en sont les parties. Son unique fin, le but où tendent toutes les recherches philosophiques des Brahmanes, est la délivrance de l'ame, de la captivité, & des miseres de cette vie, par une félicité parfaite, qui essentiellement est, ou la délivrance de l'ame, ou son effet immédiat.

Comme parmi les Grecs il y eut plusieurs Ecoles de Philosophie, l'Ionique, l'Académique, &c. il y a eu dans l'Antiquité, parmi les Brahmanes, six principales Ecoles, ou Sectes philosophiques, dont chacune étoit distinguée des au-

tres par quelque ſentiment particulier ſur la félicité & ſur les moyens d'y parvenir, *Nyâyam*, *Vedântam*, *Sankiam*, *Mimamſa*, *Pâtanjalam*, *Bhaſſyam*, ſont ce qu'ils appellent ſimplement les ſix Sciences, qui ne ſont que ſix Sectes ou Ecoles. Il y en a encore pluſieurs autres comme *l'Agamachâſtram* & *Bauddamatham*, &c. qui ſont autant d'héréſies en matiere de Religion, très-oppoſées au *d'Harmachâſtram* dont j'ai parlé, qui contient le *polythéiſme* univerſellement approuvé.

Les Sectateurs de *l'Agamam* ne veulent point de différence de conditions parmi les hommes, ni de cérémonies légales, & ſont accuſés de magie. Jugez par-là de l'horreur qu'en doivent avoir les autres Indiens. Les Bauddiſtes, dont l'opinion de la Métempſycoſe a été univerſellement reçue, ſont accuſés d'Athéiſme, & n'admettent de principes de nos connoiſſances que nos ſens. Boudda eſt le *Photo* révéré par le peuple à la Chine, & les Bauddiſtes ſont de la Secte des Bonzes & des Lamas, comme les Agamiſtes ſont de la Secte des peuples du *Mahâſin*, ou grand *ſin*, qui comprend tous les Royaumes de l'occident au-delà de la Perſe.

Je reviens à nos Philosophes qui, par leur conduite, ne donnent point d'atteinte à la Religion commune, & qui, quand ils veulent réduire leur théorie à la pratique, renoncent entiérement au monde, & même à leur famille qu'ils abandonnent. Toutes les Ecoles enseignent que la sagesse ou la science certaine de la vérité *tâtvagniânam*, est la seule voie où l'ame se purifie, & qui peut la conduire à sa délivrance, *Moukti*. Jusques-là elle ne fait que rouler de misere en misere dans différentes transmigrations, que la seule sagesse peut faire finir. Aussi toutes les Ecoles commencent par la recherche & la détermination des principes des connoissances vraies. Les unes en admettent quatre, les autres trois, & d'autres se contentent de deux.

Ces principes établis, elles enseignent à en tirer les conséquences par le raisonnement, dont les différentes especes se réduisent en syllogisme. Ces regles du syllogisme sont exactes; elles ne différent principalement des nôtres qu'en ce que le syllogisme parfait, selon les Brahmanes, doit avoir quatre membres, dont le quatriéme est une application de la vérité conclue des prémices;

à un objet qui la rend indubitablement sensible. Voici le syllogisme dont les Ecoles retentissent sans cesse : là où il y a de la fumée, il y a du feu; il y a de la fumée à cette montagne, donc il y a du feu, comme à la cuisine. Remarquez qu'ils n'appellent point fumée, ni les brouillards, ni autres choses semblables.

VIII.

L'Ecole de *Nyâyam*, *raison*, *jugement*, l'a emporté sur toutes les autres en fait de Logique, sur-tout depuis quelques siecles que l'Académie de *Noudia* dans le Bengale, est devenue la plus célébre de toute l'Inde, par les fameux Professeurs qu'elle a eus, & dont les ouvrages se sont répandus de tous côtés. *Gottam* fut autrefois le Fondateur de cette Ecole à *Tirat* dans l'Indoustan, au nord du Gange, vis-à-vis le pays de *Patna*. C'est-là qu'elle a fleuri pendant bien des siecles.

Les Anciens enseignoient à leurs Disciples toute la suite de leur systême Philosophique : ils admettoient, comme les Modernes, quatre principes de science : le témoignage des sens bien expliqués *Pratyakcham* ; les signes naturels, comme la fumée l'est du feu

Anoumânam; l'application d'une définition connue au défini jusques-là inconnu, *Oupamânam*; enfin l'autorité d'une parole infaillible *Aptachabdam*. Après la Logique, ils menoient leurs écoliers par l'examen de ce monde sensible, à la connoissance de son Auteur, dont ils concluoient l'existence par l'*Anoumânam*. Ils concluoient de la même maniere son intelligence, & de son intelligence son immatérialité.

Quoique Dieu de sa nature soit esprit, il a pu se rendre, & s'est effectivement rendu sensible: de *Nirâkâra* il est devenu *Sâkâra* pour former le monde, dont les atômes indivisibles, comme ceux des Epicuriens, & éternels, sont par eux-mêmes sans vie.

L'homme est un composé d'un corps & de deux ames; l'une suprême, *Paramâtma*, qui n'est autre que Dieu; & l'autre animale *Sivâtmâ*; c'est en l'homme le principe sensitif du plaisir & de la douleur, du desir, de la haine, &c. Les uns veulent qu'elle soit esprit, les autres qu'elle soit matiere, & un onzieme sens dans l'homme; car ils distinguent les organes actifs des organes sensitifs ou passifs, & ils en comptent dix de cette façon.

Enfin, en ce qu'ils appellent suprême sagesse, il me semble qu'il tombent dans le stoïcisme le plus outré : il faut éteindre ce principe sensitif, & cette extinction ne peut se faire que par l'union au *Paramâtmâ*. Cette union *Yogam* ou *Jog*, d'où vient le nom de *Jogui*, à laquelle aspire inutilement la sagesse des Philosophes Indiens, de quelque Secte qu'ils soient, cette union, dis-je, commence par la méditation & la contemplation de l'Etre suprême, & se termine à une espece d'identité, où il n'y a plus de sentiment ni de volonté. Jusques-là les travaux des Métempsicoses durent toujours. Il est bon de remarquer que par le mot d'ame, on n'entend que le soi-*même*, que le *moi*.

Aujourd'hui on n'enseigne presque plus dans les Ecoles de *Nyâyam*, que la Logique remplie par les Brahmanes d'une infinité de questions beaucoup plus subtiles qu'elles ne sont utiles. C'est un cahos de vétilles, tel qu'étoit, il y a près de deux siecles, la Logique en Europe. Les étudians passent plusieurs années à apprendre mille vaines subtilités sur les membres du syllogisme, sur les causes, sur les négations, les genres, les especes, &c. Ils disputent avec achar-

nement sur de semblables niaiseries, & se retirent sans avoir acquis d'autres connoissances. C'est ce qui a fait donner au *Nyâyam* le nom de *Tarkachâstram*.

De cette Ecole sortirent autrefois les plus fameux adversaires des *Bauddhistes*, dont ils firent faire par les Princes un horrible massacre dans plusieurs Royaumes. *Oudàyanâchârya & Battâ* se distinguerent dans cette dispute ; & le dernier, pour se purifier de tant de sang qu'il avoit fait répandre, se brûla avec grande solemnité à *Jagannâth* sur la côte *d'Oricha*.

I X.

L'Ecole de *Vedântam*, fin de la Loi, dont *Sankrâchârya* fut autrefois le Fondateur, a pris le dessus sur toutes les autres Ecoles pour la Métaphysique ; ensorte que les Brahmanes qui veulent passer pour sçavans, s'attachent aveuglément à ses principes. Je crois même qu'on ne trouveroit plus aujourd'hui de *Saniassi* hors de cette Ecole. Ce qui la distingue des autres, c'est l'opinion de l'unité simple d'un être existant, qui n'est autre que le *moi* ou l'ame. Rien n'existe que ce *moi*.

Les notions que donnent ses Sectateurs

de cet être, sont admirables. Dans son unité simple, il est en quelque façon trin par son existence, par sa lumiere infinie, & sa joie suprême : tout y est éternel, immatériel, infini. Mais parce que l'expérience intime du *moi* n'est pas conforme à cette idée si belle, ils admettent un autre principe, mais purement négatif, & qui par conséquent n'a aucune réalité d'être, c'est le *Mâyâ* du *moi*, c'est-à-dire, erreur : par exemple, je crois actuellement vous écrire sur le systême du *Vedantam*, je me trompe. A la vérité, je suis *moi*, mais vous n'existez pas ; je ne vous écris point, personne n'a jamais pensé ni à *Vedantam*, ni à systême, je me trompe : voilà tout, mais mon erreur n'est point un être. C'est ce qu'ils expliquent par la comparaison qu'ils ont continuellement à la bouche d'une corde à terre, qu'on prend pour un serpent.

J'ai vu dans un Poëme (car ils en ont de Philosophiques inconnus au Vulgaire ; les Sentences des premiers Maîtres sont même en vers :) J'ai vu, dis-je, que *Vassichta* racontoit à son Disciple *Rama*, qu'un *Saniassi* dans un étang, abîmé dans la contemplation du *Mâyâ*, fut ravi en esprit. Il crut naître dans une Caste in-

sâme, & éprouver toutes les avantures des enfans de cette condition; qu'étant parvenu à un âge plus mûr, il alla dans un Pays éloigné, où, sur sa bonne mine, il fut mis sur le Trône; qu'après quelques années de regne, il fut découvert par un voyageur de son pays, qui le fit connoître à ses Sujets, lesquels le mirent à mort; & pour se purifier de la souillure qu'ils avoient contractée, se jetterent tous dans un bûcher, où ils furent consumés par les flammes. Le *Saniassi*, revenu de son extase, sortit de l'étang, l'esprit tout occupé de sa vision. A peine étoit-il de retour chez lui, qu'un Saniassi étranger arriva, lequel, après les premieres civilités, lui raconta toute l'histoire de sa vision comme un fait certain, & la déplorable catastrophe qui venoit d'arriver dans un pays voisin, dont il avoit été témoin oculaire. Le *Saniassi* comprit alors que l'histoire & la vision, aussi peu vraies l'une que l'autre, n'étoient que le *Mâyâ* qu'il vouloit connoître.

La sagesse consiste donc à se délivrer du *Mâyâ* par une application constante à soi-même, en se persuadant qu'on est l'Etre unique, éternel, & infini, sans laisser interrompre son attention à cette

prétendue vérité par les atteintes du *Mâyâ.* La clef de la délivrance de l'ame eſt dans ces paroles, que ces faux ſages doivent ſe répéter ſans ceſſe avec un orgueil plus outré que celui de Lucifer. Je ſuis l'Etre ſuprême, *Aham ava param Brahma.*

La perſuaſion ſpéculative de cette propoſition doit en produire la conviction expérimentale, qui ne peut être ſans la félicité. *Evanuerunt in cogitationibus ſuis.* (1) Ils ſe ſont perdus dans leurs vaines penſées : cet Oracle ne fut jamais plus exactement vérifié que dans la perſonne de ces ſuperbes Philoſophes, dont le ſyſtême extravagant domine parmi les Sçavans dans des pays immenſes. Le commerce des Brahmanes a communiqué ces folles idées à preſque tous ceux qui ſe piquent de bel eſprit. C'eſt pourquoi les nouveaux Miſſionnaires doivent être ſur leurs gardes, lorſqu'ils entendent les Brahmanes parler ſi emphatiquement de l'unité ſimple de Dieu *Adduitam*, & de la fauſſeté des biens & des plaiſirs de ce monde, *Mâyâ.*

---

(1) Rom. chap. 1, v. 21.

X.

L'Ecole de *Sankiam*, *numérique* fondée par *Kapil*, qui rejette *l'Oupoumânam* de la Logique, paroît d'abord plus modeste, mais dans le fond il dit presque la même chose. Il admet une nature spirituelle, & une nature matérielle, toutes deux réelles & éternelles. La nature spirituelle par sa volonté de se communiquer hors d'elle-même, s'unit par plusieurs degrés à la nature matérielle. De la premiere union naissent un certain nombre de formes & de qualités : les nombres sont déterminés. Parmi les formes est *l'égoïté* (qu'on me permette ce terme) par laquelle chacun dit *moi*, je suis tel, & non un autre. Une seconde union de l'esprit déja embarrassé dans les formes & les qualités avec la matiere, produit les élémens ; une troisiéme, le monde visible. Voilà la Synthese de l'Univers.

La sagesse qui produit la délivrance de l'esprit, en est l'analyse ; heureux fruit de la contemplation par laquelle l'esprit se dégage tantôt d'une forme ou qualité, & tantôt d'une autre par ces trois vérités. Je ne suis en aucune chose,

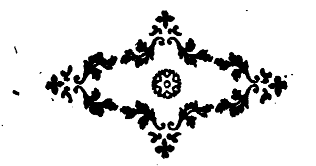
aucune choſe n'eſt à moi, le moi-même n'eſt point, *Nâſmin*, *name*, *Mâham*. Enfin, le temps vient où l'eſprit eſt délivré de toutes ces formes ; & voilà la fin du monde, où tout eſt revenu à ſon premier état.

Kapil enſeigne que les Religions qu'il connoiſſoit, ne font que ſerrer les liens dans leſquels l'eſprit eſt embarraſſé, au lieu de l'aider à s'en dégager ; car, dit-il, le culte des Divinités ſubalternes, qui ne ſont que les productions de la derniere & la plus baſſe union de l'eſprit avec la matiere, nous uniſſant à ſon objet au lieu de nous en ſéparer, ajoute une nouvelle chaîne à celles dont l'eſprit eſt déja accablé. Le culte des Divinités ſupérieures, *Brama*, *Vichnou*, *Routren*, qui ſont à la vérité les effets des premieres unions de l'eſprit à la matiere, ne peut qu'être toujours un obſtacle à ſon parfait dégagement. Voilà pour la religion des *Vedan*, dont les Dieux ne ſont que les principes, deſquels le monde eſt compoſé, ou les parties même du monde compoſé de ces principes. Pour celle du Peuple, qui eſt, comme la religion des Grecs & des Romains, chargée des Hiſtoires fabuleuſes, infâmes & impies des Poëtes, elle forme

une infinité de nouveaux liens à l'esprit par les passions qu'elle favorise, & dont la victoire est un des premiers pas que doit faire l'esprit, s'il aspire à sa délivrance. Ainsi raisonne *Kapil.*

L'Ecole de *Mimâmsâ*, dont l'opinion propre est celle d'un destin invincible, paroît plus libre dans le jugement qu'elle porte des autres opinions; ses sectateurs examinent les sentimens des autres Ecoles, & parlent pour & contre; à peu près comme les Académiciens d'Athenes.

Je ne suis pas assez au fait des systêmes des autres Ecoles : ce que je vous marque ici, ne doit même être regardé que comme une ébauche à laquelle une main plus habile auroit bien des traits à ajouter, & peut-être plusieurs à retrancher. Il me suffit de vous faire connoître que l'Inde est un pays où il se peut faire encore beaucnup de nouvelles découvertes. Je suis, &c.



LETTRE

Du Pere Saignes, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à Madame de Sainte Hyacinthe de Sauveterre, Religieuse Ursuline à Toulouse.

A Pondichéry, le 18 Janvier 1741.

MADAME,

La paix de Notre Seigneur.

Dans la lettre (1) que j'eus l'honneur de vous écrire l'année derniere, je vous informois assez en détail de la révolution arrivée dans l'Empire Mogol. Je vous y parlois des conquêtes de Thamas Koulikan qui, devenu Roi de Perse, a pris le nom de *Nader Schah*, du détrônement de l'Empereur Mogol, du pillage & du saccagement de sa ville Impériale, de son rétablissement sur le trône, dont *Nader Schah* le remit en possession à des conditions très-dures; vous vous

(1) Elle se trouve tome IV de cette édition, Mémoires du Levant.

souvenez que l'une entr'autres portoit qu'il jouiroit simplement des honneurs & de la dignité d'Empereur, mais que l'autorité souveraine seroit entre les mains de *Nirzamamoulouk* plus connu sous le nom d'*Azefia*.

Ainsi ce Visir aussi sage qu'habile guerrier, gouverne maintenant l'empire par les ordres du Monarque Persan, tandis que l'Empereur confiné dans son serrail, n'en sort que rarement, & toujours sous bonne escorte. Les Rajas de la Capitale, qui pourroient être attachés au parti de l'Empereur, n'oseroient faire le moindre mouvement en sa faveur. Azefia les contient par une armée de cent mille hommes, campée aux portes de la ville.

Quand je partis de Bengale, il y a cinq mois, le Nabab (1) venoit d'être tué dans une bataille rangée par un autre Nabab de ses voisins, qui n'étoit point autorisé à lui faire la guerre. J'apprends que le vainqueur ne pouvant faire sa paix avec la Cour, qui paroît vouloir lui faire trancher la tête, menace & donne lieu de craindre une révolte. Dans les circonstances où l'on se trouve, s'il s'élevoit quelques troubles, ils pour-

(1) Viceroi d'une Province.

roient bien se communiquer aux autres Provinces.

C'est de ces circonstances qu'ont profité les Marattes, dont Azefia étoit la terreur, lorsqu'il demeuroit dans le Dekan ; ils n'osoient alors descendre de leurs montagnes. Aussi-tôt qu'ils l'ont vu occupé à la Cour, ils ont cru pouvoir exécuter leurs entreprises, porter la désolation dans toute la péninsule de l'Inde, & y anéantir le gouvernement Mahométan. Cette nation des Marattes est puissante, & met quelquefois sur pied jusqu'à cent quarante mille chevaux.

Ils allerent l'année derniere jusques sur les bords du Gange, ensuite se tournant à l'ouest, ils s'emparerent de tout le pays des Portugais, & assiegerent la ville de Goa, qu'ils auroient prise sans les forts qui la défendent; on espere que le Roi de Portugal enverra au plutôt un secours extraordinaire de troupes (1), sans quoi il court risque de

(1) On a appris depuis que M. le Comte d'Ericeyra, nouveau Vice-Roi, y est arrivé avec une escadre de cinq vaisseaux de guerre, & qu'il a déjà repris quelques places sur les Marattes.

perdre cette ville, la seule qui lui reste dans l'Inde.

Ce seroit un malheur irréparable pour la religion ; la perte de Goa entraîneroit infailliblement la ruine des Missions du Canara, de Maissour, de Maduré, de Travancor, de l'isle de Ceylan, parce que les Missionnaires qui sont dans ces différens Royaumes, n'y subsistent que par les revenus de Goa, sur lesquels Sa Majesté Portugaise leur a assigné des pensions.

Après cette expédition, les Marattes tournerent leurs armes contre les Maures, vers les parties méridionales ; ils traverserent les montagnes des *Paleakarens* (1), sans trouver aucune résistance de la part de ces Princes Gentils ; on croit même qu'ils étoient d'intelligence pour secouer le joug des Mahométans.

Aussi-tôt que ceux-ci furent informés que *Sitogi* Prince des Marattes descendoit les montagnes avec une armée de cinquante mille chevaux, ils allerent à sa rencontre avec une armée presque

(2) Les Royaumes de l'Inde méridionale sont partagés en plusieurs *Paleakarens*, qui, bien que dépendans du Prince, sont maîtres absolus de leur petit Etat.

égale. Les Marattes furent repoussés & obligés de se tenir sur leurs hauteurs. Cependant un corps de Marattes détaché de l'armée, descendit par un autre défilé qui n'étoit pas gardé, & vint prendre les Maures par derriere. Les Maures prirent ce détachement pour un renfort qui leur étoit envoyé d'Arçar, & le laisserent approcher tranquillement. Quand les Marattes furent à une certaine distance, les Maures les reconnurent, mais trop tard; ils crierent aux armes, la confusion se mit dans leur armée qui, resserrée entre les montagnes, ne pouvoit point se replier. Les Marattes les attaquant alors des deux côtés opposés, les taillerent en pieces.

Le Nabab général de l'armée Maure, son fils aîné, & quelques autres Seigneurs, furent tués en combattant généreusement : plusieurs furent blessés ou faits prisonniers, peu s'échapperent; les éléphans blessés & furieux acheverent la déroute.

Cette triste nouvelle fut bientôt apportée à Arcar par les fuyards. Aussi-tôt le second fils du Nabab, sa mere, son épouse, ses enfans & un grand nombre d'autres personnes d'une qualité distinguée, songerent à sauver leurs biens &

leurs vies par la fuite. Pondichery qui n'eſt qu'à trois journées d'Arcar, leur parut la retraite la plus sûre. Ils ne perdirent point de temps; ils eurent bientôt préparé leurs éléphans, leurs chameaux, leurs chariots, leurs chevaux & leurs bêtes de charge, & ils arriverent heureuſement dans cette ville, eſcortés de ſept mille hommes de cavalerie.

Les Marates qui après leur victoire, s'étoient amuſés à partager les dépouilles des vaincus, arriverent trop tard à Arcar. Cette ville, quoique fort grande, n'eſt défendue que par une méchante citadelle de terre; la garniſon qui y étoit ne penſa point à ſe défendre, dans la crainte d'être paſſée au fil de l'épée, car la frayeur s'étoit emparée de tous les cœurs. Ainſi les Marattes la pillerent tranquillement & ſans aucun obſtacle.

Delà ils allerent ſe préſenter devant Velour, autre ville conſidérable, mais dont la citadelle eſt très-forte : elle eſt bâtie de pierres de taille avec une double enceinte; ſes baſtions ſont diſpoſés réguliérement, & elle eſt entourée d'un large foſſé plein d'eau & de crocodiles, de ſorte que ſans canon elle eſt imprénable.

Comme

Comme les Marattes avoient laissé leur artillerie au-delà des montagnes, ils ne s'y arrêterent pas, mais ils marcherent du côté de *Polour*, petite ville qui est le séjour d'un Nabab. Ils la prirent & la pillerent. Ils en firent autant à *Gingama*, à *Tirounamalei*, à *Cangibouram*, & dans tous les bourgs & les villages où ils s'étendoient. Ils n'ont mis le feu qu'en peu d'endroits, & ils n'ont tué d'habitans que ceux qui leur ont résisté. Il falloit leur donner ce qu'on avoit, ou le laisser prendre sans murmurer. Quelquefois ils n'avoient pas la patience d'attendre que les femmes tirassent leurs anneaux d'or, ils les leur arrachoient en leur déchirant le nez & les oreilles, où elles ont coutume de les porter.

Il y a eu des Chefs de villages frappés cruellement du (1) chabouk, & quelques-uns ont expiré sous les coups. Leur dessein étoit de les forcer, par la rigueur de ce supplice, à découvrir où étoient cachés les grains, l'argent, les meubles & d'autres ornemens précieux.

A *Tirounamalei*, ils firent d'un seul coup un butin très-considérable : les peuples de tous les environs avoient

(1) Fouet Indien.

transſporté leurs richeſſes dans la pagode de *Koutren* (1), d'où ils croyoient que les Marattes, par reſpect, n'oſeroient approcher. Ils ſe tromperent. Les ſoldats Marattes enleverent, non-ſeulement tout ce qui s'y trouva d'effets, mais encore les danſeuſes & les filles de la pagode qui leur plurent.

Vous pouvez bien juger, Madame, que nos égliſes n'ont point été reſpectées; ils ont pris le peu qui y étoit reſté; car les Miſſionnaires, en prenant la fuite, avoient emporté avec eux tout ce qu'ils pouvoient. Il y a déja quatorze de ces Miſſionnaires arrivés à Pondichery. On eſt en peine de quatre Peres Portugais, dont on n'apprend aucune nouvelle. On craint encore plus pour deux autres, dont les égliſes ſont fort éloignées dans les terres de *Maiſſour;* s'ils n'ont point eu le temps de gagner les bords de la mer, ils ſeront tombés infailliblement entre les mains des Marattes; quelques-uns ſe ſont ſauvés, comme ils ont pu, dans les bois & ſur les montagnes.

Il n'y a que le Pere Madeira qui n'a pas pu échapper à la fureur de ces bri-

(1) Divinité des Indes.

gands. A l'instigation d'un Brame, qui leur persuada que ce Pere avoit caché de grands trésors, ils le battirent cruellement ; ils le tinrent pendant plusieurs jours lié à un poteau, tête nue, & tout le corps presque nud, exposé aux ardeurs d'un soleil brûlant, ne lui donnant du riz qu'autant qu'il en falloit précisément pour ne pas le laisser mourir de faim.

Cependant le peu qu'ils trouverent dans son église de *Vergampetti*, fit soupçonner aux Marattes que le Brame leur en avoit imposé. « Il faut le presser, » dit le Brame ; s'il n'a point d'argent, » vous en tirerez sûrement de ses dis» ciples, qui n'épargneront rien pour » le racheter des tourmens ». Les Marattes suivirent son conseil, & annoncerent au Missionnaire que la résolution étoit prise de le faire mourir dans les plus cruels supplices, s'il ne faisoit pas contribuer ses disciples.

En effet, les Chrétiens informés de la triste situation où étoit leur Pere en Jesus-Christ, s'offroient déja à ramasser parmi eux la somme qu'on demandoit pour sa délivrance. Le Pere fit venir le Catéchiste qui avoit la liberté de lui parler, & lui ordonna de défendre de

ſa part à ſes diſciples, de donner la moindre choſe pour le délivrer; qu'il aimoit mieux mourir, que de les voir réduits, à ſon occaſion, à une extrême indigence.

Les Marattes furent étrangement ſurpris d'une réſolution ſi généreuſe. Cependant ils préparerent leur chaiſe & leur caſque de fer; ils firent rougir au feu l'un & l'autre, & ils ſe diſpoſoient à faire aſſeoir le Miſſionnaire ſur cette chaiſe, & à lui mettre le caſque en tête, lorſqu'un des Chefs Marattes, témoin de la fermeté du Pere, & de la ferveur avec laquelle il offroit à Dieu ſes tourmens, élevant la voix tout-à-coup. « Laiſſez en repos » ce *Saniaſſi* (1), s'écria-t-il, j'ai oui » parler du Dieu qu'il invoque; c'eſt » un Dieu redoutable, & nous pour» rions bien nous attirer ſon courroux » en tourmentant ſon ſerviteur : d'ail» leurs, ajouta-t-il, c'eſt un étranger » qui fait du bien à tout le monde par » ſes prieres & par ſes utiles conſeils; » on obéit, le Miſſionnaire fut détaché » du poteau, & renvoyé libre ».

Le Roi de *Maiſſour* a tâché de défendre

(1) Nom qu'on donne aux Miſſionnaires dans l'Inde.

ses frontieres avec une puissante armée, mais vainement. Les Marattes l'ont défaite, & ont pénétré dans les Etats de ce Prince, où ils ont exercé toutes sortes de brigandages. Ceux qui étoient dans le voisinage des bois & des montagnes s'y sont réfugiés; mais ils n'y ont pas beaucoup gagné. Les *Paleakatens* leur ont fait payer chérement l'asyle qu'ils leur donnoient, sous prétexte qu'il leur falloit soudoyer de nouvelles troupes pour les garder & les défendre.

Le plus grand mal qu'aient fait les Marattes, & ce qu'on regrette le plus, c'est l'enlévement des troupeaux & des petits enfans, garçons & filles, qu'ils ont fait passer dans leur pays. Nous croyions que la saison des pluies mettroit fin à leurs courses, ils les ont continuées, & les ont poussées jusqu'à Portonovo, habitation Hollandoise qu'ils ont ravagée.

Ils avoient un semblable dessein sur Pondichery, ils s'en sont approchés à la distance de trois lieues, quelques maraudeurs ont fait même des excursions dans quelques Aldées (1) de sa dé-

(1) Ce que nous appellons village, se nomme Aldée aux Indes.

& que si le fils du Nabab, sa famille & sa Cour n'y avoient pas trouvé un asyle, ils les auroient fait prisonniers de guerre, & se seroient emparés de toutes leurs richesses. On a reçu en effet dans la ville ces Seigneurs Maures & les Dames avec toutes sortes de politesse, & on leur a fourni à eux & à leur suite tous les logemens qu'ils ont souhaité, aussi en sont-ils pénétrés d'estime & de reconnoissance. Ils ont informé Azefia de l'accueil obligeant qu'on leur avoit fait; ce Visir qui a toute l'autorité dans l'Empire Mogol, a écrit de Dely une lettre de remerciment à M. Dumas notre Gouverneur, & lui a envoyé un serpeau, c'est-à-dire un habit à la Maure, un turban & une écharpe; c'est le présent dont les Princes & les Rois honorent ceux auxquels ils veulent donner des marques d'une singuliere distinction.

Comme les Marattes ne font point la guerre pour conserver les villes & les pays qu'ils soumettent, mais uniquement pour les piller, ils abandonnerent Arcar six jours après qu'ils s'en étoient rendus les maîtres. Le fils du défunt Nabab, nommé Dostalikhan, qui s'étoit réfugié dans cette ville, ramassa une partie de ses troupes, & en fit un corps de vingt

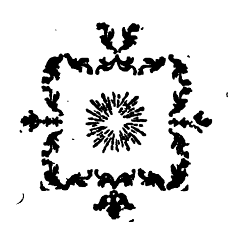
mille hommes, avec lequel il retourna à Arcar, où il traita avec les Marattes, moyennant une somme considérable qu'il leur donna.

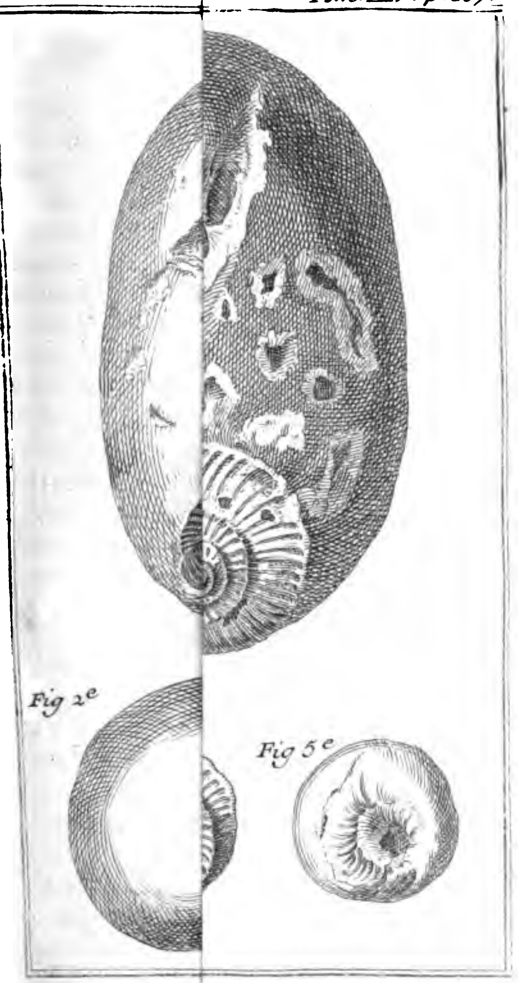
Jamais les Marattes n'avoient pénétré si avant dans ce pays-ci, depuis que l'Empereur Aurengzeb les en avoit chassés. Les Gouverneurs Maures, ou par adresse, ou par leur bravoure, les avoient toujours empêché de traverser les montagnes qui nous séparent d'eux. La division s'est mise entre les Gouverneurs d'*Arcar*, de *Velour*, de *Polour* & de *Tiroucherapaly*, quoiqu'ils soient tous parens; le sang & leurs propres intérêts devoient les réunir contre l'ennemi commun; la jalousie les a divisés, & ne se prêtant point de secours les uns aux autres, ils ont été battus tour à tour.

Nous nous ressentons malheureusement de leurs querelles particulieres. L'Empire en souffre aussi, parce qu'on ne peut envoyer à Dely les tribus ordinaires: on assure qu'Azefia a donné ordre à son fils d'aller fondre dans le pays des Marattes avec une armée de quatre-vingt mille chevaux; car, dans toute l'Asie, l'infanterie n'est presque comptée pour rien. On espere que ces vagabonds reprendront le chemin de leurs monta-

gnes pour aller défendre leur patrie ; où cette diversion les rappelle.

Mais quand ils se seront retirés, dans quelle triste situation ne nous trouverons-nous pas ? Il nous faudra bâtir de nouveau des Eglises en plusieurs endroits où elles ont été détruites, en réparer d'autres, & les pourvoir de tout ce qui est absolument nécessaire, rassembler sur-tout nos pauvres Chrétiens, que cette guerre a dissipés. A la guerre succédera la famine, qui est inévitable. Les campagnes sont désertes, elles ont été fouragées ; les peuples revenus dans leur demeure, n'auront point de quoi les ensemencer ; il n'y aura donc ni riz, ni d'autres grains. Dieu veuille avoir pitié de nous. Ne nous oubliez pas, Madame, dans vos ferventes prieres. Je suis avec beaucoup de respect, &c.




Fig 2e
Fig 5e

EXTRAITS

De quelques autres Lettres du P. Calmette au Pere Du Halde.

Il ne me reste plus, pour satisfaire aux questions que vous m'avez faites, que de vous donner une notice du *Salagramam*, ou du caillou vermoulu de la riviere Gandica. Cette riviere de l'Indoustan descend des montagnes au nord de *Patna*, & se jette dans le Gange, près de cette ville. Le Gandica n'est pas moins sacré pour les Indiens que le Gange; l'un & l'autre ont été l'objet de leur poësie, & sont le terme de leurs pélerinages. Ce qu'il y a de singulier dans le Gandica, ce sont des cailloux, qu'on dit être percés par un ver, lequel s'y loge, s'y roule, & forme, en s'y roulant, des figures orbiculaires, qui ont quelque chose de surprenant. Les Indiens en font grand cas; ils les achetent fort cher, & en font commerce d'un bout de l'Inde à l'autre. Les Brames les conservent dans des boëtes de cuivre ou d'argent, & leur font un sacrifice

tous les jours. J'ai donc à vous développer ſur ce ſujet le naturel & le myſtique, le réel & la fable.

Le caillou percé de la riviere Gandica ſe nomme communément *Salagramam*; ſes différentes eſpeces ont donné lieu à quantité de noms différens qu'on lui donne; j'en ai compté juſqu'à ſoixante, qui ne ſont gueres connus que des ſçavans, & qu'il ſeroit aſſez inutile de vous détailler. Tous ces noms ont rapport à leurs fables, & ſur-tout aux trois principales Divinités de l'Inde. *Hirannia garbam*, matrice d'or, eſt une eſpece de Salagramam qui a des veines d'or; elle appartient à Brama. *Chivanabam*, qui veut dire nombril de *Chivoudou*, eſt du reſſort du Dieu de ce nom. Ces deux divinités n'en ont que quatre chacun qui leur ſoient attribués; les autres Salagramam, à la réſerve de deux, ont tous des noms de *Vichnou* & de ſes métamorphoſes.

Le Salagramam eſt un caillou dur, poli, communément noir, quelquefois marbré & de différentes couleurs, de figure ronde, oblongue, ovale, applati quelquefois d'un côté, ou même des deux. Ce ſont les eſpeces que j'ai vues. Ces cailloux ſe forment dans la rocaille

des rives ou cascades du Gandica, d'où on est obligé de les extraire, en cassant la pierre qui les enveloppe, du moins en partie. Ils conservent la marque de leur position, par un médiocre applatissement d'un des côtés; c'est dans l'eau, ou à portée du flot, qu'ils naissent. L'insecte qu'on y trouve est appellé ver; dans la langue des Indiens, on lui donne trois noms: *Souvarnakitam*, le ver d'or; *Vajirakitam*, le ver de diamant; & *Præstarakitam*, le ver de pierre. Une fable qu'on débite vers le nord, porte que c'est une métamorphose du Dieu *Vichnou*, arrivée de la maniere suivante. *Vichnou* alla rendre visite à la femme d'un pénitent & la suborna. Le Pénitent deshonoré se vengea par une malédiction conçue en ces termes: *Puisses-tu naître ver, & n'avoir à ronger que la pierre.* La malédiction eut son effet; ainsi naquit *Vichnou*.

On rapporte ailleurs, d'une autre maniere, la métamorphose de *Vichnou*: les trois divinités, *Brahma*, *Vichnou*, *Chivoudou*, qui forment la fausse Trinité des Indiens, ayant oui parler d'une danseuse nommée Gandica, non moins fameuse par sa douceur que par sa beauté, furent la voir, & mirent sa patience à

l'épreuve par des manieres inciviles & tout-à-fait propres à la fâcher. N'ayant pu altérer sa belle humeur, ils furent si contens de sa politesse, qu'après s'être fait connoître, ils lui promirent de naître d'elle tous les trois; &, pour cet effet, ils la métamorphoserent en riviere. C'est la riviere Gandica, où ces trois divinités renaissent sous la forme de Salagramam.

Ces deux fables conduisent par divers chemins au même point, qui est de faire l'apothéose de l'insecte, lequel se loge ou naît dans cette rocaille; faut-il le nommer ver ou poisson? Je doute fort que ce soit un ver; en m'écartant du systême des Indiens, je dirois plus volontiers que c'est un poisson. Peut-être conviendroit-il mieux de l'appeller limaçon, à cause de sa figure & de sa position, telle qu'on peut le conjecturer des orbes qu'on remarque sur les cailloux les plus distincts. La queue est au centre, le ventre dans la partie la plus évasée de son lit, la tête au bord, où l'insecte reçoit la nourriture que le flot lui apporte.

Dans l'espace qu'occupe le corps de l'insecte, on voit à distances égales des lignes profondes, paralleles, & régulié-

rement tracées, comme si elles partoient du centre à la circonférence, coupées cependant ou interrompues d'un orbe à l'autre. Ces lignes sont la partie par laquelle l'animal tient à la pierre, & qui suppose que l'insecte a divers plis, ainsi que le ver & la chenille. L'opinion qui a cours parmi les Indiens, est que c'est un ver qui ronge la pierre, pour s'y faire une loge, ou pour s'en nourrir.

L'admiration est la mere de l'idolâtrie; l'Indien qui examine peu, & qui n'est rien moins que Physicien, ayant remarqué dans ces cailloux des loges artistement travaillées, a donné de l'esprit à l'insecte. Il n'en faut pas davantage pour fonder l'apothéose parmi des gens superstitieux à l'excès: il leur a plû de faire disparoître le ver & d'y substituer leur Idole. Quelques-uns parmi eux, sur-tout vers le nord, placent même à distances réglées les Dieux subalternes du Ciel de *Vichnou*; les *Douarapala coulou*, ou les portiers sont à l'entrée, & ainsi des autres.

Je ne voudrois pas nier absolument que la figure ou les cavités de certains cailloux, qui paroissent rongées, ne fussent l'ouvrage de quelque ver; mais ce ver doit être différent de l'insecte

qui fait les orbes dont j'ai parlé ; encore peut-on, ce me semble, expliquer ainsi la plûpart des cavités irrégulieres. Le Salagramam étant uni étroitement au roc dans lequel il se forme, il est naturel que les pointes du roc, entrant sans ordre dans le caillou qui croît avec lui, ces pointes concassées laissent le creux dont nous cherchons la cause.

Il y a une espece de Salagramam, appellé *Chacrapani*, plat des deux côtés, qui a huit ou dix loges semblables sur une des faces, à distance égale, & parfaitement régulieres. Je ne puis douter qu'il n'y ait eu un petit poisson, mais différent de ceux qui sont disposés en limaçon ; ainsi, le *Chacrapani* sera un coquillage pierreux ou pétrifié. Cependant il ne differe pas du marbre par la couleur & la dureté. Pourquoi les autres Salagramam ne seroient-ils pas de même des coquillages ?

J'ai vu sur les roches de l'Isle de France des coquillages, qui, sans ressembler aux Salagramam, peuvent nous aider à les faire connoître. C'est un assemblage de petites loges, dans les creux ou sur les pointes des rochers, battus par la vague. Chaque loge est une coquille, & toutes ensemble font un bloc,

qu'on appelle, ce me ſemble, le bouquet de mer. Le poiſſon s'y nourrit de la graiſſe de la mer, ou de l'eau filtrée au travers d'une peau qui couvre la ſurface, à-peu-près comme les coquillages qui s'attachent au gouvernail du vaiſſeau : ce bloc de coquillages, qui n'en font qu'un, a quelque rapport au *Chacrapani* que j'ai décrit. Il eſt enchaſſé dans la pierre, qu'il faudroit caſſer pour l'en extraire. Se pétrifie-t-il avec le temps ? c'eſt ce que je ne puis décider ; mais s'il ſe pétrifioit, on pourroit en faire une nouvelle eſpece de Salagramam.

Parmi les Salagramam que je vous envoie, celui qui eſt de la premiere grandeur, appellé *Anantamourti*, eſt rare & précieux, on le conſervoit dans une boëte d'argent. La figure du limaçon y eſt ſi diſtincte, tant au-deſſus qu'au dedans, qu'il prouve ſeul l'explication que j'en ai donnée. *Gopalamourti* eſt le ſecond, ou de la ſeconde grandeur ; il n'a qu'une loge, & n'avoit qu'un limaçon. Le *Chivabanam* eſt plus rond ; il eſt diſtingué par une figure circulaire, que les Indiens appellent nombril. Je n'en ai vu qu'un de cette eſpece, & je ne puis l'expliquer, à moins de dire que c'eſt un caillou enchaſſé par la partie

qu'ils appellent nombril, dans un creux circulaire du roc où il s'est formé. Ce qui paroît inégal & rongé tout autour peut être l'effet des inégalités de la pierre qui l'environnoit. Je ne vois pas par quel art un ver formeroit un rond si régulier, & comment, en rongeant la pierre inégalement, il seroit attentif à ne pas endommager le cercle qui fait la rareté du caillou. Le quatrieme, ou le *Salagramam* de la quatrieme grandeur, parmi ceux que j'envoie, a sur le côté plat la figure de limaçon fort bien gravée ; on pourroit même croire, après avoir vu le caillou, que le limaçon marche en portant sa maison sur le dos. Le cinquieme *Salagramam*, qui est le plus petit, est nommé *Cachamourti* ; il a deux loges, & un lien par lequel elles communiquent.

Le sacrifice que les Brames font au *Salagramam*, consiste à y appliquer la raclure de bois de sandal, dont ils ont coutume de s'orner eux-mêmes, à le remplir ou frotter d'huile, à le laver, à lui faire dessus des libations, à lui donner une espece de repas d'une composition de beurre, de caillé, de lait, de sucre, & de figues bananes, appellée *Panchamroutam*, ou l'ambrosie des cinq mêts. Ils accompagnent la cérémonie des

paroles du *Vedan* à l'honneur de *Vichnou*, parmi lesquelles elles lui adressent celles-ci : Divinité à mille têtes, à mille yeux, à mille pieds, peut être par allusion à la quantité de loges, de trous, & de lignes qu'on voit dans quelques *Salagramam*.

Je ne dis rien de la maniere dont se forme le caillou, connu sous le nom de *Salagramam*, il n'y a qu'un Naturaliste habile qui puisse s'en éclaircir, en faisant un voyage au Gandica. Les recherches de l'Indien ne vont pas si loin. Je suis, &c.



LETTRE

Du Pere Cœurdoux, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Du Halde, de la même Compagnie.

Aux Indes orientales, ce 18 Janvier 1742.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez recommandé dans plusieurs de vos lettres, de vous faire part des découvertes que je pourrois faire dans cette partie de l'Inde; vous êtes persuadé qu'on y peut acquérir des connoissances, qui, étant communiquées à l'Europe, contribueroient peut-être au progrès des sciences, ou à la perfection des arts. Je serois entré plutôt dans vos vues, si des occupations presque continuelles n'avoient pas emporté tout mon temps. Enfin, ayant eu quelques momens de loisir, j'en ai profité pour m'instruire de la maniere dont les Indiens travaillent

ces belles toiles, qui sont partie du négoce des Compagnies, établies pour étendre le commerce, qui, traversant les plus vastes mers, viennent du fond de l'Europe les chercher dans des climats qui en sont si éloignés.

Ces toiles tirent leur valeur & leur prix de la vivacité, &, si j'ose m'exprimer ainsi, de la tenacité & de l'adhérence des couleurs, dont elles sont teintes, & qui est telle, que, loin de perdre leur éclat quand on les lave, elles n'en deviennent que plus belles. C'est à quoi l'industrie Européenne n'a pu encore atteindre que je sçache. Ce n'est pas faute de recherches dans nos habiles Physiciens, ni d'adresse dans nos ouvriers; mais il semble que l'Auteur de la nature ait voulu dédommager les Indes des avantages que l'Europe a d'ailleurs sur ce pays, en leur accordant des ingrédiens, & sur-tout des eaux, dont la qualité particuliere contribue beaucoup à la beauté de ce mêlange de peinture & de teinture des toiles des Indes.

Ce que j'ai à vous dire, mon Révérend Pere, sur ces peintures Indiennes, c'est ce que j'ai appris de quelques Néophytes, habiles en ce genre d'ouvrage, auxquels j'ai conféré depuis peu

le baptême. Je les ai questionnés à diverses reprises, & séparément les uns des autres, & ce sont leurs réponses que je vous envoie.

I.

Avant que de se mettre à peindre sur la toile, il faut lui donner les préparations suivantes : 1°. Prenez une piece de toile neuve, fine, & serrée : la longueur la plus commune est de neuf coudées : blanchissez-la à moitié : je dirai dans la suite de quelle maniere cela se pratique. Prenez des fruits secs nommés *Cadou* ou *Cadoucaïe*, au nombre d'environ vingt-cinq, ou, pour parler plus juste, le poids de trois *palam*. Ce poids Indien équivaut à une once, plus un huitieme, puisque quatorze *palam* & un quart font une livre. 2°. Cassez ce fruit pour en tirer le noyau, qui n'est d'aucune utilité. Réduisez ces fruits en poudre : les Indiens le font sur une pierre, & se servent pour cela d'un cylindre, qui est aussi de pierre, & l'employent à-peu-près comme les Pâtissiers, lorsqu'ils broyent & étendent leur pâte 3°. Passez cette poudre par le tamis, & mettez-la dans deux pintes ou environ de lait de buffle, augmentant le lait & le poids

du *Cadou*, selon le besoin & la quantité des toiles. 4°. Trempez-y peu de temps après la toile autant de fois qu'il est nécessaire, afin qu'elle soit bien humectée de ce lait, vous la retirerez alors, vous la tordrez fortement, & la ferez sécher au soleil. 5°. Le lendemain vous laverez légérement la toile dans l'eau ordinaire, vous en exprimerez l'eau en la tordant, & après l'avoir fait sécher au soleil, vous la laisserez au moins un quart d'heure à l'ombre.

Après cette préparation, qu'on pourroit appeller intérieure, on peut passer aussi-tôt à une autre, que je nommerois volontiers extérieure, parce qu'elle n'a pour objet que la superficie de la toile. Pour la rendre plus unie, & que rien n'arrête le pinceau, on la plie en quatre, ou en six doubles, & avec une piéce de bois, on la bat sur une autre piéce de bois bien unie, observant de la battre par-tout également; & quand elle est suffisamment battue dans un sens, on la plie dans un autre, & on recommence la même opération.

Il est bon mon R. Pere, de faire ici quelques observations que vous ne jugerez pas tout-à-fait inutiles. 1°. Le fruit *Cadou* se trouve dans les bois, sur

un arbre d'une médiocre hauteur ; il ſe trouve preſque par-tout, mais principalement dans le *Malleiâlam*, pays montagneux, ainſi que le ſignifie ſon nom, qui s'étend conſidérablement le long de la côte de Malabar. 2°. Ce fruit ſec, qui eſt de la groſſeur de la muſcade, s'employe ici par les Médecins, & il entre ſur-tout dans les remédes, qu'on donne aux femmes nouvellement accouchées. 3°. Il eſt extrêmement âpre au goût, cependant quand on en garde un morceau dans la bouche pendant un certain temps, on lui trouve, à ce que diſent quelques-uns, un petit goût de régliſſe. 4°. Si après en avoir humecté médiocrement & briſé un morceau dans la bouche, on le prend entre les doigts, on le trouve fort gluant. C'eſt en bonne partie à ces deux qualités ; je veux dire, à ſon âpreté & à ſon onctuoſité, qu'on doit attribuer l'adhérence des couleurs dans les toiles Indiennes, & ſur-tout à ſon âpreté. C'eſt au moins l'idée des Peintres Indiens.

Il y a long-temps que l'on cherche en Europe l'art de fixer les couleurs, & de leur donner cette adhérence qu'on admire dans les toiles des Indes. Peut-être en découvrirai-je le ſecret, du moins pour

pour plusieurs couleurs, en faisant connoître le *cadoucaïe*, sur-tout sa principale qualité, qui est son extrême âpreté. Ne pourroit-on point trouver en Europe des fruits analogues à celui-ci? Les noix de galle, les nefles séchées avant leur maturité, l'écorce de grenade ne participeroient-elles pas beaucoup aux qualités du *cadou*?

J'ajouterai, à ce que je viens de dire, quelques expériences que j'ai faites sur le *cadou*. 1°. De la chaux délayée dans l'infusion de *cadou*, donne du verd. S'il y a trop de chaux, la teinture devient brune. Si l'on verse sur cette teinture brune une trop grande quantité de cette infusion, la couleur paroît d'abord blanchâtre, peu après la chaux se précipite au fond du vase. 2°. Un linge blanc trempé dans une forte infusion de *cadou*, contracte une couleur jaunâtre fort pâle: mais quand on y a mêlé le lait de buffle, le linge sort avec une couleur d'orange un peu pâle. 3°. Ayant mêlé un peu de notre encre d'Europe avec de l'infusion de *cadou*, je remarquai au dedans, en plusieurs endroits, une pellicule bleuâtre, semblable à celle qu'on voit sur les eaux ferrugineuses, avec cette différence que cette pellicule étoit dans l'eau même,

à quelque diſtance de la ſuperficie. Il ſeroit aiſé en Europe de faire des expériences ſur le *cadou* même, parce qu'il eſt facile d'en faire venir des Indes. Ces fruits ſont à très-grand marché, & on en a une trentaine pour un ſol de notre monnoie.

Pour ce qui eſt du lait de buffle qu'on met avec l'infuſion du *cadoucaïe*, on le préfere à celui de vache, parce qu'il eſt beaucoup plus gras & plus onctueux. Ce lait produit pour les toiles, le même effet que la gomme & les autres préparations que l'on employe pour le papier, afin qu'il ne boive pas. En effet, j'ai éprouvé que notre encre peinte, ſur une toile préparée avec le *cadou*, s'étend beaucoup & pénétre de l'autre côté. Il en arrive de même à la peinture noire des Indiens.

Ce qu'il y a encore à obſerver, c'eſt que l'on ne ſe ſert pas indifféremment de toute ſortes de bois pour battre les toiles & les polir. Le bois ſur lequel on les met, celui qu'on employe pour les battre, ſont ordinairement de tamarinier, ou d'un autre arbre nommé *porchi*, parce qu'ils ſont extrêmement compactes, quand ils ſont vieux. Celui qu'on employe pour battre, ſe nomme *cottapouli* :

il est rond, long d'environ une coudée, & gros comme la jambe, excepté à une extrémité qui sert de manche. Deux ouvriers assis vis-à-vis l'un de l'autre battent la toile à l'envie. Le coup-d'œil & l'expérience ont bientôt appris à connoître quand la toile est polie & lissée au point convenable.

II.

La toile ainsi préparée, il faut y dessiner les fleurs & les autres choses qu'on veut y peindre. Nos ouvriers Indiens n'ont rien de particulier, ils se servent du poncis de même que nos Brodeurs. Le Peintre a eu soin de tracer son dessein sur le papier : il en pique les traits principaux avec une aiguille fine, il applique ce papier sur la toile, il y passe ensuite la ponce, c'est-à-dire, un nouet de poudre de charbon, par-dessus les piquûres, & par ce moyen le dessein se trouve tout tracé sur la toile. Toute sorte de charbon est propre à cette opération, excepté celui de palmier, parce que, selon l'opinion des Indiens, il déchire la toile. Ensuite sur ces traits on passe avec le pinceau du noir & du rouge, selon les endroits qui l'exigent,

après quoi l'ouvrage se trouve dessiné.

III.

Il s'agit maintenant de peindre les couleurs sur ce dessein. La premiere qu'on applique c'est le noir : cette couleur n'est gueres en usage, si ce n'est pour certains traits, & pour les tiges des fleurs. C'est ainsi qu'on la prépare 1°. On prend plusieurs morceaux de mache-fer, on les frappe les uns contre les autres, pour en faire tomber ce qui est moins solide; on réserve les gros morceaux environ neuf à dix fois la grosseur d'un œuf. 2°. On y joint quatre ou cinq morceaux de fer, vieux ou neuf, peu importe. 3°. Ayant mis à terre en un monceau le fer & le mache-fer, on allume du feu par-dessus : celui qu'on fait avec des feuilles de bananier est meilleur qu'aucun autre. Quand le fer & le mache-fer sont rouges, on les retire, & on les laisse froidir. 4°. On met ce fer & ce mache-fer dans un vase de huit à dix pintes, & l'on y verse du *canje* chaud, c'est-à-dire, de l'eau dans laquelle on ait fait cuire le ris, prenant bien garde qu'il n'y ait pas de sel. 5°. On expose le tout au grand soleil,

& après l'y avoir laissé un jour entier, on verse à terre le *canje*, & l'on remplit le vase de *callou*, c'est-à-dire, de vin de palmier ou de cocotier. 6°. On le remet au soleil trois ou quatre jours consécutifs, & la couleur qui sert à peindre le noir, se trouve préparée.

Il y a quelques observations à faire sur cette préparation : La premiere, est qu'il ne faut pas mettre plus de quatre ou cinq morceaux de fer, sur huit ou neuf pintes de *canje*, autrement la teinture rougiroit & couperoit la toile. La seconde, regarde la qualité de vin de palmier & de cocotier qui s'aigrit aisément & en peu de jours : on en fait du vinaigre, & l'on s'en sert au lieu de levain, pour faire lever la pâte. La troisiéme, est qu'on préfere le vin de cocotier à celui de palmier. La quatriéme, est qu'au défaut de ce vin, on se sert de *kevarou*, qui est un petit grain de ce pays, dont plusieurs se nourrissent. Ce grain ressemble fort pour la couleur & la grosseur à la graine de navet, mais la tige & les feuilles sont entiérement différentes. On y emploie aussi le *varagou*, qui est un autre fruit du pays, qu'on préfere au *kevarou*. On en pile environ deux poignées qu'on fait

tement sur une pierre, avec le même mouvement que font les serruriers & les maréchaux, en frappant de leurs gros marteaux le fer sur l'enclume.

Quand la toile est suffisamment battue en un sens, on la bat dans un autre & de la même façon: vingt ou trente coups suffisent pour l'opération présente. Quand cela est fini, on trempe la toile dans du *canje* de ris. Le mieux seroit, si l'on avoit la commodité, de prendre du *kevarou*, de le broyer, de le mettre sur le feu avec de l'eau, comme si on vouloit le faire cuire, & avant que cette eau soit fort épaisse, y tremper la toile, la retirer aussi-tôt, la faire sécher, & la battre avec le *cottapoulli* : comme on a fait dans la premiere opération pour la lisser.

Comme le bleu ne se peint pas avec un pinceau, mais qu'il s'applique en trempant la toile dans de l'indigo préparé, il faut peindre ou enduire la toile de cire généralement par-tout, excepté aux endroits où il y a du noir, & à ceux où il doit y avoir du bleu ou du verd. Cette cire se peint avec un pinceau de fer, le plus légérement qu'on peut d'un seul côté, prenant bien garde qu'il ne reste sans cire, que les en-

droits que j'ai dit; autrement ce feroit autant de taches bleues, qu'on ne pourroit pas effacer. Cela étant fait, on expose au soleil la toile cirée de la sorte; mais il faut être très-attentif à ce que la cire ne se fonde, qu'autant qu'il est nécessaire pour pénétrer de l'autre côté; alors on retire promptement, on la retourne à l'envers, & on la frotte en passant fortement la main par-dessus. Le mieux seroit d'y employer un vase de cuivre rond par le fond: par ce moyen la cire s'étendroit par-tout, & même aux endroits qui de l'autre côté doivent être teints en bleu, Cette préparation étant achevée, le peintre donne sa toile au Tenturier en bleu, qui la rend au bout de quelques jours: car il est à remarquer que ce ne sont pas les Peintres ordinaires, mais les ouvriers, ou Teinturiers particuliers, qui font cette teinture.

Ayant demandé au Peintre, s'il sçavoit comment se prépare l'indigo; il me répondit qu'il en étoit instruit, & il me l'expliqua de la maniere suivante. Peut-être serez-vous bien aise de la comparer avec la méthode qu'on observe dans les Isles de l'Amérique.

Ici l'on prend des feuilles d'*averei* ou

d'*indigotier*, que l'on fait bien sécher ; après quoi on les réduit en poussiere. Cette poussiere se met dans un fort grand vase qu'on remplit d'eau : on la bat fortement au soleil avec un bambou fendu en quatre, & dont les quatre extrémités en bas sont fort écartées. On laisse ensuite écouler l'eau par un petit trou qui est au bas du vase, au fond duquel reste l'indigo. On l'en tire, & on le partage en morceaux gros à-peu-près comme un œuf de pigeon. On répand ensuite de la cendre à l'ombre, & sur cette cendre on étend une toile, sur laquelle on fait sécher l'indigo qui se trouve fait.

Après cela, il ne reste plus que de le préparer pour les toiles qu'on veut teindre. L'ouvrier, après avoir réduit en poudre une certaine quantité d'indigo, la met dans un grand vase de terre, qu'il remplit d'eau froide ; il y joint ensuite une quantité proportionnée de chaux, réduite pareillement en poussiere. Puis il flaire l'indigo, pour connoître s'il ne sent point l'aigre ; &, en ce cas-là, il ajoute encore de la chaux autant qu'il est nécessaire pour lui faire perdre cette odeur. Prenant ensuite des graines de *tavarei*, environ le quart d'un boisseau,

il les fait bouillir dans un sceau d'eau pendant un jour & une nuit, conservant la chaudiere pleine d'eau. Il verse après cela le tout, eau & graine, dans le vase de l'indigo préparé. Cette teinture se garde pendant trois jours, & il faut avoir soin de bien mêler le tout ensemble, en l'agitant quatre ou cinq fois par jour avec un bâton. Si l'indigo sentoit encore l'aigre, on y ajoutera une certaine quantité de chaux.

Le bleu étant ainsi préparé, on y trempe la toile après l'avoir pliée en double, en sorte que le dessus de la toile soit en-dehors, & que l'envers soit en-dedans ; on la laisse tremper environ une heure & demie, puis on la retire teinte en bleu aux endroits convenables. On voit par-là que les toiles Indiennes méritent autant le nom de teintes, que le nom de toiles peintes.

La longueur & la multiplicité de toutes ces opérations pour teindre en bleu, me fit naître une difficulté, ce semble, assez naturelle, que je proposai à un des Peintres que je consultois. N'auroit-on pas plutôt fait, lui dis-je, de peindre avec un pinceau les fleurs bleues, surtout quand il y en a peu de cette couleur dans votre dessein? On le pour-

roit ſans doute, me répondit-il, mais ce bleu ainſi peint ne tiendroit pas; &, après deux ou trois leſſives, il diſparoîtroit.

Je lui fis une autre queſtion, & lui demandai à quoi il attribuoit principalement la tenacité & l'adhérence de la couleur bleue. Il me répondit ſans héſiter que c'étoit à la graine de *tavarei.* J'avois déja reçu la même réponſe d'un autre Peintre. Cette graine eſt de ce pays-ci, quoiqu'il n'y en ait pas partout: elle eſt d'un brun clair ou olivâtre, cylindrique, de la longueur d'une ligne, & comme tranchée par les deux bouts. On a de la peine à la rompre avec la dent; elle eſt inſipide, & laiſſe une petite amertume dans la bouche.

V.

Après le bleu, c'eſt le rouge qu'il faut peindre; mais on doit auparavant retirer la cire de la toile, la blanchir, & la préparer à recevoir cette couleur. Telle eſt la maniere de retirer la cire: on met la toile dans de l'eau bouillante, la cire ſe fond; on diminue le feu, afin qu'elle ſurnage plus aiſément, & on la retire avec une cuillier, le plus exac-

tement qu'il est possible ; on fait de nouveau bouillir l'eau, afin de retirer ce qui pourroit y être resté de cire. Quoique cette cire soit devenue fort sale, elle ne laisse pas de servir encore pour le même usage.

Pour blanchir la toile, on la lave dans de l'eau, on la bat neuf à dix fois sur la pierre, & on la met tremper dans d'autre eau, où l'on a délayé des crottes de brebis. On la lave encore, & on l'étend pendant trois jours au soleil, observant d'y répandre légérement de l'eau de temps en temps, ainsi qu'on l'a dit plus haut. On délaye ensuite dans de l'eau froide une sorte de terre nommée *ola*, dont se servent les Blanchisseurs, & l'on y met tremper la toile pendant environ une heure, après quoi on allume du feu sous le vase ; & quand l'eau commence à bouillir, on en ôte la toile pour aller la laver dans un étang, sur le bord duquel on la bat environ quatre cent fois sur la pierre, puis on la tord fortement. Ensuite on la met tremper pendant un jour & une nuit dans de l'eau où l'on a délayé une petite quantité de bouze de vache ou de buffle femelle. Après cela on la retire ; on la lave de nouveau dans l'étang, & on

la déploye pour l'étendre pendant un demi-jour au ſoleil, & l'arroſer légérement de temps en temps. On la remet encore ſur le feu dans un vaſe plein d'eau ; & quand l'eau a un peu bouilli, on en retire la toile pour la laver encore une fois dans l'étang, la battre un peu, & la faire ſécher.

Enfin, pour rendre la toile propre à recevoir & retenir la couleur rouge, il faut réitérer l'opération du *cadoucaïe*, comme je l'ai rapporté au commencement, c'eſt-à-dire, qu'on trempe la toile dans l'infuſion ſimple du *cadou*, qu'on la lave enſuite, qu'on la bat ſur la pierre, & qu'on la fait ſécher ; qu'après cela on la fait tremper dans du lait de buffle, qu'on l'y agite, & qu'on la frotte pendant quelque temps avec les mains ; que quand elle en eſt parfaitement imbibée, on la retire, on la tord, & on la fait ſécher ; qu'alors, s'il doit y avoir dans les fleurs rouges des traits blancs, comme ſont ſouvent les piſtils, les étamines & autres traits, on peint ces endroits avec de la cire, après quoi on peint enfin avec un pinceau Indien le rouge qu'on a préparé auparavant. Ce ſont communément les enfans qui peignent le rouge, parce que ce travail eſt moins pénible,

à moins qu'on ne voulût faire un travail plus parfait.

Venons maintenant à la maniere dont il faut préparer le rouge. Prenez de l'eau âpre, c'est-à-dire, de l'eau de certains puits particuliers à laquelle on trouve ce goût. Sur deux pintes d'eau, mettez deux onces d'alun réduit en poudre; ajoutez-y quatre onces de bois rouge, nommé *vartangui* ou bois de *sapan*, réduit aussi en poudre; mettez le tout au soleil pendant deux jours: prenant garde qu'il n'y tombe rien d'aigre ni de salé; autrement la couleur perdroit beaucoup de sa force. Si l'on veut que le rouge soit plus foncé, on y ajoute de l'alun. On y verse plus d'eau quand on veut qu'il le soit moins; & c'est par ce moyen qu'on fait le rouge pour les nuances & & les dégradations de cette couleur.

V I.

Pour composer une couleur de lie de vin & un peu violette, il faut prendre une partie du rouge dont je viens de parler, & une partie égale du noir dont j'ai marqué plus haut la composition. On y ajoute une partie égale de *canje* de ris, gardé pendant trois mois, & de ce

mélange il en résulte la couleur dont il s'agit. Il regne une superstition ridicule parmi plusieurs Gentils au sujet de ce *canje* aigri. Celui qui en a, s'en servira lui-même tous les jours de la semaine ; mais le Dimanche, le Jeudi & le Vendredi, il en refusera à d'autres qui en manqueroient. Ce seroit, disent-ils, chasser leur Dieu de leur maison, que d'en donner ces jours-là. Au défaut de ce vinaigre de *canje*, on peut se servir de vinaigre de *callou* ou de vin de palmier.

VII.

On peut composer différentes couleurs dépendantes du rouge, qu'il est inutile de rapporter ici ; il suffit de dire qu'elles doivent se peindre en même temps que le rouge, c'est-à-dire, avant que de passer aux opérations dont je parlerai, après que j'aurai fait quelques observations sur ce qui précede. 1°. Ces puits dont l'eau est âpre, ne sont pas fort communs, même dans l'Inde ; quelquefois il ne s'en trouve qu'un seul dans toute une ville. 2°. J'ai goûté de cette eau ; je ne lui ai point trouvé le goût qu'on lui attribue, mais elle m'a paru moins bonne que l'eau ordinaire. 3°. On

se sert de cette eau préférablement à toute autre, afin que le rouge soit plus beau, disent les uns; &, suivant ce qu'en disent d'autres plus communément, c'est une nécessité de s'en servir, parce qu'autrement le rouge ne tiendroit pas. 4°. C'est d'Achen qu'on apporte aux Indes le bon alun & le bon bois de sapan.

Quelque vertu qu'ait l'eau âpre pour rendre la couleur rouge adhérente, elle ne tiendroit pas suffisamment, & ne seroit pas belle si l'on manquoit d'y ajouter la teinture d'*imbouré :* c'est ce qu'on appelle plus communément *chaïaver*, ou racine de *chaïa*. Mais avant que de la mettre en œuvre, il faut préparer la toile en la lavant dans l'étang le matin, en l'y plongeant plusieurs fois, afin qu'elle s'imbibe d'eau, ce qu'on a principalement en vue, & ce qui ne se fait pas promptement à cause de l'onctuosité du lait de buffle, où auparavant l'on avoit mis cette toile. On la bat une trentaine de fois sur la pierre, & on la fait sécher à moitié.

Tandis qu'on préparoit la toile, on a dû aussi préparer la racine de *chaïa ;* ce qui se pratique de cette maniere. Prenez de cette racine bien séche, réduisez-la en une poudre très-fine, en la pilant

longue de cinq à six. La fleur est extrêmement petite & bleuâtre. La graine n'est gueres plus grosse que celle du tabac. Cette petite plante pousse en terre une racine qui va quelquefois jusqu'à près de quatre pieds, & ce n'est pas la meilleure, on lui préfere celle qui n'a qu'un pied, ou un pied & demi de longueur. Cette racine est fort menue; quoiqu'elle pousse si avant en terre & tout droit, elle ne jette à droite & à gauche que fort peu & de très-petits filamens. Elle est jaune quand elle est fraîche, & devient brune en se séchant. Ce n'est que quand elle est séche qu'elle donne à l'eau la couleur rouge. Sur quoi je remarquai une particularité qui m'étonna: j'en avois mis tremper dans de l'eau qui étoit devenue rouge. Pendant la nuit un accident fit répandre la liqueur. Mais je fus bien surpris de trouver le lendemain au fond du vase quelques gouttes d'une liqueur jaune qui s'y étoit ramassée. Je soupçonnai que quelque corps étranger tombé dans le vase avoit causé ce changement de couleur, j'en parlai à un Peintre : il me répondit que cela ne marquoit autre chose, sinon que le *chaïa* dont je m'étois servi, étoit de bonne espece, & que lorsque les ouvriers ré-

duisoient en poussiere cette racine, en y jettant un peu d'eau, comme on l'a dit, il étoit assez ordinaire qu'elle fût de couleur de safran. Je fis encore une autre remarque, c'est qu'autour du vase renversé, il s'étoit attaché une pellicule d'un violet assez beau. Cette plante se vend en paquets secs, on en retranche le haut, où sont les feuilles desséchées, & on n'employe que les racines pour cette teinture.

Comme la toile y a été plongée entiérement, & qu'elle a dû être imbibée de cette couleur, il faut la retirer sans craindre que les couleurs rouges soient endommagées par les opérations suivantes. Elles sont les mêmes que celles dont nous avons déjà parlé, c'est-à-dire, qu'il faut laver la toile dans l'étang, la battre dix ou douze fois sur la pierre, la blanchir avec des crottes de mouton, & le troisieme jour la savonner, la battre, & la faire sécher en jettant légerement de l'eau dessus de temps en temps. On la laisse humide pendant la nuit, on la lave encore le lendemain, & on la fait sécher comme la veille. Enfin à midi on la lave dans de l'eau chaude pour en retirer le savon & toutes les ordures qui pourroient s'y être attachées, & on la fait bien sécher.

VIII.

La couleur verte qu'on veut peindre ſur la toile, demande pareillement des préparations ; les voici : Prenez un *palam*, ou un peu plus d'une once de fleur de *cadou*, autant de *cadou* ; une poignée de *chaïaver*, & ſi vous voulez que le verd ſoit plus beau, ajoutez-y une écorce de grenade. Après avoir reduit ces ingrédiens en poudre, mettez-les dans trois bouteilles d'eau, que vous ferez bouillir juſqu'à diminution des trois quarts ; verſez cette teinture dans un vaſe en la paſſant par un linge. Sur une bouteille de cette teinture, mettez-y une demi-once d'alun en poudre, agitez quelque temps le vaſe, & la couleur ſera préparée.

Si vous peignez avec cette couleur ſur le bleu, vous aurez du verd. C'eſt pourquoi, quand l'ouvrier a teint ſa toile en bleu, il a eu ſoin de ne pas peindre de cire les endroits où il avoit deſſein de peindre du verd, afin que la toile teinte d'abord en bleu, fût en état de recevoir le verd en ſon temps. Il eſt ſi néceſſaire de peindre ſur le bleu, qu'on n'auroit qu'une couleur

jaune, si on le peignoit sur une toile blanche.

Mais je dois avertir que ce verd ne tient pas comme le bleu & le rouge, ensorte qu'après avoir lavé la toile quatre ou cinq fois, il disparoît, & il ne reste à sa place que le bleu, sur lequel on l'avoit peint. Il y a cependant un moyen de fixer cette couleur, ensorte qu'elle dure autant que la toile même. Le voici: Prenez l'oignon du bananier, pilez-le encore frais, & tirez-en le suc. Sur une bouteille de teinture verte, mettez quatre ou cinq cuillerées de ce suc, & le verd deviendra adhérent & ineffaçable. L'inconvénient est, que ce suc fait perdre au verd une partie de sa beauté.

IX.

Il reste à parler de la couleur jaune, qui ne demande pas une longue explication. La même couleur qui sert pour le verd en peignant sur le bleu, sert pour le jaune, en peignant sur la toile blanche. Mais cette couleur n'est pas fort adhérente, elle disparoît après avoir été lavée un certain nombre de fois. Cependant, quand on se contente de savonner légerement ces toiles, on

de les laver dans du petit-lait aigri, mêlé de suc de limon, ou bien encore de les faire tremper dans de l'eau, où l'on aura délayé de la bouse de vache, & qu'on aura passée au travers d'un linge, ces couleurs passageres durent bien plus long-temps.

X.

Avant que de finir, il faut dire un mot des pinceaux Indiens. Ce ne sont autre chose qu'un petit morceau de bois de bambou aiguisé & fendu par le bout à la distance d'un travers de doigt de la pointe. On y attache un petit morceau d'étoffe imbibée dans la couleur qu'on veut peindre, & qu'on presse avec les doigts pour l'exprimer. Celui dont on se sert pour peindre avec de la cire, est de fer de la longueur de trois travers de doigt, ou un peu plus, il est mince par le haut, & par cet endroit il s'insere dans un petit bâton qui lui sert de manche; il est fendu par le bout, & forme un cercle au milieu, autour duquel on attache un peloton de cheveux de la grosseur d'une muscade: ces cheveux s'imbibent de la cire chaude, qui coule peu-à-peu par l'extrémité de cette espece de pinceau.

Voilà,

Voilà, mon Révérend Pere, tout ce que j'ai pu apprendre sur la fabrique des toiles peintes de l'Inde. Je ne sçais si j'aurai été plus heureux dans mes découvertes, que ceux qui ont tenté avant moi d'en faire en ce genre. Comme ils n'avoient ni l'usage de la langue absolument nécessaire pour s'entretenir avec les Peintres, ni l'habitude de traiter avec eux; que d'ailleurs leur état même devoit naturellement inspirer de la défiance aux timides Indiens, je doute qu'ils ayent pu bien exécuter les ordres dont ils ont été chargés à ce sujet. Ce n'est pas que je voulusse être responsable de la vérité de tout ce que je vous ai rapporté: il est difficile qu'il ne se glisse quelque erreur & quelque mécompte, dans ce qu'on est obligé d'apprendre de gens qui sçavent mieux travailler que s'expliquer; mais enfin, comme je ne me suis pas adressé à un seul Peintre, que j'en ai consulté plusieurs, & qu'il eût été très-difficile que, sans le sçavoir, ils se fussent tous accordés à me tromper, il n'est gueres probable que je me sois éloigné de la vérité. Je suis, &c.

LETTRE

De M. Poivre au Pere Caurdoux.

MON RÉVÉREND PERE,

Mon premier essai de peinture, à la façon Indienne, est enfin achevé. Il l'auroit été plutôt sans cette paresse & cette lenteur, dont les ouvriers de ce pays-ci ne se défont jamais. Il m'a fallu user de beaucoup de patience pour les suivre dans toutes les opérations; ainsi il n'a pas tenu à moi de vous satisfaire plutôt sur les remarques que vous m'avez fait l'honneur de me demander.

Dans mon premier ouvrage mon dessein a été non-seulement de m'instruire de la façon dont les Malabares peignent leurs toiles, mais encore de faire diverses expériences pour sçavoir si en Europe on ne pourroit pas suppléer aux drogues dont ils se servent & que nous n'avons pas.

Je n'ai même suivi la méthode avec

laquelle ils travaillent & dont ils sont esclaves, qu'autant que je l'ai cru nécessaire, pour la connoître moi-même & la sçavoir; d'ailleurs, je m'en suis souvent écarté pour voir si l'on ne pourroit pas réussir autrement, & faire avec moins de façons des ouvrages plus finis.

Je vous avouerai que je n'ai réussi qu'imparfaitement en bien des articles: en d'autres j'ai manqué absolument; quelquefois j'ai été plus heureux. C'est le sort de ceux qui font les premieres expériences, & qui voulant perfectionner des arts trop imparfaits, commencent par secouer le joug de la coutume, & par s'affranchir des regles ordinaires. Voici donc en peu de mots les remarques que m'ont fourni les premiers essais.

1°. Je dois rendre justice aux recherches que vous avez faites (1) sur la façon dont les Indiens peignent leurs toiles. Vos déconvertes sont très-justes & fort exactes. Les amateurs des arts doivent vous sçavoir bon gré des con-

(1) Voyez la lettre précédente.

noiſſances nouvelles que vous leur avez fournies ſur cet article. Je trouve dans votre lettre les différentes opérations de nos peintures, expliquées aſſez clairement, & bien détaillées. Je déſirerois ſeulement que vous puſſiez donner en Europe une notion plus diſtincte des diverſes drogues qui entrent ici dans la peinture des Indiennes. Si pour cela vous pouviez dérober à votre zèle apoſtolique quelque moment de loiſir, vous rendriez un ſervice réel à nos curieux d'Europe, en leur donnant de nouvelles explications ſur le fruit que vous nommez *cadoucaie*, & ſur la plante que vous leur avez déja fait connoître ſous le nom de *chayaver*. Ce ſont-là les deux ingrédiens les plus eſſentiels dont le défaut de connoiſſance pourroit empêcher de réuſſir ceux qui voudroient en Europe tenter d'imiter les peintures de l'Inde.

2°. Le *cadoucaie* eſt un vrai myrobolan dont, comme vous ſçavez, nos Droguiſtes diſtinguent juſqu'à cinq eſpeces. Le myrobolan citrin, le myrobolan Indien ou noir, le chébule, l'emblique, & le myrobolan bellerique: nos Malabares ne ſe ſervent que des

deux premieres especes, qui ont beaucoup de sel essentiel & d'huile. Après les avoir broyées ils les mêlent avec du lait de bufle femelle. Cette espece de lait n'est point absolument nécessaire. J'ai éprouvé que celui de vache fait le même effet. Si c'est l'onctuosité du premier qui le rend préférable au second dans ce pays-ci, la même raison n'est pas pour l'Europe où le lait de vache est beaucoup plus onctueux que tous les laits que l'on peut trouver dans l'Inde.

3°. Je ne crois pas que l'on doive attribuer l'adhérence des couleurs à cette premiere préparation que l'on fait ici aux toiles ; elle ne sert absolument qu'à les rendre susceptibles de toutes les couleurs que l'on veut ensuite y appliquer, lesquelles s'emboiroient ou se répandroient trop, à peu-près comme fait notre encre sur un papier qui n'est pas assez aluminé. Les Chinois ont comme les Indiens le secret de peindre les toiles du moins avec la couleur rouge. Avant d'y travailler ils n'y donnent d'autres préparations que celle qu'ils donnent à leurs papiers, c'est-à-dire, qu'ils les imbibent d'une mixtion d'alun & de

colle extrêmement claire. Leurs ouvrages n'en sont pas moins ineffaçables, quoiqu'il n'y ait ni *cadou* ni lait de bufle femelle. Ce *cadou* ne me paroît donc avoir aucune autre utilité que celle de noircir ce premier trait dont les Malabares se servent pour marquer d'abord leur dessein après en avoir tiré le poncis. En effet j'ai remarqué que cette drogue dont vous donnez l'explication dans l'article troisieme, n'est d'abord qu'une eau roussâtre, chargée de parties vitrioliques, qui ne devient noire que lorsqu'elle est appliquée sur la préparation du *cadoucaie*. Ainsi la noix de galle fera le même effet.

4°. J'ai fait une autre expérience qui m'a réussi : c'est que nos toiles d'Europe sont tout aussi susceptibles des mêmes peintures que les indiennes : j'ai peint un mouchoir blanc d'une toile de Bretagne, avec la préparation de bois de *sapan*, lequel fait un bel effet. Je l'ai fait laver plusieurs fois, & la couleur en est toujours également brillante : je vous l'envoyerai afin que vous puissiez en juger par vos yeux.

Je crois qu'au lieu de bois de *sapan*, on pourroit se servir avec plus d'avan-

-rage de teinture de bois de *fernanbouc* ou même de *cochenille* : celle-ci l'emporteroit infiniment sur tout ce que l'on peut faire avec le bois de *sapan* qui est absolument le même que ce que nous appellons en France bois de *Bresil*. J'en ai fait l'expérience avec un peu de carmin, lequel, quoiqu'entiérement gâté, a pourtant sur la toile autant d'éclat que les peintures les plus fraîches des Indes.

5°. Pour ce qui regarde le *chayaver* dont j'ai l'honneur de vous envoyer une plante dessinée & peinte d'après nature, il est visible que c'est à sa racine que les couleurs, au moins la couleur rouge, doivent son adhérence & sa tenacité. Avant de faire bouillir la toile peinte dans la décoction de cette racine, on ne peut impunément confier la nouvelle peinture au blanchisseur : la couleur s'efface ; elle ne devient adhérente que lorsqu'elle a été suffisamment pénétrée des sels alcalis de cette racine.

Il me paroît que cette plante n'est autre chose que ce que Monsieur Tournefort appelle *callium album vulgare*. La description que ce sçavant Botaniste fait de sa plante, est absolument la même que celle qu'on pourroit faire

du *chayaver*. Au moins il eſt vrai que les deux plantes, ſi elles ſont différentes, ont un même effet qui eſt de faire cailler le lait : c'eſt une expérience que j'ai faite.

Voilà, mon Révérend Pere, toutes les remarques que j'ai pu faire ſur la façon dont les Indiens peignent leurs toiles, à Pondichery; ſi vous les croyez juſtes, elle pourront contribuer au deſſein que vous avez de faire paſſer en Europe le ſecret des Indes. Il eſt ſurprenant que juſqu'ici il ne ſe ſoit trouvé dans ce pays aucun Européen curieux, qui ait tâché d'enrichir ſa patrie d'un art dont on peut tirer tant d'avantage. Il ſeroit à ſouhaiter que nos voyageurs en quittant leurs pays l'oubliaſſent moins. Il ne ſe trouve guere de peuples qui ne ſoient en poſſeſſion de quelque art particulier dont les connoiſſances ſeroient utiles à l'Europe. Des découvertes en ce genre ſeroient plus avantageuſes qu'une infinité de relations exagérées & peu fidelles dont ceux qui voyagent croient avoir droit d'amuſer le public. Juſqu'à préſent vos Révérends Peres, ſur-tout ceux qui travaillent aux Miſſions de la Chine, ſont les ſeuls qui nous aient donné l'exemple d'un travail

si utile. Les peines qu'ils se sont données pour découvrir la façon dont les Chinois travaillent la porcelaine, cultivent les mûriers, & nourrissent les vers à soie, leur ont mérité la reconnoissance de tous leurs Compatriotes qu'ils ont si utilement servis. Pourquoi un si bel exemple est-il si peu imité ?

J'espere, mon Révérend Pere, que si vous avez fait quelque nouvelle découverte, vous voudrez bien m'en faire part avec la même franchise que je vous communique les miennes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

DU PERE CŒURDOUX.

CEtte lettre m'a donné occasion de faire quelques recherches & de nouvelles réflexions qui pourront être aussi de quelque utilité. Les voici.

1°. Quoique le *cadoucaïe* soit la premiere espece de *myrobolan* de nos Droguistes, les Indiens ne le confondent pas comme eux, sous le même nom, avec des fruits

produits par des arbres fort différens.

2°. Comme nous distinguons les cerneaux des noix mures, de même aussi les Peintres & les Marchands Indiens distinguent les *pindjou cadoucaies*, c'est-à-dire, ceux qu'on a cueillis encore verds & tendres pour les faire sécher en cet état, de ceux qu'on a laissé mûrir avant que d'en faire la récolte. Ils paroissent fort différens à la vue, mais il est sûr que ce sont les fruits des mêmes arbres.

3°. La raison de cette distinction & des différentes récoltes des *cadoucaies* vient de la différence des eaux âpres, propres à la peinture, dont on a parlé ailleurs, lesquelles ne sont pas absolument les mêmes, ni si bonnes par-tout, & au défaut desquelles il faut suppléer par des *cadoucaies* plus âpres, comme ayant été recueillis avant leur maturité.

Par exemple, la qualité des eaux de Madras, ci-devant Colonie Angloise, fort célébre dans les Indes, & prise par les François en 1746, exige qu'on se serve des *pindjou cadoucaies*; au lieu qu'il faut se servir à Pondichery de ceux qui ont été cueillis en maturité. Tous les Peintres Indiens ne convien-

nent pas que ce soit le défaut d'un certain dégré d'âpreté dans les eaux, qui oblige à se servir des *myrobolans* cueillis tendres : il y en a qui prétendent au contraire que c'est avec les eaux plus âpres qu'il faut user des *pindjou cadoucaies*, lesquels ont, selon eux, moins d'âpreté que ceux qui ont bien mûri. Quoi qu'il en soit, il est assez étonnant que les Indiens aient découvert dans la différence de maturité de ces fruits, le supplément au défaut de certaines eaux, propres d'ailleurs à la teinture & à la peinture.

Ces *cadoucaies pindjou* sont d'autant meilleurs qu'ils sont plus petits. Il y en a qui ont à peine six lignes de longueur: ils sont les uns de couleur brune, & les autres assez noirs ; mais cette différence de couleur n'est qu'accidentelle & ne désigne point des especes différentes. Comme ils ont été cueillis verds, il n'est pas étonnant que leur superficie se trouve toute couverte de rides, lorsqu'ils sont desséchés. Mais parce qu'il a fallu beaucoup plus de travail pour les ramasser & pour les faire sécher, leur prix est beaucoup plus grand que celui des *cadoucaies* qui ont bien mûri.

4°. Il faut mettre au nombre des *pindjou cadoucaïes*, une sorte de *myrobolans* bruns ou noirs, comme les petits dont je viens de parler, mais qui sont plus gros & plus grands que ceux dont se servent les Peintres de Pondichery, quoiqu'ils ayent été cueillis étant mûrs. J'avois peine à le croire; mais un Peintre Indien m'en convainquit, en cassant devant moi un de ces gros *cadoucaïes*, & son noyau, dont il me fit remarquer la pulpe mal nourrie & couverte d'une peau brune; au-lieu qu'un *cadoucaïe* bien mûr, qu'il cassa aussi, avoit dans son noyau une pulpe bien conditionnée & blanche comme une amande. La raison de cette différence vient de ce que, sous un même genre d'arbre de *cadou*, il y en a plusieurs especes, dont les fruits sont de grosseurs différentes comme nos pommes ne sont pas toutes également grosses, conséquemment aux différentes especes de pommiers qui les portent.

C'est ce que j'ai appris d'un Marchand Droguiste du pays, que j'interrogeois sur ce sujet; car ce n'est qu'à force d'interrogations faites à plusieurs, avec beaucoup de patience, qu'on peut espérer de tirer de ces gens-ci ce qu'on en veut

apprendre ; mais auſſi on ne perd pas toujours ſon temps : l'un vous dit une circonſtance qui avoit échappé à l'autre. L'embarras eſt quelquefois de les concilier lorſqu'ils ſe trouvent de ſentimens oppoſés, & qu'ils vous diſent des choſes contradictoires. De nouvelles interrogations faites à d'autres ſéparément, & un redoublement de patience, font enfin découvrir de quel côté eſt la vérité.

Mon Marchand ajoûta que c'étoit ſurtout du côté des provinces du nord que venoient les gros *cadoucaïes*, & que tels étoient ceux qui venoient de Suratte ; il me confirma auſſi ce que j'ai dit plus haut ſur la foi des Peintres Indiens, que les *cadoucaïes pindjou*, & les autres qui n'ont été ramaſſés qu'après avoir bien mûri, étoient abſolument les mêmes fruits & des mêmes arbres, m'aſſurant que dans ſa jeuneſſe il avoit voyagé à l'oueſt de Pondichery & juſqu'à la chaîne des montagnes voiſines de la côte Malabar, d'où l'on apporte ces fruits, & qu'il en avoit vu faire la récolte.

5°. Je ne dois pas omettre ici une autre production de l'arbre *cadou*, & qu'on appelle *cadoucaïpou*, c'eſt-à-dire, fleur de *cadoucaïe*, quoique ce ne ſoit rien moins que ſa fleur. C'eſt une eſpece de

fruit sec, ou simplement une coque applatie & souvent orbiculaire, de couleur de feuille morte par-dessus & d'un brun velouté en dedans. Elle est vuide & paroît n'avoir jamais rien contenu, si ce n'est les œufs des insectes qui ont probablement occasionné sa naissance; car cette espece de noix se trouve sur les feuilles mêmes du *cadou*, & est produite de la même façon que les noix de galle & quelques autres excroissances pareilles, qui se trouvent sur les feuilles de certains arbres en Europe.

Il y a des *cadoucaïpou* qui ont jusqu'à un pouce de diametre; il y en a de beaucoup plus petites, il y en a aussi, dit-on, de plus larges; mais je n'ai pas vu de celles-ci. La description que fait *Lemery* de la noix vomique convient fort au *cadoucaïpou.* Dans le doute si ce ne l'étoit point effectivement, on en a donné une dose considérable à un chien qui n'en a point été incommodé. Il a même paru que cette drogue lui avoit fait du bien, comme elle en fait aux hommes; car les médecins du pays l'emploient utilement contre les tranchées, & les cours de ventre, moyennant quelques préparations qu'il seroit trop long de rapporter, & qui ne sont

pas de mon sujet. Il est étonnant qu'une drogue aussi efficace que celle-ci ne soit pas connue en Europe, ainsi que m'en a assuré une personne fort intelligente. (1)

6°. Quoi qu'il en soit, cette espece de noix platte est d'une grande utilité pour peindre les toiles, & je rapporterai d'autant plus volontiers l'usage qu'en font les Peintres Indiens, que j'en ai parlé trop briévement ailleurs, faute des connoissances qu'on m'en a données depuis. Voici le détail de la préparation de la couleur jaune qu'on fait avec le *cadoucaïpou*. Prenez-en, par exemple, quatre onces, & sans les écraser ni les broyer, laissez-les tremper pendant 24 heures dans environ quarante onces d'eau âpre. On met ensuite le tout sur le feu, après y avoir jetté une once de *chayaver* reduit en poudre. On fait bouillir cette eau trois bouillons, retirant le feu lorsqu'elle bout, & l'y remettant ensuite pour la faire bouillir à trois reprises; de sorte que l'eau se trouve réduite enfin à la moitié. Versez cette eau dans un autre vase, de sorte que le *cadoucaïpou* reste au fond du premier, & lorsque cette

(1) M. Mabile, docteur en Médecine.

eau sera devenue tiede, vous y mettrez d'abord une once d'alun, réduit en poudre & dissous dans un peu d'eau chaude. Si avec cette eau ainsi préparée vous peignez sur le bleu, vous aurez du verd. Elle donnera du jaune, si vous peignez sur la toile blanche, préparée avec le *cadoucaïe* & le lait, ainsi qu'il a été dit ailleurs. Si l'on veut avoir un verd plus foncé, il faut commencer par rendre plus foncé le bleu sur lequel cette eau jaune doit passer. Pour avoir un jaune clair on retire de cette eau la quantité dont on a besoin, lorsqu'elle n'a bouilli qu'une fois. Le jaune sera plus foncé si on retire l'eau après qu'elle aura bouilli deux fois. Il le sera bien davantage si on laissoit diminuer l'eau jusqu'aux trois quarts. On peut aussi, pour avoir un jaune plus foncé, peindre deux fois & à differentes reprises le même endroit avec la même eau. J'ai déja averti qu'il n'en étoit pas de ces couleurs comme du rouge qui devient plus beau au blanchissage, au lieu que celles-ci s'effacent à force de faire blanchir la toile sur laquelle elles sont peintes.

7°. Le *cadoucaïpou* ne sert pas seulement pour peindre en jaune, les Teinturiers

l'emploient auſſi pour teindre en cette couleur ; mais la préparation de cette teinture eſt beaucoup plus ſimple. La voici. Pour teindre, par exemple, ſix coudées de toile ; prenez quatre *palans* de *cadoucaïpou* ; briſez-les en petits morceaux, & faites les tremper ou infuſer environ une demi-heure dans 16 ou 17 livres d'eau âpre, ou même d'autre eau, pourvu qu'elle ne ſoit ni ſalée ni ſaumache. Vous la ferez bouillir enſuite juſqu'à diminution d'un quart : quand elle eſt un peu refroidie, on y trempe la toile, enſorte qu'elle ſoit bien imbibée de la liqueur ; on la tord enſuite légerement & on la fait bien ſécher au ſoleil.

Faites de plus diſſoudre dans 16 livres d'eau deux *palans* d'alun réduit en poudre, vous la ferez chauffer juſqu'à ce qu'elle ſoit plus que tiede, & vous y plongerez alors la même toile qu'on tord légérement, & qu'on fait enſuite ſécher une ſeconde fois au ſoleil. Une toile bleue teinte dans la même préparation & de la même façon, ſe trouve teinte en verd. L'on teint encore en jaune avec moins de préparation & de frais. On prend pour la même quantité de toile un *palan* de *cadoucaïpou* qu'on

brise avec un cilindre sur une pierre, en y jettant un peu d'eau, ensorte que cet ingrédient forme une espece de pâte. On la fait tremper dans deux ou trois pintes d'eau, qu'on passe ensuite par un linge; on y ajoute trois fois autant de la plante appellée *serramerita*, qu'on prépare de la même façon que le *cadoucaïpou*: on préfere celle qui vient de Bengale, à celle qui croît ici. On fait chauffer cette eau & on y plonge la toile qui se trouve teinte en jaune, après qu'on l'a fait sécher, non pas au soleil, mais à l'ombre; sans quoi cette couleur qui n'est ni belle ni tenace, rougiroit ou bruniroit promptement.

8°. Quant à la qualité du *cadoucaïe* de contribuer à l'adhérence des couleurs, Monsieur le Poivre croit devoir la lui refuser, en quoi je ne puis être entiérement de son sentiment. Il a contre lui celui des Indiens; &, suivant le mémoire de M. *Paradis* sur la teinture en rouge, que je communiquerai dans la suite, on emploie ce fruit pour la teinture dans laquelle il ne s'agit nullement de gommer la toile, comme on fait le papier sur lequel on doit écrire. L'exemple des Chinois qui peignent fort bien en rouge sans *cadoucaïe* prouve au

plus que c'est un ingrédient qui leur manque, ou qu'ils y suppléent d'ailleurs comme ils ont fait pour le *chayaver* qui paroît leur être inconnu.

9°. Pour décider la question, sçavoir, si le *chayaver* est la même plante que le *gallium album vulgare*, le plus court seroit d'en envoyer de la graine en France. Si elle y réussissoit, on pourroit juger tout d'un coup à l'œil si c'est la même plante qui se trouve en France & dans les Indes. Si c'est la même, M. le Poivre a rendu un service considérable aux Teinturiers, en leur faisant connoître la vertu d'une plante si utile qu'on avoit, sans sçavoir s'en servir. Si ce ne l'est pas, il aura au moins fait plaisir aux Botanistes, en leur découvrant un nouveau *gallium* ou *caillelait*, qui a, ce semble, échappé à l'auteur de l'*Hortus Malabaricus*. Ce qui me fait douter que ces deux plantes soient la même, malgré les rapports qu'elles peuvent avoir, c'est qu'aucun Botaniste n'attribue au *gallium album vulgare* les longues racines qui caractérisent en quelque sorte le *chayaver* des Indes.

Voilà, mon Révérend Pere, les remarques que j'ai faites à l'occasion de la lettre de M. le Poivre, qui a peint

au naturel une plante de *chayaver*, que j'ai l'honneur de vous envoyer; elle pourroit, ce semble, faire plaisir aux curieux, aussi-bien que sa lettre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

Du Pere Possevin, des 4 & 16 Décembre 1743, à Madame de Sainte Hyacinthe.

A Chrichnapouram,
ce 4 Décembre 1743.

MADAME,

La paix de Notre Seigneur.

Avant que d'entrer dans la Mission de Telougou, j'eus l'honneur de vous écrire l'an passé, pour vous apprendre où le bon Dieu avoit daigné me conduire. C'est donc de la Mission que je vous écris aujourd'hui, à cent lieues ou environ de Pondichéry, par le chemin que nous faisons. Je ne croyois pas y porter avec moi tous les fléaux de Dieu; il semble cependant que je les y ai



apportés; vous en pouvez juger, Madame, parce que je vas vous en dire. Le jour que j'arrivai de Careïcal à Pondichéry, pour me rendre ici, le Nabab d'Arcar fut assassiné à Velour; ce qui mit le trouble & la division parmi les Maures, la guerre civile dans le pays, & retarda notre départ de trois semaines. En partant le 9 de Décembre pour nous rendre ici, nous crûmes pouvoir y arriver sans accident. Le voyage fut assez heureux jusqu'à quatre ou cinq lieues par de-là d'Arcar, mais là, dans un défilé qu'il nous falloit passer, nous fûmes arrêtés, le P. de la Cour & moi, par cent cinquante ou deux cents soldats, qui gardoient le défilé pour empêcher les Marattes de venir par là; ils nous pillerent. Notre perte monta à environ 700 livres. Nous allâmes coucher à une ou deux lieues de là, dans le cœur d'un village, à la belle étoile, sans souper & au milieu des voleurs. Le lendemain 16e, qui étoit un Dimanche, nous allâmes à trois lieues de là dire la messe, dans notre Eglise de Paracour, où nous restâmes jusqu'au 19, dans de perpétuelles allarmes, ne sçachant de quel côté aller. Enfin à midi, nous prîmes le parti de continuer notre route, nous

remettant entre les mains de la Providence. Le 20 nous arrivâmes heureusement à Ponganour, premiere Eglise de la Mission de Telougou, à cinquante-trois ou cinquante-quatre lieues de Pondichery, nous y restâmes six jours avec le Pere Lavaur, que nous trouvâmes guéri comme miraculeusement, la veille de saint François-Xavier, d'un abscès qu'il avoit au genouil. Le 29 Décembre, nous arrivâmes à Ballapouram, où je restai avec le R. P. Pons, pour y apprendre la langue, & ensuite me rendre d'ici à Chrichnapouram vers le commencement de Mars; mais le bon Dieu en disposa autrement, comme vous allez voir. En Janvier, l'armée de Nisan, Ministre du Mogol, comme vous savez, Madame, par les lettres du R. P. Saignes, & Gouverneur général du Royaume de Carnate, Golconde, Décan, &c. qui venoit faire le siége de Trichirapali, aujourd'hui capitale du Maduré, dont les Marattes s'emparerent il y a trois ans, pilla notre Eglise de Pendicallon & ruina le pays, ensuite l'armée du Nabab de Carnoul, révolté contre Nisan, est venue se poster là, dans notre maison & les environs, où ayant tout ravagé, nos Chrétiens penserent à se

sauver ailleurs. En Février, l'armée de Nisan pilla notre Eglise de Camballadinné, les PP. Martin & Cordey furent au moment d'être pris, ils furent obligés de se sauver ici. Au départ des Nababs & Gouverneurs Maures de ce pays, qui sont allés avec toutes leurs troupes accompagner Nisan dans son expédition de Trichirapali, les petits Princes du pays se sont mis à se faire la guerre les uns aux autres, ce qui a occasionné le pillage de notre Eglise de Madigonbba, le bourg & tous les environs sont devenus déserts, en sorte qu'il n'y a pas une seule ame. Le mois de Mars, que tout ceci se passoit, le P. de la Cour me manda de ne me point mettre en chemin, parce que les chemins n'étoient point praticables, & qu'il étoit à la veille d'être assiégé, qu'il avoit emballé tous les ornemens de l'Eglise pour fuir ailleurs. Cela m'empêcha de partir avant le 30 Avril; j'arrivai ici le 2 Mai. Les troubles ont continué & augmenté, en sorte que je n'ai pu sortir de ce Matham depuis sept mois, pour aller ailleurs. Sidosi, espece de Prince ou de Vice-Roi des Marattes dans ce pays, s'est avancé, il y a quelques mois, avec deux mille chevaux, à deux

journées d'ici, où il pille & ravage tout. Son fils, Gouverneur de Trichirapali, après la reddition de cette place, est venu en faire autant de son côté, avec deux mille chevaux qui lui restent. Il y a quelques jours qu'il n'étoit qu'à cinq ou six lieues d'ici ; on est venu trois ou quatre fois la nuit & le jour nous avertir de nous retirer dans le Fort, avec nos meilleurs effets. Nous avons emballé les ornemens de l'église, pour les faire transporter en cas de besoin, & sommes restés tranquilles chez nous. A tous ces désastres, ajoutez le défaut de pluie ; la misere nous met une foule de pauvres sur les bras, que nous ne savons comment assister ; la Mission fournit par an cent pagodes ou 800 liv. à chaque Missionnaire, indépendamment des aumônes communes & particulieres qui viennent de France. Nous sommes quatre dans cette partie de la Mission ; nous avons bien dépensé chacun environ 1600 livres cette année, & nous sommes encore dans le besoin jusqu'au col, hors d'état de pouvoir envoyer personne nulle part pour annoncer l'Evangile. Il est vrai que ce n'en est gueres le tems ; chacun songe à se sauver là où il peut, & à vivre ; nous nous

trouvons

trouvons même endettés ici de 5 ou 600 livres, sans sçavoir quand nous les payerons : pour comble de malheur, quatre de nos disciples, qui étoient allés accompagner le R. P. Martin à Pondichéry, ont été assassinés le 26 Septembre dernier, à 6 lieues de Ponganour. Cinq ou 600 livres qu'ils nous apportoient, avec des provisions, nos lettres de France, venues par les derniers vaisseaux, & apparemment quelques boëtes de chapelets & autres choses de dévotion qui nous venoient d'Europe, ont été perdus. Voilà en gros ce qui nous regarde dans ces quartiers. Ne vous imaginez pas, Madame, que tout ait été plus tranquille du côté de Ponganour & Vencatiguiri. Je pense que les choses y ont été encore plus mal; vous en jugerez par l'exposé, qui ne sera pas à beaucoup près tel que vous le pourroit mander celui de nos peres qui en a été témoin en bonne partie aux environs de Vencatiguiri, sept cents chevaux Marattes, qui venoient de Velour, pillerent & mirent ce pays en trouble en Février dernier. Deux de nos gens, qui alloient à Pondichéry furent arrêtés, puis relachés : voilà le premier fléau dans ces cantons là. Le Nabab de Co-

lola étant allé joindre Nisan avec ses troupes, les Capouvarons ou laboureurs du pays, ne pouvant plus supporter les avanies qu'on leur faisoit tous les jours, se révolterent, brulerent & pillerent le pays: deuxiéme fléau. Les Rois Avarons, caste de voleurs de profession, se mirent sur les rangs, & furent le troisiéme fleau, qui dura plus que le deuxiéme; car les Capouvarons, après avoir tout pillé, s'en allerent ailleurs. Le Prince de Vencatiguiri & les petits Seigneurs Maures, ayant pris les armes ensuite, pillerent chacun de leur côté, & s'emparerent de tout ce qu'ils purent: quatriéme fléau, encore plus grand que les autres. La garnison de Trichirapali a été le cinquiéme en passant par là. Le Pere Lavaur, venant de Pouganour à Ballapouram, au commencement de Mai, au milieu de tous ces troubles, risqua cinquante fois d'être pillé & massacré, ce n'a été que par une Providence spéciale & des plus marquées, qu'il a pu échapper à tant de dangers. Il est retourné dans ces quartiers. Il arriva sans accident de Ballapouram à Ponganour, le jour que nos gens furent égorgés à six lieues de là. Il est ensuite allé à Vencatiguiri, d'où il nous écrivoit le 29

Octobre dernier, qu'il ne voyoit aucun moyen d'en sortir en sûreté pour se retirer ailleurs, avant l'arrivée de l'armée de Nisan, qui n'étoit qu'à douze lieues, & que s'il ne pouvoit le faire, il prendroit le parti d'aller se jetter aux pieds de Nisan, pour lui demander sa protection & justice de l'assassinat de nos gens; depuis ce temps nous n'en avons reçu aucunes nouvelles, non plus que des Peres Martin & Pons, qui ont dû partir de Pondichéry vers la fin d'Octobre, pour venir dans ces quartiers, ce qui ne laisse pas de nous inquiéter. Le pays Tamoul n'a pas été plus tranquille que celui-ci, c'est là où le mal a commencé. Nos Peres furent obligés de se sauver à Pondichéry une ou deux fois avant l'arrivée de l'armée de Nisan; ils étoient alors dans leurs églises. Le Pere de Montjustin fut dépouillé & pillé par l'armée de Nisan, aussi bien que son église d'Atipacam: il ne put se sauver avec son cheval, & autant d'habits qu'il lui en falloit pour n'être pas nud, que moyennant huit pagodes qu'il donna à un Officier Maure, qui le laissa évader. Le pillage de cette église va bien à 800 livres. J'ai encore appris qu'un de nos gens, dans ces cantons, qui portoit vingt

pagodes, fut volé. Je n'ai pû en sçavoir davantage, parce que les chemins ont été la plupart de l'année impraticables, & qu'en nous écrivant, on ne répondoit pas à nos lettres, qui n'annonçoient que peste sur peste & misere sur misere. Ce n'est que par ricochet que j'ai sçu le peu que je vous en mande. Vous voyez bien, Madame, que j'ai eu raison de vous dire que j'ai apporté avec moi tous les fléaux de Dieu; ne me demandez pas les progrès qu'a fait la Religion cette année: vous devez bien penser que le temps n'est gueres propre à rien faire ni à rien entreprendre; quand sera-t-il plus favorable? hélas! je n'en sçais rien, je n'y vois pas beaucoup de jour. Il n'y a eu cette année ici qu'environ trente-huit ou quarante baptêmes, cinquante ou cinquante-deux l'an passé, soixante-deux ou soixante-trois à Ballapouram. Le P. Lavaur a baptisé soixante-dix ou quatre-vingt adultes à Vencatiguiri, depuis environ un an ou quinze mois. Il y avoit les plus grandes espérances d'une abondante récolte; les troubles ont dispersé le troupeau & les cathécumenes. Le P. Costas m'a mandé cette année qu'il avoit bien baptisé à Pouchepaguiri soixante-dix adultes en huit ou dix mois,

malgré les troubles ; je n'en ai rien appris depuis. Tout ce que je puis vous en dire de plus consolant, Madame, est ce que me dit le R. P. Tremblay, à mon passage à Pondichéry ; il venoit d'Alipacam & Courtempetti, dont il a eu soin pendant l'espace d'environ sept ans, où il me dit que chaque année, l'une portant l'autre, il avoit bien baptisé deux cents cinquante ou deux cents soixante personnes. Que les deux années de famine, lui, ses Catéchistes, & les Chrétiens & Chrétiennes avoient baptisés plus de trois mille enfans des Gentils & d'adultes moribonds, mais suffisamment instruits ; qu'il entendoit bien dix ou onze mille confessions par an, & baptisoit chaque année quatre, cinq & quelquefois six cents enfans de Chrétiens. Comme il écrit une lettre cette année fort ample sur tout cela, au R. P Duhalde, vous la verrez sans doute dans le premier recueil qui paroîtra. Le R. P. Sagnes ne manquera pas non plus de vous instruire de tout ce qui sera venu à sa connoissance. Pour moi je me borne à ce petit détail, qui vous affligera sans doute. Mais si vous êtes notre mere, Madame, n'est-il pas juste que vos enfans vous mandent leur situation, pour

figurer de pénible n'eſt rien en compa-raiſon des dangers, des fatigues, des chaleurs extrêmes & de mille incom-modités ordinaires dans ces contrées. Mais la grace rend tout aiſé. D'ailleurs, quelle conſolation ne donne pas à un Ouvrier évangélique la ferveur de ſes nouveaux Chrétiens, & le plaiſir déli-cieux de voir dans cette région infi-delle le vrai Dieu adoré; Jeſus-Chriſt reconnu pour le Sauveur de toutes les Nations, & la foi triomphante de l'Ido-lâtrie! Car ces merveilles, quoi qu'en puiſſe dire la calomnie, ſe ſont opérées, & s'opérent encore tous les jours à mes yeux. Oui, les Chrétiens de l'Inde ado-rent notre Dieu en eſprit & en vérité; leur culte eſt pur & ſans mêlange. Leur averſion pour les idoles va juſqu'au ſcru-pule; ſouvent ils refuſent de regarder les faux Dieux, de paſſer devant leurs Temples, & de rien toucher qui appar-tienne aux cérémonies des Gentils. La faim, la ſoif, les perſécutions, la pri-vation des biens & les plus ſanglans ou-trages ne peuvent les ébranler; pour ſymbole de leur foi, ils portent ordi-nairement la croix gravée ſur leur front, & l'unique nom qu'ils donnent aux ido-les, eſt celui de démon.

En cela les ſoldats chrétiens ſont ſur-

tout admirables. Jamais ils ne paroissent devant le Prince qu'avec quelque marque de christianisme. Un jour 400 de ces braves étant assemblés à la porte du Palais, le Roi leur dit en colere : *Pourquoi méprisez-vous mes divinités, & leur donnez-vous les noms les plus odieux ? Seigneur*, répartit un des Capitaines, *depuis que nous sommes Chrétiens, nous ignorons le déguisement ; & c'est la vérité que nous avons le bonheur de connoître, qui nous fait tenir ce langage.* Le Prince en souriant répondit : *Je vous ai toujours regardés comme fideles sujets ; mais je vous défends d'approcher désormais de mes temples. Par vos prieres vous pourriez bien faire mourir mes Dieux. Mes Dieux morts, ce seroit alors pour moi une nécessité, ou d'adorer le Dieu des Chrétiens, ou de ne plus rien adorer.* Depuis ce temps, les soldats Chrétiens, quand on célebre au Palais une fête d'idoles, sortent de son enceinte, & vont se promener dans la campagne. Ce Prince étoit autrefois le plus grand ennemi du Christianisme, il a paru dans la suite avoir des sentimens plus humains ; pendant plusieurs années je n'ai reçu de lui que des marques de bonté : souvent, en me faisant saluer, il s'est recommandé à mes prieres.

Il faut avouer que les Chrétiens de l'Inde ont à soutenir de plus fréquentes & de plus rudes épreuves, que ceux des autres régions du monde. Je n'ai vu jusqu'ici parmi eux qu'une continuité de miseres & d'afflictions. En 1737, le défaut de pluie empêcha la culture du riz, nourriture ordinaire des Indiens, & causa une famine générale qui dura plus de deux ans. Il est impossible de détailler les maux dont j'ai été témoin; il suffit de dire que j'ai vu renouveller ce que les Histoires sacrées rapportent des sieges de Samarie & de Jérusalem.

Au commencement de la disette, les Princes, les Seigneurs & les Ministres ayant fait enlever le riz qui étoit en réserve dans les villes & les bourgades, le peuple se trouva réduit à la derniere extrémité. Les Marchands mirent leurs grains à un si haut prix, que personne, excepté les riches, n'y pouvoit atteindre, & la mesure du riz ou de millet, qui est à peine suffisante pour la nourriture d'un jour, se vendit un fanon d'or, c'est-à-dire dix-huit sols de notre monnoie. On se trouva donc dans la situation la plus désespérante. Toutes les campagnes desséchées n'offroient que des sables brûlans. La terre sans herbe, les

étangs sans eau, bientôt les bestiaux périrent. Si l'on creusoit des puits pour se désaltérer & pour cultiver quelques champs de riz, l'eau salée de ces puits faisoit mourir plus de monde que le riz qu'elle produisoit n'en pouvoit conserver. Les infortunés Indiens, se voyant sans ressource, abandonnerent les peuplades; ils parcouroient les forêts & les montagnes, se nourrissant de quelques mauvaises racines, de feuilles d'arbre & d'insectes, nourriture qui ne servoit qu'à hâter leur mort. Les Gentils & les Chrétiens souffroient également; mais quelle différence entre les uns & les autres! Les Gentils souffroient en furieux & en désespérés, se précipitant quelquefois du haut des rochers dans le fond des puits, au milieu des bûchers; les Chrétiens souffroient en saints, ils baisoient la main du Seigneur qui ne les frappoit que parce qu'il les aimoit; ils se soumettoient à ses ordres, & espéroient tout de sa bonté.

Pendant les premiers mois de cette horrible famine, les Chrétiens ayant encore quelque nourriture, se rendirent de toute part à l'église, & j'en réconciliai 4500. Mais bientôt ils ne purent plus y venir, & je commençai à par-

courir les bourgades pour administrer les Sacremens & donner aux membres souffrans de Jesus-Christ les autres secours spirituels.

Je ne puis, Monsieur, me rappeller qu'avec douleur l'affreux état où furent alors réduits mes Néophytes; j'en ai vu mourir en se confessant, en assistant à la Messe, d'autres, en portant quelques grains de riz à la bouche. J'ai vu des meres mortes, ayant encore dans les bras leurs enfans vivans. Je n'entendois sortir de la bouche d'une foule de moribonds, que les noms sacrés de Jesus & de Marie. Dans les campagnes, dans les bois, le long des chemins, dans les rues, on ne rencontroit que les plus tristes objets. Je reconnoissois les Chrétiens à la croix imprimée sur leur front, & à leurs chapelets. Dès qu'ils m'appercevoient, ils ranimoient toute leur piété & tout ce qui leur restoit de force, & munis des Sacremens, ils mouroient avec joie. Il auroit fallu me multiplier, pour ainsi dire, & pouvoir être en mille endroits à la fois. Dans un seul jour, je visitai onze villages, & trois jours après j'appris que, hommes, femmes, enfans, tout y étoit mort.

De retour à mes églises, à peine m'é-

toit-il permis d'y séjourner; le besoin des moribonds me rappelloit aussi-tôt ailleurs. A la vue de tant de maux, si la nature se trouble & fait couler des larmes, la foi console d'ailleurs & inspire la plus grande joie sur l'heureux sort de ces fervens prosélytes, qui meurent dans la paix du Seigneur & dans l'exercice actuel des plus héroïques vertus.

L'inhumanité des infideles augmentoit encore la douleur des Chrétiens. Combien pourrois-je rapporter ici de traits qui déshonorent la nature humaine. A la vérité, la plûpart des Gentils, uniquement occupés du soin de leur corps, ne songeoient gueres à la religion. Leurs Temples étoient déserts, les idoles sans adorateurs & les fausses divinités sans sacrifices; quelques-uns même empruntant le langage des Chrétiens, invoquoient le vrai Dieu; mais il est des Idolâtres, dont la malice s'accroît au milieu des afflictions. Tels sont les Chefs des peuplades & les Gouverneurs des Provinces. Pourvu qu'ils fournissent le tribut ordinaire, ils peuvent impunément tyranniser. De-là un grand nombre de Chrétiens furent maltraités, dépouillés, dégradés, bannis & chassés des peuplades & des villes. Quel étoit leur

crime? Adorateurs de Jesus-Christ; ils condamnoient par leur conduite & par leurs discours les infamies de la gentilité. C'en étoit assez; on les regarda comme la cause des maux publics & de toutes les calamités du pays; & sous ce prétexte on les contraignit d'aller mourir dans les forêts, ou dans les creux des rochers.

Il y avoit à trois lieues d'ici, un de ces hommes engraissés de la substance des malheureux, lequel semblable au mauvais riche, nageoit dans les plaisirs, tandis que tout le monde étoit plongé dans le deuil & dans l'indigence. Il s'avisa de célébrer une fête en l'honneur des idoles, & fit distribuer du riz à tous les habitans du lieu, mais il excepta les Chrétiens en leur déclarant néanmoins que, s'ils assistoient à la cérémonie, ils auroient comme les autres, part à ses bienfaits. Le Chef des Chrétiens, qui avoit été baptisé par le vénérable Pere Jean de Britto, répondit avec une fermeté digne de sa religion & de son grand âge. *Votre proposition*, lui dit-il, *est pour moi une injure atroce. Nous adorons le vrai Dieu, moi, mon épouse, mes enfans & tous mes parens; nous mourrons aujourd'hui, s'il le faut, plutôt que de recevoir un grain de riz dans votre temple, &*

de sortir de notre maison, pour voir la ridicule cérémonie de vos prétendues divinités, qui ne sont au fond que des démons. Le grand homme qui m'a baptisé, a été martyrisé par le commandement d'un Prince Indien; heureux, si avec toute ma famille je pouvois avoir le sort de mon Pere en Jesus-Christ.

L'idolâtre, outré de ce discours, fit murer les portes de la maison de ce généreux vieillard; &, accompagné des idoles, des Prêtres, des Sacrificateurs, des Magiciens, des Danseuses, il environna le quartier des Néophytes. Tout fut employé, sacrifices, malédictions, enchantemens, sortileges, pour animer les Dieux à sévir promptement contre les Chrétiens. On leur offroit du riz, du beurre, du lait, des fruits, des poules, des moutons, & on leur en promit encore davantage. On traça sur la muraille des cercles & des lettres mystérieuses, & l'on perça des trous pour faire entrer des serpens.

Ce charivari ayant duré près de trois heures, l'assemblée se retira avec des cris & des hurlemens épouvantables, assurant que le lendemain la maison seroit renversée & les Chrétiens écrasés. Jugez quelle fut, le matin, la surprise des gardes qu'on avoit placés dans tous

les environs, lorsqu'ils entendirent les Chrétiens chanter les Litanies de la sainte Vierge & réciter d'autres prieres ; ils coururent aussi-tôt en donner avis. On chercha des Dieux plus puissans : on appella des magiciens plus habiles, & le Chef se promettant une entiere victoire, revint à la charge, mais avec aussi peu de succès que le jour précédent ; alors il s'éleva parmi les Gentils une dispute très-vive. L'Officier idolâtre accusoit les Dieux d'impuissance ; & les Prêtres, dont l'avidité n'étoit pas encore satisfaite, reprochoient à l'Officier son avarice. Il fallut que celui-ci donnât en abondance de l'argent & tout ce qui peut servir à la prétendue nourriture des Dieux ; alors les sacrificateurs, chargés de présens, se retirerent avec joie & annoncerent la réussite prompte & parfaite de leur entreprise. Le troisieme jour, comme les cérémonies diaboliques alloient recommencer, mon Catéchiste parut, & sa seule arrivée dispersa & les Prêtres, & les Sacrificateurs, & toute leur méprisable suite. Les Chrétiens mis en liberté triompherent ainsi de leurs ennemis, le Catéchiste ne s'en tint pas là ; il reprocha à l'officier Idolâtre son indigne conduite, & le menaça du Gouver-

gneur Maure. A ces mots l'Officier fut saisi de crainte, le pria de lui pardonner; me fit faire des excuses, & promit d'en bien user désormais à l'égard des Chrétiens. La menace devoit en effet l'intimider; les Seigneurs Maures sont expéditifs; & un Officier Gentil, convaincu de vexation, est ordinairement un homme perdu. Dépouillé de tout; les oreilles & le nez coupés; il est contraint de courir le monde & de mendier sa vie...

Cette fermeté des fideles dans des temps si malheureux combloit de joie les Ministres du Seigneur. Chaque jour, soit par eux mêmes, soit par leurs Catéchistes, ou par de zelés disciples, ils envoyoient des ames au Ciel. Dans cette multitude de peuplades, combien d'enfans abandonnés & moribons ont reçu le saint baptême? on en a compté dans un même lieu jusqu'à cinq à six cens. Ces innocentes victimes, spirituellement régénérées, alloient par troupe grossir la compagnie de l'agneau sans tache. Selon le rapport des Missionnaires que j'ai vus & des Catéchistes que j'ai interrogés, le nombre de ces bienheureux prédestinés monta, pendant ces deux années de stérilité, jusqu'à douze mille quatre cens. Combien en-

core qui nous sont inconnus? Deux de mes Catéchistes & six veuves Chretiennes sont morts dans ce saint exercice; d'ailleurs il n'est aucun fidele qui ne sçache parfaitement la formule pour baptiser. Aussi est-il rare que dans les lieux où il y a des Néophytes, un enfant Gentil meure sans baptême.

A la fin de 1737, le ciel cessa d'être d'airain, il tomba quelque pluie, la terre poussa quelques racines, on commença à cultiver le riz & le millet, & la violence de la famine se rallentit un peu. Pour moi, épuisé de forces, & ayant à peine la figure d'un homme vivant, je crus que Dieu me permettoit de m'arrêter dans une peuplade, pour y prendre quelque repos. J'y passai le carême de 1738. Mais ce repos fut un nouveau travail par la multitude de confessions que j'eus à entendre depuis le jour des Cendres jusques à Pâques. Le dimanche des Rameaux, je bénis une nouvelle Eglise, qui ne s'étoit bâtie que par une providence spéciale, &, si j'ose m'exprimer ainsi, à l'aide de la famine. En effet, tant que dura ce fleau je faisois distribuer tous les jours ce que je pouvois aux Chrétiens & même à quelques Gentils. *Mes enfans*,

leur disois-je alors, *vous voyez que je n'ai point d'Eglise : aidez-moi donc à en bâtir une, & je tâcherai de vous continuer l'aumône.* Les Chrétiens & les Gentils s'animant mutuellement, les uns apportoient des pierres; les autres faisoient des briques; ceux-ci préparoient des bois; ceux-là de la chaux. Mes finances épuisées faisoient cesser le travail; les libéralités des gens de bien faisoient recommencer l'ouvrage : de sorte que, sans la disette, je ne serois jamais venu à bout de construire cette Eglise, la plus belle qui jamais ait été bâtie dans l'intérieur des terres Indiennes. Enfin, après avoir baptisé 47 adultes & 54 enfans, le jour de Pâques je donnai la divine Eucharistie à 536 personnes.

Pendant ces jours de bénédictions le Roi de *Trichirapali*, dont les Maures avoient envahi le royaume, fut fait prisonnier; on l'envoya à *Tirounamalei*, ville appartenante aux Maures, & on lui assigna pour prison le magnifique temple qui fait le plus bel ornement de cette ville. Parmi les soldats & serviteurs de ce Prince il se trouvoit alors soixante chrétiens avec leur famille. Le jour de Pâques, les femmes & les enfans vinrent à l'Eglise, & après avoir

ſatisfait leur dévotion s'en retournerent. Le Roi ayant appris qu'il y avoit dans le voiſinage une Egliſe de Chrétiens, fit à ſes ſoldats de vifs reproches, ſur ce qu'ils ne l'en avoient pas averti plutôt. *J'honore*, dit-il, *les Saniaſſis Romains, & ſi j'étois en liberté, je me ferois gloire de les protéger & de leur bâtir une Egliſe dans mes Etats.* Il m'envoya enſuite ſes ſoldats à diverſes repriſes, & me fit prier de me ſouvenir devant Dieu d'un Roi malheureux. On ignore quel a été le ſort de ce Prince; mais il eſt probable qu'il a péri dans ſa priſon..

Quoique la famine eût beaucoup diminué, on avoit bien de la peine à ſe remettre, & j'étois obligé ſans ceſſe d'aller au ſecours des malades. En parcourant une partie de ma Miſſion, j'arrivai dans un village, où les fideles ne veulent abſolument ſouffrir aucun Idolâtre; c'eſt un privilege qu'ils ont demandé au Gouverneur Maure, & qu'il leur a accordé de bonne grace. Après que j'y eus béni une petite Egliſe, le chef du lieu me dit ces paroles remarquables : *il y a peu d'années qu'il n'y avoit ici que cinq Chrétiens; aujourd'hui j'en compte dans ma ſeule famille environ deux cens. C'eſt une bénédiction ſen-*

sible du Seigneur : je mourrai donc content, sur-tout depuis que vous avez bien voulu nous donner une Eglise, où nous pourrons tous les jours adorer Dieu, chanter ses louanges & celles de sa très-sainte Mere.

Je continuai ma route, & côtoyant les montagnes, qui séparent le Carnate du Maissour, je m'arrêtai dans une ville, nommée *Gingama*, où 65 personnes d'une même famille, au milieu de quatorze mille Idolâtres, faisoient honneur à la foi Chrétienne par une vie pure & une conduite irréprochable. Une veuve, appellée Marguerite, vraie femme forte, avoit soutenu cette famille, malgré les violentes persécutions des Païens. Son esprit, sa sagesse & sa ferveur faisoient respecter la Religion, & les Gentils ne cessoient d'admirer sa régularité & son courage. Elle avoit pratiqué dans sa maison une petite chapelle, où je dis plusieurs fois la messe; & je n'oublierai jamais les sentimens de piété avec lesquels ces chers Néophytes approcherent des Sacremens. Le chef de la ville, dont le pere est mort en bon Chretien, me dit un jour en me rendant visite : *au reste, je déteste les Dieux du pays, & je ne fréquente point*

leur temple. *Pourquoi*, lui demandai-je? *c'est*, répondit-il, *que la vertueuse Marguerite m'a souvent prouvé que la religion des Indiens n'étoit qu'un ramas de folies inventées par les Brames pour tromper le peuple & pour vivre : que toutes ces divinités n'étoient que des démons : qu'il ne falloit adorer qu'un Dieu, Seigneur, Souverain & Créateur de toutes choses. Je trouve*, ajouta-t-il, *qu'elle a raison. Mais*, lui répondis-je, *puisque vous avez tant de déférence pour les avis de cette femme respectable, que ne l'imitez-vous donc, en embrassant sincérement la Religion Chrétienne qu'elle professe, & en rendant ouvertement vos hommages au vrai Dieu que vous reconnoissez?* Sa réponse fut qu'on se moqueroit de lui, & qu'il perdroit sa charge. Trois jours se passerent en dispute, & de plus de 400 Idolâtres qui vinrent me trouver, il n'y en eut pas un qui ne convînt de la vanité des Idoles, & de la nécessité de ne reconnoître & de n'adorer qu'un Dieu. Mais ici, encore plus qu'ailleurs, le respect humain est le grand mobile. Je convertis cependant quatre veuves avec leurs enfans au nombre de neuf; & j'entendis des Gentils louer hautement ces nouvelles prosélytes, & les féliciter de ce

qu'en se faisant Chrétiennes, elle s'assuroient la gloire du paradis. Mais hélas ! ce petit troupeau a été la victime des Marattes; & il ne reste aujourdhui de Chrétiens dans cette ville que trois veuves & deux enfans : tous les autres ont péri ou par le fer ou par la misere.

J'appris, en 1739, qu'un Missionnaire de notre Compagnie étoit à l'extrémité, dans une église située sur les confins du Tanjaour, éloignée de moi de quatre journées de chemin. Je partis sur le champ; je le trouvai épuisé de travail, je lui procurai tous les secours que la charité me suggéra, & en peu de jours il fut rétabli. Pendant les deux mois que je restai pour lui dans le beau pays de Maduré, je vis des miracles éclatans de la grace de Jesus-Christ. Le travail d'un Missionnaire y est à la vérité excessif: les confessions occupent souvent toute la nuit & une partie du jour : l'après-dînée s'emploie à instruire. J'ai vu, les jours ouvriers, jusqu'à trois mille ames entendre la messe, & les fêtes & dimanches, jusqu'à cinq & six mille.

On l'a déja dit dans les lettres précédentes, & je le répete : non, il n'est point dans le monde de Mission plus florissante que la Mission de l'Inde;

il n'en est point où les Fideles, dans tous les Etats, fournissent plus d'exemples de ces vertus qui firent l'admiration du Christianisme naissant. Par la Mission de l'Inde, j'entends celle qui est établie dans les Royaumes de Maduré & de Maissour, dans le Royaume de Carnate, sur les côtes & dans quelques Provinces voisines, comme le Travancor & le Commorin; Mission qui, malgré la famine & la guerre, compte encore plus de trois cent mille Chrétiens. Le bruit de mon prochain départ s'étant répandu, la consternation fut générale; mais il fallut obéir à la nécessité, & je me dérobai du milieu d'un troupeau si fervent & si zèlé. A mon retour, je visitai trente-cinq bourgades ou villages de la Mission de Maduré & de Carnate, & par-tout j'eus lieu de bénir Dieu & de louer sa miséricorde.

Ce fut vers ce temps-là que *Baccalarikam*, Nabab & Gouverneur de la ville & forteresse de Velour, tomba malade sans espérance de guérison. Ses deux fils prétendant l'un & l'autre au Gouvernement, s'emparerent, l'aîné de la forteresse, & le cadet de la ville. J'appris alors qu'un Capitaine Maure s'étoit logé avec tout son monde dans notre

notre maison & dans notre église. J'y allai, dans l'espérance de recouvrer au moins l'église, & d'en empêcher la profanation. Je me présentai à la porte de la citadelle; malgré toutes mes instances, je ne pus rien obtenir. Le frere aîné dit qu'il ne pouvoit rien dans la ville. Le cadet répondit que le Capitaine logé dans l'église étoit un homme de distinction, qu'il ne convenoit point de chagriner dans les circonstances où l'on se trouvoit. Le vieux Nabab envoya un Officier pour me saluer, & m'apporter les marques ordinaires de son amitié, ajoutant qu'il étoit au désespoir de ne pouvoir plus me rendre service. Je me vis donc obligé d'aller à une autre église, éloignée d'une journée, où j'appris la mort du Nabab.

Baccalarikam avoit eu autrefois à sa Cour, en qualité de Médecin, M. de Saint-Hilaire infiniment attaché aux Prédicateurs de l'Evangile. Depuis M. de Saint-Hilaire, ce Nabab avoit conservé pour les Missionnaires une singuliere affection: il les avoit protégés par-tout, & leur avoit donné de magnifiques patentes, avec ordre aux Gouverneurs Maures & Gentils de les soutenir & de leur laisser bâtir des églises. Jamais, de

son vivant, une insulte faite aux Chrétiens ne demeura impunie, ou bien il l'ignora. Il fit voir combien il estimoit notre sainte Religion, en formant une compagnie de Chrétiens pour la garde de sa personne. Au temps de la revue, il falloit que tous ces soldats eussent un chapelet au col, ou le Nabab les faisoit retirer, en disant qu'il n'avoit aucune confiance en des hommes qui rougissoient des marques de leur Religion. Jugez, Monsieur, si la mort de *Baccalarikam* dut nous affliger. Mais, à son exemple, ses fils, ses parens & les autres Seigneurs Maures nous ont donné mille marques de bonté.

Un jour on m'avertit que des Brames demandoient à me parler. Je parus, & ces Brames me dirent qu'ils étoient envoyés par *Abusaheb*, Gouverneur de *Tirounamalei*, pour s'informer de l'état de ma santé : puis se prosternant & frappant trois fois la terre de leur front, ils ajouterent que si je ne pouvois aller à *Tirounamalei*, *Abusaheb* étoit déterminé à me venir voir. Je leur répondis d'une maniere qui les satisfit, & le soir même je me mis en route. Les Brames m'accompagnerent; mais comme je m'arrêtai dans un village pour confesser deux

malades, ils prirent les devants, & le matin je trouvai à une lieue de la ville le premier Officier d'*Abusaheb*, accompagné de vingt cavaliers Maures & Gentils. Il me complimenta de la part de son maître, & m'engagea à monter sur le cheval que le Gouverneur m'envoyoit. J'entrai donc dans la ville avec cette escorte. *Abusaheb* vint me recevoir à la porte du palais, me salua trois fois à la Maure, en portant la main au front, m'embrassa & me conduisit dans une salle. Je lui présentai quelques bagatelles qu'il reçut avec plaisir, & insensiblement la conversation s'engagea.

Il commença par me demander pourquoi j'étois venu dans l'Inde. *Seigneur*, lui répondis-je, *je ne suis venu dans ces pays éloignés, que pour annoncer le vrai Dieu à des peuples qui ont le malheur de le méconnoître.* N'y a-t-il donc pas d'Idolâtres dans l'Europe, repliqua-t-il? Non, répartis-je. *La Religion de Jesus est la Religion de presque toute l'Europe.* Alors il leva les yeux au Ciel, pour marquer son admiration. Ensuite le jugement général, le paradis, l'enfer, le mariage, firent le sujet de la conversation. A toutes ces interrogations, je répondis : *Seigneur, ce monde merveilleux qui fait les délices &*

l'admiration des hommes, doit un jour périr. Le soleil, la lune, les étoiles disparoîtront. Un feu divinement enflammé consumera toutes choses. L'Ange du Seigneur fera entendre sa voix formidable, & citera tous les hommes au jugement. Les ames, par la toute puissance de Dieu, s'étant réunies à leurs corps, tous les hommes ressusciteront; les gens de bien environnés de gloire; les méchans couverts d'ignominie. Alors le Seigneur Jesus, vrai fils de Dieu, Dieu lui-même, ce Sauveur des Nations paroîtra dans les airs, revêtu de tout l'éclat de sa Majesté, accompagné de Marie sa sainte Mere, des Anges & des Bienheureux; & dans ce redoutable appareil, il prononcera, à la face de tout l'univers, la derniere sentence contre les impies. Alors les infideles & les sectaires reconnoîtront Jesus-Christ pour vrai Dieu & pour leur Sauveur; mais le temps de la miséricorde sera passé. Les gens de bien, c'est-à-dire, les Chrétiens qui auront vécu & qui seront morts dans la pratique des vertus & des préceptes évangéliques, s'en iront au Ciel. Les méchans, c'est-à-dire, les Idolâtres, les sectaires & les pécheurs rebelles aux vérités chrétiennes seront précipités dans l'abyme.

Abusaheb & les autres Maures parurent surpris, & comme ils ne répon-

doient rien, je continuai : *Les récompenses du Paradis sont éternelles : elles ne seront données qu'aux adorateurs du vrai Dieu, qu'aux Disciples de Jesus, vrai Dieu & Sauveur des hommes : encore faut-il qu'ils meurent dans l'amour de Dieu & sans péché grief. Il n'y a dans le Ciel d'autre joie, ni d'autre félicité que celle qu'on trouve dans la possession de Dieu... Les peines de l'enfer sont pareillement éternelles, destinées à tous les infideles, à ceux qui n'adorent pas le Seigneur Jesus ; & même aux Chrétiens, qui meurent avec un péché considérable.... Le mariage est une sainte union d'un homme avec une seule femme. L'Eglise réprouve tout autre commerce. L'homme cependant peut se remarier après la mort de sa femme, & la femme après la mort de son mari.*

Le Gouverneur & les autres Seigneurs m'ayant écouté avec une attention infinie, s'écrierent : *Voilà la Religion la plus pure, & la plus belle morale : Mais*, me dit un *Molla* (1), *ne reconnoissez-vous donc pas Abraham & Moïse ? Oui*, lui répondis-je, *nous les reconnoissons comme de grands saints, comme les amis particuliers de Dieu ;*

(1) Docteur Mahométan.

Abraham, comme Patriarche ; Moïse, comme Législateur du peuple de Dieu : mais Jesus-Christ a perfectionné la loi ancienne ; & depuis ce temps, la loi nouvelle, qui est l'Evangile, est l'unique chemin du Ciel. Jesus-Christ est l'unique vrai Sauveur du monde, & hors de la Religion de Jesus-Christ il n'y a que mort & damnation.

Abusaheb, sans rien objecter, imposa silence à un autre *Molla*, qui paroissoit fort ému, & qui alloit sans doute éclater en injures. Le discours tomba sur mille choses indifférentes. Ensuite le Gouverneur fit apporter une cassette remplie de curiosités, de diamans & de pierreries. Après me les avoir fait considérer, il me pria de prendre celles qui me feroient plaisir. Je le remerciai, & lui dis que des choses si précieuses ne convenoient pas à des Religieux. Alors, il me mit dans la main une bague d'or ornée d'un très-beau diamant ; mais je la lui rendis sur le champ. Il en fut étonné, & s'écria : *Voilà un vrai disciple de Jesus, qui ne veut rien des choses de ce monde. Les Maures ne sont pas si rigides, & s'il leur étoit permis de prendre ce qui leur convient, bientôt ma cassette seroit vuide.*

Cette conférence avoit duré près de

trois heures. On me conduisit dans une maison séparée du palais, où je trouvai de quoi régaler plus de deux cens personnes; je ne voulus rien qui ne fût conforme à la vie pénitente que nous menons dans l'Inde. Tandis qu'on me préparoit un peu de riz, je récitai mon office, & je pris quelques momens de repos. Sur les trois heures après midi, la curiosité m'engagea à aller voir le temple, qui est un des plus beaux de l'Inde. Quelques Maures, des Brames, & d'autres Gentils m'ayant joint, on parla beaucoup de religion. Je reprochai aux Idolâtres mille extravagances, & mille infamies qu'on fait en plein jour dans ce temple, qui est un vrai lieu de prostitution. Les Brames resterent interdits, & ne purent répondre qu'en mettant la main devant la bouche, comme pour me faire entendre qu'il falloit garder sur cela un profond silence. Les Maures se mirent de mon côté, & triomphoient de joie; enfin, les Gentils, couverts de confusion, se retirerent.

J'allai prendre congé du Gouverneur. Il vouloit, sous différens prétextes, me retenir; mais je le pressai tant, qu'il consentit à mon départ; il assura qu'il viendroit me voir, & m'ayant accom-

pagné jusqu'à un perron qui donne sur la cour du palais, il dit à tous ses ministres assemblés : *Je vous déclare que j'estime & que j'honore le Saniassi Romain, & que j'aime les Chrétiens ses disciples. Si quelqu'un manque à leur égard, il sera plus sévérement puni, que s'il m'avoit offensé personnellement.* Cette déclaration étoit d'autant plus nécessaire, que dans l'Inde on a besoin d'une protection marquée, & qu'on est souvent obligé d'y avoir recours, parce que si on ne se plaint des moindres insultes, le mal augmente toujours, & dégénere quelquefois en de si violentes persécutions, qu'il faut quitter le pays. Le chef d'une ville ayant maltraité un de mes Catéchistes, je fus obligé de me plaindre. Aussi-tôt il fut puni, condamné à cent pagodes (1) d'amende pour le Prince, & privé de son emploi. Comme je fis représenter que je ne demandois aucune punition; que je souhaitois seulement qu'on recommandât à cet Officier de ne point insulter ceux que le Prince honoroit de son amitié; Abusaheb répondit : *Si c'est une vertu dans le Saniassi Romain d'oublier & de pardonner les injures ; c'est à*

(1) Piece d'or valant environ 8 liv. de France.

moi une obligation de punir les coupables. Je sais la loi de Dieu.

Parmi les Maures distingués, il s'en trouve qui ont de grands sentimens & de l'ardeur pour la vertu. Dans une peuplade voisine, le Juge Maure fut averti qu'un soldat Gentil avoit voulu insulter une jeune fille Chrétienne : il le fit venir, & lui parla en ces termes : *Tu mérites la mort pour avoir voulu déshonorer une fille qui adore le vrai Dieu. N'étant qu'un infâme Gentil, tu es indigne de l'épouser. Choisis donc ou la mort ou le Christianisme. Si tu te fais Chrétien, tu l'épouseras, pour effacer ton crime : mais si tu demeures Idolâtre, il n'y a pour toi espérance ni de mariage, ni de vie.* Le soldat croyant déja voir le sabre levé pour lui abattre la tête, promit, avec sa famille, d'embrasser le Christianisme. *Si cela est*, repartit le Juge, *allez-vous-en trouver le Saniassi Romain, directeur des Chrétiens, & je vais lui faire part de ce que je viens de faire.* En effet, ils parurent à l'église avec une lettre du Juge. J'adorai la Providence, & en remerciant ce Magistrat équitable, je le priai de considérer que Dieu vouloit des adorateurs libres, & qu'il falloit donner du temps à ces Gentils pour s'instruire à fond des obli-

gations du Christianisme. Quoique la guerre eut fait disparoître le Juge Maure, & que par conséquent ses menaces ne fussent plus à craindre, cette famille de Gentils a continué de venir à l'Eglise, & après les plus rigoureuses épreuves, ils ont tous reçu le baptême au nombre de quarante-sept.

Quelques Maures même ont trouvé grace devant Dieu. Un soir, accablé de de fatigues, je m'arrêtai sous un arbre au bord d'un étang. L'eau de cet étang fut toute ma nourriture, & je pris ensuite un peu de repos. Mon Catéchiste étant allé visiter les Chrétiens d'un village voisin, me rapporta qu'il avoit trouvé un Maure parfaitement instruit de la Religion. C'étoit un vieux soldat, qui, n'ayant pu suivre l'armée, étoit resté malade en chemin, & que les Chrétiens avoient recueilli & nourri. Il admira la charité de ses hôtes, l'ardeur des peres & meres à instruire leurs enfans, & il comprit par-là qu'ils adoroient le vrai Dieu. A force d'entendre les prieres & le Catéchisme, il les apprit, & les récitoit continuellement. Il anathématisa de tout son cœur Mahomet & son Alcoran, reçut le saint baptême avec de grands sentimens de Religion,

& mourut quelques jours après. Je baptisai, dans le même temps, trois filles Mauresses qui sont devenues depuis des modeles d'une vie réguliere.

En général, les Maures ici, quoique Mahométans, ne paroissent pas avoir d'aversion pour le Christianisme; souvent même ils lui donnent des marques d'un véritable respect. En voici quelques exemples.

Santasaheb s'étant emparé de *Trichirapaly*, capitale du Maduré, excita l'envie des Seigneurs Maures. *Dostalikam*, Nabab d'Arcar & de tout le pays, crut que *Santasaheb*, son gendre, vouloit se rendre indépendant & usurper l'autorité souveraine dans ses nouvelles conquêtes. En conséquence, il fit marcher son armée sous la conduite de *Sabdalikam* son fils aîné. Le gros de l'armée eut ordre de camper sur les confins du Maduré, & *Dostalikam* s'avança avec douze mille hommes vers *Trichirapaly*. *Santasaheb* vint à la rencontre du grand Nabab son beau-pere, & les affaires s'étant accommodées, *Dostalikam* fut reçu à *Trichirapaly* avec les honneurs dus à sa dignité, & y resta plusieurs mois. Comme le camp n'étoit qu'à une petite demi-lieue de mon église, les Maures

me rendoient de fréquentes visites. Un colonel, à la tête de cent cavaliers, qui alloit prendre l'air dans la campagne, ayant apperçu des arbres, s'avança; mais ensuite, connoissant que c'étoit une église des Chrétiens, il mit pied à terre avec sa troupe, entra pieds nuds dans l'église, se prosterna trois fois devant la statue de la sainte Vierge, & sortit sans prononcer aucune parole. Je le trouvai sur la porte de l'église. Il me salua de la maniere la plus honnête, loua mon zèle d'avoir bâti une si belle église au vrai Dieu, parla de Jesus & de Marie avec le plus profond respect, & fit mettre sur l'autel une roupie (1), pour faire brûler de l'encens en l'honneur de *Bibi-Maria*, ou de la grande Dame Marie, ainsi que les Maures l'appellent. Cet officier ne voulut jamais permettre que je l'accompagnasse, & pour ne point le gêner, j'entrai dans l'église. Il dit alors, en présence d'un grand nombre de Chrétiens, de Maures & de Gentils: *Ce que je sçais des Saniassis Romains, & ce que je vois, me fait douter de la vérité de ma religion.*

Je viens encore d'apprendre qu'une

---

(1) Piece d'argent valant 50 sols de France.

Maureſſe, ayant conçu une haute idée de notre Religion, ſe rendit à *Ballapouram*, où le Pere Pons, de notre Compagnie, après les inſtructions & les épreuves néceſſaires, lui conféra le baptême. Elle étoit veuve & avoit deux fils. Le cadet, tendrement attaché à ſa mere, approuva ſa conduite; mais l'aîné, oubliant les loix de la nature, devint furieux, dit hautement que ſa mere étoit digne de mort, pour avoir renoncé à Mahomet & à ſon Alcoran, & dans le deſſein de la faire périr, la dénonça comme apoſtate. Cette femme généreuſe répondit ſans s'émouvoir, qu'elle étoit prête à donner ſa vie pour la Religion Chrétienne, & quand elle parut devant le tribunal du *Molla*, Prêtre Mahometan, & Juge Souverain en matiere de Religion, elle parla ſi dignement des grandeurs de Dieu & des vérités de la Religion de Jeſus-Chriſt, que le *Molla* tranſporté d'admiration, prit ſon parti, & défendit de la moleſter. Le fils aîné, outré de dépit, changea de pays, & le cadet ſe diſpoſe aujourd'hui à imiter ſa mere.

En 1739, je me rendis à la côte, malgré les torrens & les inondations. De-là j'allai à la rencontre d'un Miſſion-

naire nouvellement arrivé d'Europe? Avant que de le conduire au lieu où la Providence le destinoit, je lui fis parcourir toutes mes Eglises; il fut témoin de la ferveur de cette nouvelle Chrétienté, & il remercia Dieu de l'avoir appellé dans une contrée, où la Foi s'établit de jour en jour sur les ruines de l'idolâtrie. Après avoir passé près de deux mois dans les plus saintes occupations, nous franchîmes ensemble les affreuses montagnes qui séparent le pays *Tamoul* d'avec le pays *Telougou*; & nous allâmes joindre le Pere Mozac à *Ponganour*.

Quelle joie, Monsieur; pour trois Missionnaires d'une même compagnie, séparés ordinairement les uns des autres par plusieurs centaines de lieues, quelle joie, dis-je, de se trouver tout à coup réunis; de pouvoir louer ensemble le Dieu qu'ils sont venus annoncer à ces régions éloignées; de conférer entr'eux sur les moyens d'avancer de plus en plus l'œuvre sainte; de s'exciter mutuellement à se perfectionner dans la vie apostolique à laquelle ils ont le bonheur d'être appellés, & de se communiquer pour cela leurs vues & leurs sentimens!

Nous partîmes tous les trois pour *Ballapouram*, éloigné d'environ trente lieues de *Panganour*. Là nous arrosâmes de nos pleurs le tombeau du pere Calmete, Missionnaire accompli, mort depuis quelques mois & universellement regretté dans cette partie de l'Inde, par les Maures & par les Gentils. Nous nous séparâmes ensuite, & je partis pour *Crisnapouram*, où je trouvai une Chrétienté désolée par la mort du Pere Le Gac, qui, après 36 ans de travaux, avoit terminé depuis peu par une sainte mort cette longue & pénible carriere. Il me fallut peu de temps après reprendre le chemin de *Tamoul*, & de-là me faire conduire à la côte, où six mois de séjour ne me rendirent qu'avec peine la santé.

Au mois de Mai 1740, une armée de Marattes de plus de cent mille hommes, fit une soudaine irruption dans le Royaume de Carnatte. Vous avez pu voir dans des lettres une relation fidelle de ce funeste événement. Ce fut dans de si tristes circonstances, que, ma santé étant un peu rétablie, je rentrai dans ma Mission à la fin de Septembre. La ferveur de nos Néophytes, augmentée par la crainte des Marattes, les en-

gagea à recourir au Seigneur & à purifier leurs consciences : de sorte que depuis mon arrivée jusqu'au 3. Décembre, j'administrai dans quatre Eglises différentes les Sacremens de Pénitence & d'Eucharistie à plus de trois mille personnes; le baptême à 105 enfans & à 83 Adultes.

Le lendemain de la saint Xavier, dont la fête s'étoit célébrée avec un concours extraordinaire, on vint m'avertir que l'armée des Marattes approchoit, qu'il falloit penser promptement à ma sûreté. Je sortis, & je vis toute la campagne couverte d'hommes, de femmes, d'enfans qui gagnoient les montagnes. J'avertis les Chrétiens de s'enfuir au plutôt; je cachai le mieux qu'il me fut possible les meubles de mon église, & je me retirai dans un bois voisin, où je passai la nuit. Le matin, j'appris que l'armée Maratte n'étoit qu'à une demi-lieue, & que tout le pays étoit en combustion. J'avançai donc, & à travers les épines, les cailloux, les montagnes, je gagnai Pondicheri, où j'arrivai au bout de trois jours, sans avoir pris aucune nouriture depuis mon départ.

Vers la mi-Juin 1741, je hasardai de rentrer dans les terres. Tout y étoit dans un état déplorable, & que je ne puis

exprimer. Une de mes églises avoit été brûlée, une autre pillée. Vingt-deux peuplades, où étoit la plus belle portion de la Chrétienté confiée à mes soins, avoient été saccagées : beaucoup de Chrétiens massacrés, d'autres faits esclaves, le reste étoit contraint d'errer dans les forêts & sur les montagnes. A la vérité, l'armée ennemie avoit disparu; mais un ramas épouvantable de brigands, Marattes, Maures, soldats des Princes particuliers, rodoient sans cesse, & cherchoient avec avidité ce qui avoit pu jusques-là échapper au pillage. Je fus réduit pendant trois mois à faire des excursions extrêmement périlleuses, toujours sur le point de tomber entre les mains de ces malheureux. La foi, la patience, la résignation des Chrétiens me soutenoient au milieu de tous ces dangers.

Un jour, à la faveur des montagnes & sans qu'on s'en apperçût, une bande de ces vagabonds vint fondre sur le village de *Courtempetty*, qui est tout Chrétien, & où j'ai une église & une maison. Les hommes échapperent : les femmes & les filles n'eurent d'autre asyle que l'église où elles se recommanderent à Dieu & à la sainte Vierge : mais ensuite persuadées que les brigands n'épargne-

roient pas la maison du Seigneur, elles se retirerent au nombre de 52 dans un petit réduit à côté de ma chambre, & après avoir fermé la porte elles se mirent à réciter le chapelet, conjurant la Mere de Dieu d'avoir pitié d'elles & de veiller sur leur honneur & sur leur vie. Le village pillé, les Marattes entrerent dans l'Eglise & dans ma chambre, en renverserent le toit, & chercherent par-tout & long-temps, sans appercevoir l'endroit où étoient ces Chrétiennes tremblantes, ou du moins sans qu'il leur vînt en pensée d'y entrer. Je ne puis en cela méconnoître la providence spéciale de Dieu & la puissante protection de Marie sur de nouvelles Chrétiennes, lesquelles lui demandoient avec larmes la conservation d'une vertu, qui n'est connue dans l'Inde que des seuls disciples de Jesus-Christ.

Ce n'est pas là le seul exemple que je pourrois produire de l'assistance visible de cette Reine du Ciel à l'égard des fideles qui reclament son secours. Une jeune Chrétienne enfoncée dans des broussailles, & saisie de frayeur, l'invoquoit en pleurant : un impudique Maratte qui la poursuivoit fut mordu par un serpent, & mourut quelques instans après, laissant

à la vierge chrétienne la liberté de continuer sa route en chantant les louanges de sa bienfaitrice. Au reste, la prompte mort du scélérat qui vouloit la déshonorer, ne doit pas être par elle-même regardée comme une merveille. Le poison des serpens de l'Inde est d'une subtilité infinie : souvent entre la morsure & la mort il n'y a pas l'intervalle d'une heure. C'est pourquoi les Missionnaires ont soin de se pourvoir d'un excellent contre-poison, dont ils font part aux Chrétiens, aux Maures, aux Gentils. J'en ai moi-même sauvé plusieurs par ce moyen; mais il faut être prompt à le donner. L'an passé, ayant entendu une Catéchumene jetter de grands cris aux environs de l'église, j'y courus : un serpent venoit de la mordre. Mon premier soin fut de la baptiser; j'allai ensuite chercher du contre-poison ; mais à mon retour je la trouvai morte ; & tout cela se fit en moins d'un quart d'heure.

Il faut dire pour la gloire de Dieu, que, par rapport aux serpens, il semble qu'il y ait sur les Missionnaires une Providence particuliere. En effet il est inoui qu'aucun d'eux en ait jamais été mordu. J'en ai trouvé dans ma chambre,

fur mon lit, sur mes habits, sous mes pieds, & je n'en ai reçu aucun mal. J'étois couché la nuit tout habillé sur une natte dans une petite chambre où nous conservions le saint Sacrement : à mon réveil, j'apperçus sur moi, à la lueur d'une lampe, un gros serpent, dont la tête s'étendoit jusqu'à ma gorge, je fis le signe de la croix ; l'animal se glissa sur le pavé, & fut tué par un Missionnaire qui survint. Je ne puis omettre encore un trait favorable de la protection céleste. Nous voyagions sur les dix heures du soir, & nous étions occupés, selon la coutume de la Mission, à reciter le chapelet, lorsqu'un tigre de la grande espece parut au milieu du chemin, & si près de moi qu'avec mon bâton j'aurois pu l'atteindre. Quatre Chrétiens qui m'accompagnoient effrayés à la vue du danger, s'écrierent, *sancta Maria.* Alors le terrible animal s'écarta un peu du chemin, & marqua pour ainsi dire, par sa posture & par ses grincemens de dents le regret qu'il avoit de laisser échapper une si belle proie.

A l'invasion & aux cruautés des Marattes succéda une guerre civile entre les Seigneurs Maures. *Sabdalarikam*, dont le gouvernement déplaisoit, fut assassiné

en 1742, & sa mort ne fit qu'augmenter les troubles. Chacun voulut se saisir d'une partie de l'autorité, & s'attribuer la souveraineté de ce qu'il possédoit. Le bruit de ces divisions ayant pénétré jusqu'à la Cour de Dely, *Nisammoulou*, si connu & si fameux dans les dernieres révolutions de l'Empire, vint à la tête d'une armée * de cinq cens mille hommes, dégrada tous les Seigneurs Maures, & les obligea de l'accompagner comme des prisonniers. Tout le pays ne reconnut presque plus d'autre maître que ce Viceroi, qui est resté plus de sept mois avec son effroyable armée dans le royaume de Maduré & aux environs de *Trichirapali*.

Au milieu des horreurs de la guerre, il s'éleva alors par surcroît de malheur, des persécutions particulieres contre les

(1) De ces cinq cens mille hommes, il n'y avoit que cent mille cavaliers qui fussent proprement des gens de guerre; le reste étoit pour le pillage, pour avoir soin des éléphans, des chameaux, des canons, &c. Ajoutez la canaille de tous les pays, qui se joint ordinairement à ces sortes d'armées: tel est le goût des Princes Orientaux; ils font consister leur grandeur à être suivi d'une multitude innombrable d'hommes, pauvres & riches, tout est bon, pourvu que le Prince ne voie autour de lui que des objets agréables.

disciples de J. C.; mais Dieu en a tiré sa gloire, & les églises du Pays *Telougou* comme celles du pays *Tamoul* ont eu lieu d'admirer plus d'une fois la fermeté & la constance des Néophytes.

Un jeune homme, proche parent du Prince de *Vencatiguiry*, s'étant converti, la Princesse en fut irritée, & fit emprisonner le Catéchiste, qui souffrit avec un courage vraiment héroïque mille sortes de tourmens. Les soldats lui arracherent la barbe, le renverserent par terre & le traînerent de la maniere la plus inhumaine : d'autres l'élevant en l'air le laissoient retomber, & peu s'en fallut qu'il n'expirât sous leurs coups. Informé de ces excès, le frere du Roi eut pitié de ce Confesseur de J. C., & lui donna la liberté de retourner à l'Eglise. Mais les ministres du Prince, toujours insatiables, empêcherent les autres fideles de fréquenter cette église, à moins que, pour s'en faire ouvrir les portes, chacun ne donnât dix fanons d'or, ce qui fait environ sept livres de notre monnoie. Quant au jeune prosélyte, il méprisa les menaces, les promesses, les caresses & les inhumanités de ses parens. La tête rasée, & chargé de chaînes, il fut ignominieusement conduit en pré-

fence du Prince, qui, outré de l'audace de ses ministres, en vouloit tirer vengeance ; mais à force de prieres on parvint à l'adoucir. Il donna même au jeune Chrétien un emploi honorable dans son palais, avec défense d'en sortir sans sa permission expresse.

Cependant le P. de la Cour, informé de tout, vint à *Vencatiguiry* & fit faire des remontrances au Prince, qui le lendemain, accompagné d'une nombreuse suite, se rendit à l'église. Le Pere lui témoigna sa juste reconnoissance des bontés qu'il avoit toujours eues pour les Missionnaires & pour leurs disciples, & en même temps, il lui marqua sa surprise sur la situation présente de leurs affaires. Le Prince répondit qu'il n'y avoit eu aucune part, & qu'il avoit même sevi contre les auteurs. Alors un Brame demanda au Missionnaire, pourquoi il usoit de violence, & donnoit le baptême à des enfans sans le consentement des parens. *On doit nous rendre justice*, répliqua le Pere ; *nous ne faisons violence à personne : nous prêchons publiquement la vérité, & nous n'admettons au baptême que les personnes qui embrassent librement le Christianisme, la seule vraie & sainte religion. Dans une affaire d'une*

aussi grande importance que l'est le salut éternel, chacun est son maître; & le jeune homme dont il s'agit, étant âgé de plus de vingt ans, peut & doit suivre la vérité sans égard aux oppositions de ses parens. Chacun est personnellement chargé du soin de son ame. Le Prince, satisfait de ces raisons, promit de continuer son affection pour les Chrétiens, & défendit d'inquiéter personne au sujet de la Religion. Quelque temps après, le jeune *Constantin* tomba malade & mourut dans les sentimens du plus parfait Chrétien. Son pere & sa mere se sont fait baptiser, & imitent aujourd'hui la ferveur de leur respectable fils. L'église de *Vencatiguiry* semble avoir tiré de cette persécution un heureux accroissement: plusieurs Catéchumenes ont été régénérés; grand nombre d'Idolâtres se font instruire, & une nouvelle ferveur anime les anciens.

Voilà, Monsieur, un récit fidele des choses principales qui se sont passées sous mes yeux jusqu'en 1743. Une autre lettre vous instruira de ce qui est arrivé depuis. Il ne me reste qu'à vous assurer de ma parfaite reconnoissance & de celle de mes Néophytes: eux & moi nous offrirons sans cesse au ciel des vœux pour un si généreux bienfaiteur. Je suis, &c.

LETTRE

Du Pere Cœurdoux, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Patouillet, de la même Compagnie.

A Pondichery, le 13 Octobre 1748.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Le mémoire que je vous envoye sur les différentes façons de teindre en rouge les toiles dans les Indes, a été composé par feu M. *Paradis*, qui me pria de le lire, & qui, sur les réflexions que je fis & que je lui communiquai, le retoucha & le mit dans l'état où il est. J'y ajoute d'autres remarques que j'ai faites depuis sur le même sujet, & je vous adresse le tout ; vous en ferez l'usage que vous jugerez à propos. Je suis bien persuadé que vous ne laisserez pas inutile & dans l'oubli ce que vous croyez capable de contribuer à la perfection des arts.

Mémoire sur les différentes façons de teindre en rouge les Toiles.

Les Teinturiers Indiens s'y prennent de trois façons pour teindre les toiles en rouge ; j'expliquerai chacune de ces façons en son rang, après avoir prévenu que la premiere maniere, bien plus composée que les deux autres, est aussi la meilleure, & donne un rouge plus adhérent, & que la derniere est la plus imparfaite.

Premiere façon.

Pour peindre un coupon de toile de coton (1) de cinq coudées de longueur, on fait ce qui suit. On prend d'abord la tige d'une plante nommée *nayourivi*, avec les branches & les feuilles que l'on fait bien sécher, puis brûler pour en avoir la cendre. On met cette cendre dans un vase de terre contenant environ neuf pintes d'eau de puits, & après l'avoir délayée on la laisse infuser pendant trois heures. Nos Indiens ont attention de choisir par préférence les

(1) Les Teinturiers veulent que la toile soit crue, blanchie elle ne prendroit pas si bien la teinture.

eaux les plus âpres, comme ils s'expliquent; mais il n'est pas aisé de définir quelle est cette âpreté (1). Au reste, l'on sçait qu'en Europe, aussi bien qu'ici, les Teinturiers préférent certaines eaux dans lesquelles se trouvent quelques qualités propres à leurs teintures, par exemple, l'eau du ruisseau des Gobelins à Paris, passe pour la meilleure en ce genre.

Après trois heures on passe dans un linge l'eau dont j'ai parlé, & l'on en prend une quantité suffisante pour que les cinq coudées de toile en soient bien mouillées & impregnées. On y délaye des crottes de cabrits de la grosseur d'un œuf, auxquelles on joint la valeur d'un verre ordinaire d'un levain dont j'expliquerai ci-après la composition.

(1) Ces puits dont l'eau est âpre, ne sont pas fort communs dans les Indes; quelquefois il ne s'en trouve qu'un seul dans toute une ville. J'ai goûté de cette eau, je n'y ai pas trouvé le goût qu'on lui attribue, mais elle m'a paru moins bonne que l'eau ordinaire. On se sert de cette eau préférablement à toute autre, afin que le rouge soit beau, disent les uns, & suivant ce que disent les autres plus communément, c'est une nécessité de s'en servir, parce qu'autrement le rouge ne tiendroit pas.

Enfin on verse sur le tout une *ferre* (1) d'huile de *gergelin* (2). Lorsque toutes ces drogues ont été bien délayées, si l'infusion de cendres est bonne, l'huile rendra l'eau blanchâtre & ne surnagera pas. Le contraire arriveroit si les cendres étoient mêlées avec celles de quelqu'autre bois que le *nayourivi*. Cette préparation faite comme on vient de le dire, on y trempe la toile qu'on pétrit bien dans le fond du vase, & on la laisse ensuite ramassée pendant douze heures, c'est-à-dire, du matin au soir.

Alors on verse dessus un peu d'eau de cendre toute simple, afin d'y entretenir l'humidité nécessaire pour pouvoir, en la paitrissant encore, la pénétrer dans toutes ses parties, après quoi on la laisse encore ramassée dans le fond du même vase jusqu'au lendemain. Ce second jour on agite la toile & on la paitrit comme la veille, de façon qu'elle

(1) La sere dont on parle ici est une mesure cylindrique de trois pouces de diametre, avec autant de profondeur. La sere est aussi un poids Indien, qui est de neuf onces.

(2) L'huile de gergelin, comme on l'appelle aux Indes du terme Portugais, n'est autre chose que l'huile de sesame. A son défaut on peut se servir de sain-doux liquefié.

se trouve humectée également ; ensuite l'ayant tordue à un certain point & secouée plusieurs fois, on la met bien étendue au soleil le plus ardent, jusqu'au soir qu'on la replonge & qu'on l'agite dans la même préparation qu'on a eu soin de conserver, & dans laquelle on l'a laissée pendant la nuit ; mais comme cette préparation se trouve diminuée, on remplace ce qu'elle a perdu par de l'eau de cendre simple qui en la rendant plus liquide, la rend aussi plus propre à s'étendre & à se partager dans toutes les parties de la toile.

L'opération dont on vient de parler doit se répéter pendant huit jours & huit nuits. On va expliquer à présent ce que c'est que le verre de levain qui doit entrer dans la préparation.

Ce levain n'est autre chose que cette même préparation que les Peintres ont soin de conserver dans des vases de terre pour s'en servir une autre fois ; mais s'ils avoient perdu leur levain, la façon d'en faire de nouveau, est de prendre de l'eau âpre dans laquelle on fait infuser des cendres de *nayourivi*, d'y délayer de la fiente de cabrits & l'huile de gergelin, comme on l'a déjà dit, & de laisser le tout fermenter pendant deux

fois vingt-quatre heures, ce qui forme un nouveau levain.

La toile ayant été préparée pendant huit jours & huit nuits, on la lave dans de l'eau de cendre simple pour en tirer l'huile jusqu'à ce qu'elle blanchisse un peu, & de-là dans l'eau ordinaire, mais toujours âpre. Ensuite on la fait sécher au soleil. Pendant les opérations dont je viens de parler, on aura préparé & fait sécher & pulvériser de la feuille de *cacha* (1); on en prend une *seré* qu'on détrempe dans de l'eau âpre toute simple & en quantité suffisante, en bien imprégner la toile, que l'on y agite cinq ou six fois, & qu'on laisse passer la nuit dans cette eau. Ceci ne se fait qu'une fois. Le lendemain matin on tord la toile & l'on en exprime l'eau à un certain point; ensuite on la fait sécher au soleil jusqu'au soir. Cette préparation qui lui donne un œil jaunâtre étant achevée, on passe à celle dont je vais parler. Après avoir fait sécher & pulvériser la peau ou l'écorce des racines d'un

(1) Le *cacha* est un grand arbre commun aux Indes, & dont la feuille est d'une consistance assez semblable à celle du laurier, mais plus moëlleuse, plus courte, & arrondie par le bout. Sa fleur est bleue.

arbre nommé *nouna* (1) par les Indiens, & *mancoul* par les Portugais de ce pays-ci, on prend une *sere* de cette poudre, qu'on délaye, comme celle du *cacha*, dans l'eau simple. On y plonge & l'on y agite pareillement la toile, & on l'y laisse également passer la nuit, pour l'en retirer le lendemain, la tordre & la faire sécher jusqu'au soir qu'on la replonge dans la même eau. Elle y passe une seconde nuit, & on la retire le troisieme jour pour la faire sécher. Cette derniere préparation lui communique une couleur rougeâtre, à laquelle le *chayaver* donne la force & l'adhérence.

Pendant qu'on prépare la toile comme je viens de le dire, on doit aussi préparer les racines de *chayaver* (2), ce

(1) Le *nouna* est un grand arbre, dont les feuilles sont longues d'environ trois pouces & demi, & larges de quinze lignes. Son fruit est à-peu-près de la grosseur d'une petite noix, & couvert d'une peau verte contenant dans des cellules cinq à six pepins ou noyaux. Les Malabares mangent de ce fruit en *acharts*, c'est-à-dire préparé à la façon de nos cornichons.

(2) *Chaya* ou *chayaver* est une plante qui ne croît hors de terre que d'environ un demi-pied, sa feuille est d'un verd clair, ses racines sont quelquefois de quatre pieds. Celles qui n'en ont

qui consiste à les émonder, à rejetter les extrémités du côté du gros bout, de la longueur d'un pouce, à hacher le reste de la longueur de cinq ou six lignes, pour le piler plus facilement dans un mortier de pierre, en quantité à-peu-près d'une *sere*; enfin à l'humecter avec de l'eau simple, tant pour former une espece de pâte de cette racine, que pour empêcher que la poussiere ne s'éleve & ne se perde.

Ce *chayaver* ainsi préparé, on le délaye dans environ neuf pintes d'eau simple. On y plonge & agite la toile, qui y passe la nuit, pour en être retirée le lendemain matin. Alors on la tord fortement, & on la fait sécher au soleil pendant huit jours consécutifs. Chacun de ces huit jours charge de plus en plus cette toile de couleur, qui parvient enfin à un rouge foncé. Les huit jours expirés, on prend deux *seres* de la même poudre de *chayaver*, qu'on met dans un autre vase de terre, avec environ dix pintes d'eau, qu'on fait chauffer sur un feu modéré, jusqu'à ce que l'eau s'éleve un peu. C'est le moment où l'on y plonge

---

qu'un de longueur sont les meilleures pour la teinture.

la toile, après quoi on augmente le feu, & quand l'eau bout bienfort, on retire le bois qui restoit sous le vase, qu'on laisse sur la braise pendant dix-huit heures, sans toucher, ni alimenter le feu par de nouveaux bois.

Pendant toute cette opération, on a grand soin d'agiter la toile avec le bout d'un bâton, afin que la teinture en pénetre mieux toutes les parties. Les dix-huit heures passées, on retire cette toile, on la lave dans l'eau simple & fraîche, & ensuite on la suspend pour la faire sécher, & de cette façon, la toile est teinte en rouge foncé, de la premiere façon.

Une remarque à faire, c'est que quand on a commencé une teinture avec une sorte d'eau, il ne faut plus la changer, mais s'en servir dans toutes les opérations jusqu'à la fin. Les plus fraîches racines du chaya ou chayaver sont les meilleures, fussent-elles tirées de la terre le jour même, pourvu qu'elles aient le temps de sécher, ce qui se peut faire promptement, vu la finesse de cette racine. Cependant au bout d'un an elles sont encore bonnes, & même elles peuvent servir jusqu'à trois ans de vieillesse, mais toujours en diminuant de bonté.

Deuxiéme façon de teindre les toiles en rouge.

Pour teindre un coupon de toile de cinq coudées de longueur, on commence par la faire blanchir, après quoi on prend des fruits de *cadou* ou *cadoucaye* (1), au nombre de deux pour chaque coudée de toile. On les cassera pour en tirer le noyau, qui n'est bon à rien dans le cas présent. On broyera le reste, en roulant un cylindre de pierre plate & unie, ayant soin de l'humecter avec de l'eau, (j'entends toujours de l'eau âpre) de façon que le tout forme une espece de pâte plus séche que liquide, que l'on délaye en quantité suffisante pour bien humecter les cinq coudées de toile à teindre, c'est-à-dire, un peu plus d'une pinte d'eau. Cette toile ainsi humectée, on la tord, sans cependant la dessecher trop. Puis après l'avoir troussée, on l'étend à l'ombre, où on la laisse sécher.

(1) Le fruit *cadou* se trouve dans les bois sur un arbre d'une médiocre grandeur. Ce fruit sec, qui est de la grosseur de la muscade, a beaucoup d'âpreté & d'onctuosité ; c'est à ces deux qualités qu'on doit attribuer l'adhérence des couleurs dans les toiles indiennes, & sur-tout à son âpreté.

Cette préparation, qui lui donne un œil jaunâtre, la dispose à recevoir la couleur du *chayaver*, & l'y attache plus intimement.

La toile étant en l'état qu'on vient de dire, on prend un vase de terre, dans lequel on fait un peu chauffer environ une pinte d'eau. On y verse un *palam* (1) d'alun pulvérisé, qui fond sur le champ; & aussi-tôt on retire de dessus le feu le vase, dans lequel on verse deux ou trois pintes d'eau fraîche; ensuite on étend la toile sur l'herbe, au soleil, & on prend un chiffon de linge net, que l'on trempe dans cette eau, & que l'on passe sur le côté apparent de cette toile, d'un bout à l'autre, en retrempant d'instant en instant le chiffon dans cette eau. Quand ce côté de la toile est bien humecté, on la retourne sur l'autre, auquel on en fait autant, après quoi on la laisse sécher. Ensuite on la porte à l'étang, dans lequel on l'agite trois ou quatre fois, pour enlever une partie de l'alun, & étendre plus également le reste. Delà on l'étend encore sur l'herbe, où on lui donne une seconde couche

(1) *Palam* est un poids indien qui équivaut à une once & un huitieme.

de la même eau d'alun, comme il vient d'être expliqué, & on la laisse sécher.

Observez que cette derniere fois, il ne faut pas attendre que la toile soit absolument séche, pour lui donner la seconde couche d'eau d'alun, sans doute afin que celle-ci s'étende plus facilement & plus également.

Cette double opération faite, & la toile étant bien seche, on la reporte à l'étang, où on la plonge une vingtaine de fois, en la frappant chaque fois d'une dixaine de coups, sur des pierres de taille placées exprès sur le bord de cet étang. Ce qui se fait en fronçant & ramassant cette toile, en la tenant par un côté de l'un de ses lés, & en reprenant ensuite à la main le côté de l'autre lé. Ceci fait, on réitérera l'opération en fronçant la toile, & en l'empoignant par un de ses bouts ainsi froncés, & on commence à en frapper la pierre par une de ses extrémités, en revenant peu-à-peu jusqu'à son milieu. On la retourne alors pour en faire autant, en commençant par l'autre extrémité. Les Teinturiers fixent aussi le nombre de ces derniers coups à deux cents. Je crois cependant que le plus ou le moins, ne peut gueres déranger l'opération. Cette

toile ainsi lavée, on l'étend au soleil, où on la laisse sécher.

Alors on prend la quantité de cinq livres & demie de racine de *chayaver*, qu'on prépare ainsi qu'il est marqué dans la premiere façon, & qu'on verse dans un grand vase de terre, contenant environ quinze pintes d'eau, plus que tiéde, mais qui ne bouillonne pas encore, & ayant bien remué cette eau pendant une demi-heure, on y plonge la toile, après quoi l'on augmente le feu, de façon à faire fortement bouillir pendant cinq heures le tout, qu'on laisse encore trois heures sur le feu tel qu'il est, sans y mettre d'autre bois pour l'entretenir. On observera pendant cette préparation, de soulever & de remuer la toile avec un bâton, au moins de demi-heure en demi-heure, afin qu'elle puisse être plus facilement & plus également pénétrée de la teinture.

Après les huit heures expirées, on retire la toile du *chayaver* pour la secouer, la tordre & la laisser ramassée sur elle-même pendant une nuit. Le lendemain matin, l'ayant lavée à l'étang, pour en détacher les brins de *chayaver* & autres ordures qui auroient pu s'y attacher, on la fera sécher au soleil,

en l'étendant bien, moyennant quoi cette toile se trouvera teinte en rouge.

Troisiéme façon de teindre les toiles en rouge avec le bois de sapan.

On prépare la même longueur de toile (1), avec le cadou broyé & détrempé comme dans la deuxieme maniere, & on la fait sécher de même à l'ombre. Après que la toile est bien séchée, on la trempe dans l'eau, préparée comme on va le dire.

On prend du bois du *sapan*, brisé en plusieurs petits morceaux de la longueur du doigt, plus ou moins, qu'on laisse infuser douze à quinze heures dans neuf à dix pintes d'eau fraîche, toujours âpre, que l'on fait chauffer jusqu'à ce qu'elle ait fait trois ou quatre bouillons. On la retire alors du feu pour la séparer de son sédiment, on la verse par inclination dans un autre vase de terre, où on la laisse réfroidir. Dans cet état, on en prend une partie, dans laquelle on plonge la toile, qu'on y agite un peu & qu'on retire aussi-tôt.

(1) Il est indifférent que cette toile soit blanchie ou qu'elle soit crue.

On la tord jusqu'à un certain point, & on la fait sécher à l'ombre. Quand cette toile est séche, on recommence cette opération, qu'on répete trois fois ou même quatre, si on remarque que la couleur ne soit pas assez foncée.

Cela fait, on met dans un vase de terre environ une demi-pinte d'eau, dans laquelle on jette un demi-*palam* d'alun pulvérisé, & l'on fait chauffer le tout, jusqu'au point de voir frémir l'eau; on la verse aussi-tôt dans un autre vase, contenant une pinte d'eau fraîche. Ayant bien agité le tout, on y plonge la toile, & lorsqu'elle est bien imbibée de cette composition, on la tord légérement, de peur d'en détacher la couleur, après quoi on l'étend & on la fait sécher, à l'ombre, ce qui acheve cette sorte de teinture, à la vérité assez imparfaite, puisqu'elle se détache à la lessive, & s'évapore au soleil. J'ai remarqué que cette derniere préparation d'alun occasionnoit un changement notable dans la couleur de cette toile, qui d'un rouge orangé passe aussi-tôt à un rouge foncé, en tirant sur la couleur de sang de boeuf.

Remarques sur l'eau que les Peintres Indiens préférent pour leurs teintures.

Comme je crois que la qualité de l'eau qu'employent nos Peintres & nos Teinturiers, contribue effectivement à l'adhérence des couleurs, il me paroît à propos de la faire connoître plus particuliérement, pour aider aux recherches qu'on pourroit faire en France des eaux les plus propres aux teintures; car il n'est pas impossible qu'on y rencontre des qualités homogenes à celles dont je vais parler. Voici comme le sieur *Cayersourg*, Chirurgien Major de cette ville, s'explique à leur sujet.

« Par l'analyse que je viens de faire de » l'eau qui sert à la teinture des toiles, » j'ai trouvé qu'elle étoit plus légere que » celle d'*oulgaret* (1), dont on boit » ici par préférence à toute autre, sça- » voir de 28 grains un seizieme sur une » livre de 14 onces poids de marc ; & » ayant aussi comparé l'eau d'*oulgaret* à » celle d'un des puits de la ville le plus » fréquenté par ceux qui n'ont pas la

(1) Puits situé hors de la ville de Pondichery à une lieue environ du bord de la mer.

» commodité de s'en faire apporter de » la premiere, j'ai trouvé que cette der- » niere (1) étoit, pour une livre de 16 » onces plus pesante de 48 grains que » celle d'*oulgaret*. Delà il résulte, calcul » fait, que l'eau qu'adoptent vos Tein- » turiers, est de 60 grains & trois » soixantiemes plus légere que celle de » la ville, dont on use cependant plu- » tôt que de celle des Teinturiers, qu'il » ne seroit pas possible de boire, à cause » de son goût insipide, mais point âpre, » tirant seulement un peu sur le goût » minéral, quoique je n'y aie trouvé » aucun sel de cette espece, après en » avoir fait évaporer 30 onces au bain » de sable, lesquelles ne m'ont donné » que onze grains d'un *sel gemme* très- » blanc ».

Tel est le mémoire de M. *Paradis*. Voici les remarques que j'ai faites à son occasion.

1°. La premiere plante dont on fait usage pour la teinture en rouge, est celle qu'on nomme en langue *Tamoul*, *nayourivi*. C'est une plante qui croît partout aux Indes sans qu'on la seme. Quoi-

(1) Puits situé à environ cent toises du bord de la mer.

que les Indiens la fassent entrer dans leurs remedes, ainsi que presque toutes les autres plantes, on pourroit la mettre au nombre des mauvaises herbes, si elle n'étoit employée aussi utilement qu'elle l'est pour teindre les toiles & le fil en rouge. Je joins ici la description de cette plante telle qu'elle a été faite à ma priere par une personne intelligente ; c'est M. *Binot*, Docteur en Médecine.

La racine du *nayourivi* est fort longue, fibreuse, recouverte d'une écorce cendrée, se cassant très-difficilement, & s'enfonçant en forme de pivot en terre. De la circonférence de cette racine principale naissent, de distance en distance, des filets fort longs qui en donnent d'autres plus petits. Il y a de ces filets qui ont plus d'un pied de longueur; du collet de cette racine, qui a quelquefois trois lignes de diametre, sort une tige qui se divise souvent en plusieurs autres dès son origine : chaque tige a des nœuds de distance en distance, & ordinairement de chaque nœud sortent deux branches qui ont aussi leurs nœuds, d'où sortent d'autres branches plus petites ; & à l'extrémité de chacune de ces branches naissent des fleurs, comme je dirai plus bas.

Les feuilles sont opposées & naissent deux à deux, de maniere que les deux d'en bas forment une croix avec les deux autres qui sont au-dessus, & ainsi successivement ces deux feuilles enveloppent toujours un des nœuds de la tige.

Ces feuilles ont environ quatre pouces de long sur deux dans leur grande largeur. Elles sont arrondies à leur extrémité, & se terminent en pointe à leur base. Elles portent sur la tige par un pedicule fort grêle & long au plus d'une ligne. De la côte principale naissent plusieurs nervures opposées. Ces feuilles sont fort minces, d'un verd pâle en dessus, & d'un verd plus pâle en dessous. Elles sont légérement velues en dessus & en dessous. Les tiges sont verdâtres, & dans quelques endroits elles sont rougeâtres. Elles contiennent dans leur intérieur une moëlle blanchâtre; les nœuds de cette plante sont fort durs; la plante a un port désagréable & croît à la hauteur de quatre pieds environ.

Les parties qui composent la fleur de cette plante sont si petites, qu'on a besoin d'une bonne loupe pour les distinguer. Cette fleur est à étamines disposées au tour d'un embrion qui devient

dans la suite une semence. Cet embrion est terminé par un stilet très-fin, garni d'une petite tête à son extrêmité. Les étamines ont environ une demi ligne ou trois quarts de ligne de longueur, surmontées par de petites têtes rougeâtres. Chacune des parties qui composent le calice est coriace, très-dure, un peu velue en dehors, verdâtre en dessus, terminée par une pointe fort aigue tirant sur le rouge; le contour de chacune de ces feuilles tire un peu sur le blanc : elles ont une ligne ou une ligne & un quart environ de longueur sur un tiers de ligne de largeur au plus. La partie inférieure du calice est collée contre la tige, & l'on n'y remarque point de pellicule. De la base de ce calice naissent deux petites pellicules d'un rouge fort vif, de la même figure que les feuilles du calice, mais beaucoup plus petites, n'ayant au plus qu'une demi ligne de longueur. La disposition de tous ces calices est singuliere en ce qu'ils ont tous la pointe tournée contre terre. Ces calices sont disposés en rond au tour des extrêmités de quelques branches, éloignées les uns des autres d'environ deux lignes, au nombre quelquefois de deux ou trois cens,

ce qui forme des especes de queues hérissées.

Chaque calice renferme un embrion de graine qui devient dans la suite une semence longuette, d'un brun foncé ou noirâtre, cylindrique, longue d'environ une demi ligne sur un quart de ligne de diamètre.

2°. Le mémoire ne marque point comment on peut connoître si l'infusion des cendres de *nayourivi* est trop ou trop peu chargée ; c'est ce qu'on connoîtra par les expériences suivantes. Sur une cuillerée ou environ de cette infusion, on y laisse tomber quelques gouttes d'huile de *sésame* : mêlez-les ensemble avec le doigt ; si l'eau est trop chargée des sels de la plante, elle prendra une couleur jaunâtre ; si elle l'est trop peu, l'huile ne se mêlera pas bien & surnagera en partie. Quand l'infusion est telle qu'elle doit être, elle devient blanche comme du lait : d'où il s'ensuit que si l'infusion est trop foible, il faut y ajouter des cendres ; si elle est trop forte, il faut y verser de l'eau. C'est ainsi que je l'ai vu pratiquer par un peintre Indien. Il m'ajouta qu'il n'étoit pas nécessaire de passer l'infusion par un linge, ainsi que le marque le mémoire ; que le

meilleur & le plus facile pour avoir une eau plus nette, étoit de la verser dans un autre vase par inclinaison. Il me dit encore que plusieurs laissoient infuser les cendres de *nayourivi* non-seulement trois heures, mais un jour & une nuit avant que de s'en servir. Il n'est pas au reste indifférent de se servir d'une infusion exacte ou non. Les Tisserands qui y auroient peu d'égard, rendroient leurs fils trop cassants, & auroient de la peine à tistre leurs toiles.

3°. Non-seulement le sain-doux peut suppléer à l'huile de *sésame*, il lui est même, dit-on, préférable; & c'est par épargne, à ce qu'on ajoute, qu'on ne se sert ici que de l'huile de *sésame*, parce qu'elle coûte moins que le sain-doux: l'inconvénient pour l'Europe seroit d'en avoir qui demeureroit toujours liquide. L'on ajoute encore que les crottes de brebis sont meilleures que celles de chêvres, lesquelles étant plus chaudes de leur nature, peuvent brûler les toiles. L'on ne craint pas de rapporter ces minuties, qui ne paroîtront peut-être pas inutiles aux gens du métier. Faute de les sçavoir, les essais réussissent mal; on se rebute & l'on abandonne les expériences qu'on avoit commencées.

4°. Le Teinturier que j'ai consulté, m'a assuré qu'il valoit mieux se contenter de secouer la toile, que de la tordre, comme le dit le mémoire, en parlant de la premiere opération, suivant laquelle on l'a laissée dans le fond du vase pendant la nuit. Il m'avertit encore qu'il pouvoit arriver que la toile que l'on prépare n'eût pas pu bien sécher, soit à cause de la pluie, dont il faut au reste préserver les toiles qu'on prépare, ou pour quelqu'autre raison; & qu'en ce cas, au lieu de la remettre dans l'eau, ainsi qu'il est dit dans la premiere opération, il faudroit attendre jusqu'au lendemain pour la faire sécher plus parfaitement, après quoi on la remettroit dans l'eau pour y passer la nuit, ainsi que le dit le mémoire.

5°. Il est aisé de conclure de la derniere remarque qu'il peut arriver des circonstances & des saisons, où l'opération de faire sécher & retremper la toile, doit se répéter non-seulement huit jours & huit nuits, mais encore davantage. La difficulté est de connoître combien de fois il faut encore la réitérer. Outre l'usage & le coup d'œil de l'ouvrier, qui lui fait connoître si la toile a acquis le degré de préparation conve-

riable, il peut se servir du moyen suivant. Il faut user, sur une pierre humectée, un peu de safran bâtard ou *terra merida*, dont on fait grand usage aux Indes pour les ragoûts. On prend un peu de l'espece de pâte qui en résulte, & on la met sur un coin de la toile, laquelle prend une couleur rouge, si elle est suffisamment préparée; si elle ne l'étoit pas suffisamment, elle ne se teindroit pas de cette couleur. Mais c'est sur-tout au coup d'œil de l'ouvrier à juger si cette préparation, qui est une espece de blanchissage, est suffisante. Plus la toile est devenue blanche, mieux elle sera préparée. J'ai dit que cette préparation étoit une espece de blanchissage, parce qu'effectivement le coupon de toile crue que l'on prépare, devient blanc par ces opérations. Mais il ne faut pas oublier qu'elles devroient se faire également, quand même on voudroit teindre en rouge une toile déja blanche.

6°. Comme la chose la plus nécessaire, & en même-temps la plus utile à avoir en Europe pour teindre à la maniere Indienne, est la plante *nayourivi*; j'ai essayé, par plusieurs expériences, de découvrir la vertu & la qualité des cendres de cette plante, & d'y trouver, s'il

s'il étoit possible, un supplément. Je crois y avoir réussi. Voici les expériences. 1°. Je mêlai de l'huile de lin avec l'infusion de *nayourivi*. Elle se mêla presqu'aussi bien que l'huile de *sésame*; mais il surnagea quelques parties jaunes & fort grossieres de cette huile qui, d'ailleurs, étoit vieille & fort épaisse: 2°. l'huile d'amende douce, mêlée avec l'infusion, fait aussi à-peu-près le même effet que l'huile de *sésame*, & on peut en dire autant de la graisse fondue de poule: 3°. je tentai l'expérience avec l'huile d'olive. Je fus surpris de voir qu'elle ne se mêla point avec l'infusion de *nayourivi*. Au lieu de surnager, elle se précipita & forma une espece de coagulation au fond du vase, & donna une couleur jaunâtre à l'infusion du *nayourivi* qui surnageoit par-dessus l'huile: 4°. malgré l'expérience, je crois voir des qualités analogues entre les sels de *nayourivi* & ceux de la soude. J'en fis dissoudre dans l'eau, & fis, avec cette dissolution du sel de soude, les mêmes expériences que j'avois faites avec celle de *nayourivi*, & elles me réussirent également. Il n'y a que celle que j'avois faite avec l'huile d'olive qui se trouva toute différente; car au lieu que cette

huile ne se mêla point avec l'infusion de *nayourivi*, elle se mêla très-bien avec le sel de soude, & donna une très-belle couleur de lait, à l'exception de quelques parties grossieres de l'huile qui surnagerent. Au reste, cela ne pouvoit manquer d'arriver, la soude & l'huile d'olive étant la base du savon. 5°. Je fis plus encore : je donnai à un Teinturier du sel de soude & un morceau de toile d'Europe, lui recommandant de faire avec l'un & l'autre les mêmes opérations qu'il avoit coutume de faire avec son infusion de *nayourivi*. Il le fit, & non-seulement cela produisit le même effet ; mais il prétendit que l'effet de la dissolution de la soude étoit préférable à celle de la plante Indienne ; d'où l'on peut conclure que l'un pourroit suppléer à l'autre, quoique la nature de l'un & de l'autre ne soit pas absolument la même. 6°. Voici encore une observation qui confirme ce rapport de la soude & du *nayourivi* : c'est que le levain dont il est parlé dans le mémoire, qui n'est autre chose que de l'huile de *sésame*, mêlée avec l'infusion gardée quelque temps ; ce levain, dis-je, étant conservé avec soin, se fige enfin, & devient dur ; & alors il est, dit-on,

excellent. Il eſt aiſé de voir par-là que l'huile de *ſéſame*, avec la plante *nayourivi*, forme un ſavon fort reſſemblant en tout à celui qui réſulte du mélange du ſel de ſoude & d'huile d'olive. Il n'eſt guere douteux, ce ſemble, que l'un ne puiſſe ſuppléer à l'autre ſans inconvénient, pour ne pas dire avec avantage. 7°. Les expériences qui ont été faites ſur l'eau qui ſert aux Teinturiers Indiens, ont donné occaſion au Frere *du Choiſel* d'en faire d'autre ſur le même ſujet. Je les rapporterai, dans la perſuaſion qu'elles pourront faire plaiſir & être utiles.

« Cette eau a un goût inſipide & dé-
» goûtant, qui m'a fait croire qu'elle
» étoit chargée de quelque partie de
» nitre. L'expérience m'en a convaincu :
» puiſqu'ayant fait diſſoudre, dans huit
» onces d'eau ordinaire, un demi-gros
» de nitre, je lui ai trouvé en partie le
» goût de celle-ci : ce qui n'eſt point
» arrivé à différens autres ſels minéraux
» que j'ai fait pareillement diſſoudre.
» Cette eau eſt un peu plus légere que
» celle qu'on boit à Pondichery. Elle
» peſe un gros de moins ſur le poids de
» vingt-neuf onces.

» J'ai diſtillé ſept livres quatre onces

» de la même eau dans un alambic de » cuivre étamé. J'en ai tiré la moitié » environ par la diſtillation. Cette eau » diſtillée, qui eſt moins chargée de » ſel, a un goût un peu moins déſa- » gréable & moins dégoûtant. J'ai re- » marqué qu'elle peſoit alors un peu » moins qu'auparavant ; ſavoir, d'un » gros & demi ſur la quantité de vingt- » neuf onces ; & par conſéquent deux » gros & demi de moins que l'eau or- » dinaire de Pondichery.

» Cette eau diſtillée a dépoſé, au bout » de quelques jours, quelques filamens, » ainſi que l'eau ſimple diſtillée d'une » plante, lorſqu'elle a repoſé quelque » temps. J'ai fait évaporer, au feu nu, » la moitié de l'eau qui reſtoit dans la » cucurbite après la diſtillation. Je l'ai » filtrée par le papier gris, qui s'eſt » trouvé couvert d'une poudre blanche » que j'ai regardée comme le *caput* » *mortuum* de cette eau, parce qu'elle » n'avoit aucune ſaveur, ni aucun » goût.

» J'ai expoſé la liqueur filtrée à un lieu » frais, pour voir ſi elle dépoſeroit » quelque ſel au fond du vaſe ; parce » qu'elle avoit un goût un peu ſalé. » Trois jours après, voyant qu'elle

» n'avoit rien déposé, j'ai fait évaporer
» au bain marie la moitié de la liqueur
» que j'ai filtrée une seconde fois. Je
» l'ai encore exposée à un lieu frais,
» sans en tirer plus que la premiere fois.
» J'ai enfin fait évaporer le reste de
» l'humidité, toujours au bain marie,
» & j'en ai retiré un gros & quarante
» deux grains de sel salé, approchant du
» sel marin. J'ai mis quelques grains de
» ce sel dans une cuillerée de vinaigre;
» il s'y est dissout, & le vinaigre y a
» perdu un peu de sa force, sans qu'il
» y ait eu de fermentation sensible. J'ai
» cherché pourquoi ce sel avoit une
» qualité alkali, ayant cependant un
» goût acide. Pour cela, j'ai jetté ce
» sel dans une quantité d'eau commune.
» J'en ai fait évaporer la moitié. Ce sel
» a eu de la peine à se dissoudre dans
» cette eau; & même il ne s'y est pas
» dissous entiérement. J'ai filtré cette
» dissolution à travers un papier blanc;
» le filtre est demeuré couvert d'une
» poudre grossiere, qui n'avoit aucun
» goût salé, la liqueur n'a déposé aucun
» sel dans le vase qui la contenoit. Après
» avoir reposé vingt-quatre heures, j'ai
» fait évaporer toute l'humidité sur un
» feu fort doux. Après cette évapora-

» tion, le sel étoit fort blanc à la su-
» perficie, & luisant. Je voulus retirer
» ce sel : mais je trouvai que le des-
» sous étoit fort gris, parce que cette
» partie de sel étoit apparemment en-
» core chargée de terre. Je n'ai pu faire
» cristalliser ce sel, parce que je n'en
» avois pas une assez grande quantité.
» D'ailleurs on sçait que le sel fixe alkali
» ne se cristallise pas aussi facilement
» que les autres sels.

» Ce sel étoit alkali apparemment, à
» cause de la quantité de terre qui y
» étoit unie : car il avoit un goût salé
» comme le sel marin, qui est un sel
» acide, chargé d'un peu de terre. J'ai
» remarqué que tout le sel que j'ai tiré,
» après en avoir séparé la terre, n'étoit
» pas plus salé; d'où il s'ensuit, qu'une
» partie de son acidité s'est perdue dans
» les différentes évaporations que j'en ai
» faites.

» J'ai fait évaporer trente onces de
» cette eau, sans aucune autre prépa-
» ration, & j'en ai tiré un demi-gros
» de sel fixe, plus blanc que celui que
» j'ai tiré au bain marie. Il avoit le
» même goût que l'autre; & comme je
» n'en avois rien séparé par la filtration,
» j'en tirai trois grains de plus, à pro-

» portion que je n'en avois eu dans
» l'autre opération. Tout ceci confirme
» la premiere pensée que j'ai eue, que
» cette eau étoit chargée de nitre. Le
» nitre est un sel fossile salé, composé
» d'un sel acide, & d'une terre absor-
» bante. Un sçavant Chimiste (1) a fort
» bien remarqué que lorsqu'on faisoit
» bouillonner, dans une très-grande
» quantité d'eau, une petite quantité de
» salpêtre, on n'en retire qu'un sel salé,
» semblable au sel marin ou au sel gomme;
» c'est-à-dire, un sel acide, chargé d'une
» terre absorbante. Voilà ce que m'ont
» donné les opérations dont je viens de
» parler.

» J'ai remarqué que cette eau, quoi-
» qu'insipide & dégoûtante, dissout bien
» le savon, ainsi que celle qui est bonne
» à boire; & elle differe en cela de
» celle des puits de Paris, qui n'est pas
» bonne à cet usage. J'ai fait dissoudre
» un peu de nitre dans de l'eau com-
» mune qu'on boit à Pondichery, &
» ensuite j'y ai fait dissoudre du savon.
» Il s'y est dissous comme dans l'eau que
» les Peintres & les Teinturiers Indiens
» employent dans leurs ouvrages ».

(1) M. Lemery.

8°. Je finis par les remarques auxquelles les Indiens prétendent distinguer les eaux propres à leurs teintures. Ils prétendent que l'eau âpre, ainsi qu'ils l'appellent, donne au riz une couleur rougeâtre, lorsqu'on s'en sert pour le faire cuire ; que la couleur de cette eau tire un peu sur le brun ; que son goût la fait assez connoître à ceux qui sont accoutumés à s'en servir ; mais que la meilleure marque est l'expérience : parce que si l'on se sert d'une autre eau que celle-là, la préparation qui se fait pour les toiles peintes avec le lait du buffle & le *cadoucaye*, ou le mirobolam, dont il est parlé précédemment dans ces Lettres édifiantes, ne s'attache pas bien à la toile.

Voilà, mon Révérend Pere, les remarques que j'ai faites sur la teinture en rouge, & sur ce qui y a quelque rapport. Le défaut de temps m'a empêché de les mettre plutôt en ordre. Mais le siege de cette ville attaquée envain par les Anglois, pendant près de deux mois, m'a procuré pour cela plus de loisir que je n'aurois voulu. Cependant, comme c'est au bruit du canon & au milieu des alarmes de la guerre que ces observations ont été rassemblées, j'espére qu'on

aura pour elles quelque indulgence dans le jugement qu'on en portera. Je suis, dans l'union de vos saints sacrifices, &c.

EXTRAIT

D'une Lettre du Pere Possevin au Pere d'Irlande.

A Chandernagor, dans le Bengale, le 11 Janvier 1749.

La providence m'a envoyé à Bengale en 1747, remplacer le Pere Lalou, qui y mourut le 6 Septembre 1746. La vie y est à peu près comme en Europe. Il y a du travail & peu de fruit, le débordement des mœurs y étant considérable comme dans les autres colonies des côtes, plus même ici qu'à Pondichery, parce que le pays est bon, plus commerçant, qu'on y est moins maître qu'à Pondichery, & qu'il y a mêlange de toutes nations, & voisinage d'Anglois & de Hollandois. Cependant, à la faveur d'un Hôpital de pauvres & d'orphelins, que le Pere Mosac, notre Supérieur, bâtit

en 1744 ou 1745, dans un temps de mortalité & de famine, pour y mettre des enfans moribonds que les parens lui apportoient & lui vendoient, on ne laisse pas de faire ici du bien. Nous les achetons deux roupies (1) chacun & un morceau de toile; cela va à près d'un écu de six liv. de notre monnoie, somme bien modique pour une ame rachetée du sang d'un Dieu. Cela occasionne d'autres conversions: les meres viennent quelquefois se faire Chrétiennes en apportant leurs enfans.

En général les adultes ici sont assez mauvais Chrétiens: ils ont peu de foi, sont fort superstitieux, vivent dans une grande ignorance & indifférence de leur salut, & dans un grand débordement de mœurs.

On m'a mandé que le Prince de Nolan vouloit nous donner un amplacement dans Nolan, pour y bâtir une Eglise. J'en bénis le Seigneur; mais à la moindre persécution l'Eglise sera détruite, parce que ce Prince est trop peu puissant & que les Brames ont trop d'empire sur l'esprit des petits Princes: il vaudroit mieux bâtir sur le terrein des Maures

(1) La roupie vaut 48 à 50 sols.

que les Brames craignent, & qui, en général, nous sont favorables.

A Pondichery, en Mai 1747, la famine s'est fait sentir dans ces temps à vingt ou trente lieues à la ronde. Cela a occasionné bien des conversions de païens, & sur-tout un grand nombre de baptêmes d'enfans moribonds.

J'ai été bien consolé & édifié des aumônes de M. & de Madame Duplex, & du reste de la Colonie Françoise de Pondichery. Je ne doute pas que ce ne soit cela qui ait attiré la protection visible de Dieu sur Pondichery & sur tous les établissemens François dans l'Inde; car, jusqu'à présent, malgré les forces formidables de nos ennemis, nous n'avons pas perdu un pouce de terre dans tous nos établissemens, quoique les Maures se soient joints aux Anglois contre nous. Nous avons eu même le bonheur de les battre par-tout. Après que nous eûmes pris Madras & manqué Goudelour, ils ont été obligés de rester avec toutes leurs forces devant Goudelour pour le fortifier.

Ensuite l'Amiral Boscaven arriva, avec son escadre de vingt-deux ou vingt-trois voiles, aux Isles de France, où il n'eut aucun succès; de-là il vint se joindre à Goiffin pour assiéger Pondichery par

terre & par mer. Ce siége commença le 18 ou 22 Août : il a duré jusqu'au 17 Octobre 1748. 6000 Européens, & autant de soldats du pays, tant Maures qu'autres, assiégeoient par terre, tandis que les vaisseaux Anglois attaquoient par mer.

Ils leverent le siége après avoir perdu environ 1400 hommes, tués ou morts de maladie, ou faits prisonniers. Ils ont tiré environ 4000 bombes, & 40 à 45 mille coups de canon.

Pendant le siége, on a rasé une Pagode qui étoit près de notre Eglise, article que nous n'avions pu obtenir jusqu'à présent, mais que M. Duplex a fait de la meilleure grace du monde, à la réquisition des Missionnaires.

Les ennemis n'ont pu approcher plus près que de 350 toises des murs de Pondichery.



LETTRE

Du Pere Lavaur, Missionnaire de la Compagnie de Jesus aux Indes, à Monsieur de Lavaur son frere.

MON TRÈS-CHER FRERE,

Je ne vous ai pas écrit depuis le temps où la guerre fut déclarée en ce pays-ci, entre la France & l'Angleterre. Le départ de ma lettre précéda de peu cet événement, & suivit le sort du vaisseau qui la portoit, lequel fut pris par les Anglois. Après la paix faite, il a dû vous sembler que c'étoit ma pure faute si je ne vous donnois point de mes nouvelles; mais il s'en faut bien que la tranquillité rendue à l'Europe, & aux cantons de l'Inde soumis aux Européens, soit venue jusqu'à moi; j'ai été sans intervalle jusqu'à présent au milieu de la guerre & des alarmes qui la suivent, chaque jour, dans l'attente de quelque catastrophe, funeste du moins à mes Eglises, si ma vie n'y risquoit pas. En cette situation, on n'est guere en humeur d'écrire, ni

même en commodité de le faire : tout au plus j'écrivois fort succinctement à Pondichery, & il y a eu même des temps où j'osois à peine le faire ; sçavoir, lorsque les François ont été eux-mêmes mêlés dans cette suite de troubles dont j'ai été continuellement investi. Ceci s'est engagé de proche en proche, & a produit des événemens dont l'importance & la singularité méritent une histoire particuliere. Pour vous mettre au fait, il faudroit non-seulement remonter à d'autres événemens qui se sont passés avant mon arrivée dans l'Inde, mais encore vous donner une idée de la constitution du pays, de son gouvernement, des différens peuples qui l'habitent, des droits qu'y prétendent les Marattes & les Maures, dont les premiers l'ont autrefois gouverné, & les derniers le gouvernent actuellement. (Quand je dis gouverner, cela veut dire piller). Les Maures en sont en possession, & leurs exactions se font à plus petit bruit; les Marattes le parcourent à main armée, & portent plus loin leur cruauté, pillant, saccageant & brûlant tous les lieux où ils passent. On est principalement exposé à ces sortes d'incursions dans les pays où sont les Eglises que j'ai desservies jusqu'ici, au-delà des

montagnes, situées à cinq ou six journées de Pondichery. Les Gouverneurs Maures les laissent faire, pour éviter les frais d'une guerre, & quelquefois sont eux-mêmes pillés. Pour les Princes particuliers, originaires du pays, ils sont hors d'état de résister; outre la crainte que les Marattes leur ont imprimée, par la vîtesse avec laquelle ils se transportent d'un lieu à un autre, & qui fait qu'on ne peut se garantir de leurs surprises, fût-on plus fort qu'eux; de cette sorte deux ou trois cens chevaux Marattes font la loi dans une grande étendue de pays; nos houzards ne feroient que blanchir auprès d'eux: on les croit à trente lieues, lorsqu'on les voit paroître tout-à-coup, à la faveur d'une marche cachée par des déserts, ou des forêts, ou par l'obscurité d'une nuit durant laquelle ils auront fait des quinze ou seize lieues; la Providence m'a garanti d'eux bien des fois, ou en me les faisant éviter, ou en me conciliant l'amitié des Chefs, au moyen de quelque petit présent de fruits que je leur envoyois, en prévenant leur arrivée dans les endroits où je me trouvois. C'est ainsi que j'ai habité parmi eux durant huit ou neuf mois, sans en recevoir le moindre dommage; si je ne puis dire

la moindre inquiétude, ayant de pareils voisins campés autour de mon logement. Les Chefs étoient presque continuellement chez moi, & il falloit souffrir cette importunité pour ne pas s'exposer à quelque chose de pire; cela m'attiroit de la part de leurs gens une considération qu'ils n'avoient pas pour le Prince même qui les avoit appellés à son secours, & qui les soudoyoit pour se défendre contre le Roi du Maissour, le plus puissant Prince Gentil qui soit dans la peninsule de l'Inde. Pendant que ces Marattes amis lui faisoient bien plus de mal que les Maissouriens ses ennemis, qu'ils brûloient tous ses villages, & détruisoient tous ses jardins, ils n'osoient entrer dans le mien & y prendre une feuille d'arbre, sinon avec ma permission. Malgré ces égards, je n'avois pourtant pas osé entreprendre un voyage & m'éloigner de leur camp, la plupart des soldats d'une pareille troupe n'ayant d'autre paye que la permission de piller impunément, à condition de partager le butin avec leurs Chefs, qui, suivant leur concordat, ne leur font jamais rendre ce qui est une fois pris. Je serois bien long si je voulois entrer dans le détail de bien d'autres traits de Providence dans le genre de celui que

je viens de rapporter ; je vous ajouterai seulement qu'un Missionnaire qui est en pareille situation, & comme bloqué par une telle armée, n'est pas cependant oisif pour les fonctions de son ministere. Il y a quantité de Chrétiens dans ces sortes d'armées, où à la vérité ils ne sont pas en grande considération, mais ils n'en méritent pas moins la nôtre ; l'emploi de la plupart est d'y soigner les chevaux des cavaliers Marattes ; d'autres y gagnent leur vie en vendant de l'herbe ou du bois. Comme ce sont des gens qui n'ont rien en propre que leur personne, ils trouvent leur patrie par-tout où ils trouvent à vivre. Une multitude de ces Chrétiens suivit les Marattes il y a onze ou douze ans, après une incursion de ceux-ci, ou plutôt une inondation qui embrassa presque toute la Péninsule, depuis leur pays situé au nord de Goa, & s'étendant vers l'est jusqu'à la mer, qui borne au sud ce pays-ci : ils passerent les montagnes qui lui servent de barriere, & vinrent jusqu'auprès de Pondichery ; après avoir tué dans un combat le Nabab ou Gouverneur d'Arcat (c'est le nom de la ville capitale de ce pays, & du pays même qui s'étend depuis la mer jusqu'aux montagnes dont j'ai déjà parlé, de l'est à

l'ouest, & il a bien plus d'étendue encore nord & sud) le gendre du Nabab nommé *Sandersaheb*, étoit alors avec ses principales forces dans le Royaume de *Trichirapaly*, qu'il avoit conquis ou usurpé tout récemment; les Marattes allerent l'attaquer, prirent la ville capitale, & l'emmenerent prisonnier dans leur pays. Ce fut alors qu'une multitude de Chrétiens, auparavant attachés au service du Nabab, suivirent les vainqueurs, en continuant auprès de ceux-ci les emplois qu'ils avoient auparavant, comme de soigner les éléphans, les chameaux, les chevaux.

Quoique les Maures, Gouverneurs particuliers de quelque place, ou de quelque pays, aient des démêlés presque continuels avec les différens Chefs des Marattes qui rodent de côté & d'autre, cependant tout se réunit, Maures & Marattes, sous l'étendart du grand Nabab, ou Gouverneur de la Péninsule, qui réside, soit à Aurengabad, situé dans le pays même des Marattes, soit à Golconde; la puissance de celui-ci le rend formidable à son maître même, le grand Mogol, dont il dépend plus de nom que de fait. Il s'est attribué la nomination de tous les Nababs subalternes; de sorte

que le pays d'Arcat étoit passé, après plusieurs événemens qu'il seroit long de déduire, à une de ses créatures. L'avant dernier de ces Gouverneurs qui étoit en place, quand tout ce que je viens de dire est arrivé, étoit le fameux *Nisan*, le même qui appella *Thamas-Koulikan* à Dely pour en emporter les richesses immenses dont celui-ci dépouilla le grand Mogol : Nisan étant mort, il y a trois ou quatre ans, *Nazersing* lui succéda. Dans cette circonstance, *Sandersael*, prisonnier des Marattes, en obtint sa liberté ; il ne put également obtenir de *Nazersing* la place de Gouverneur d'Arcat, mais il se proposa de l'emporter de force. Soutenu & conduit par un neveu de *Nazersing*, nommé *Idaielmodiskan*, mécontent de son oncle, il contoit encore plus, pour réussir, sur l'amitié des François qui avoient été toujours de bonne intelligence avec sa famille, & qui avoient lieu de se plaindre de son compétiteur, dont les Anglois avoient reçu du secours dans la derniere guerre que nous avons eu avec eux ; sa confiance n'a pas été trompée ; les François s'étant joint à lui, ont tué son rival dans un combat, & l'ont mis en possession du pays. Ils travailloient

même à agrandir son Gouvernement, quand *Nazersing* est venu ave c une armée formidable, il y avoit plus de cent mille chevaux, & dont le total montoit au nombre de quatre cent mille hommes. *Idacelmodiskan* est tombé entre les mains de son oncle, on n'a jamais bien pu éclaircir par quelle intrigue. Les François n'ont eu d'autre parti à prendre que la retraite devant une armée dont ils ne connoissoient encore que le nombre & non la foiblesse. Les Maures, en les attaquant, les ont instruits de ce dernier point. Les François, investis de tous côtés, & n'étant qu'un contre cinquante, ont fait un abbatis de Maures & Marattes, qui les a étonnés à tel point qu'à présent ils ne peuvent soutenir dans un combat un visage blanc. Il faut remarquer que les Anglois, presqu'en égal nombre que nous, étoient dans l'armée de *Nazersing*, mais ils s'amuserent avec leur canon qui ne put suivre nos gens : ceux-ci ayant mis au milieu d'eux *Sanderſaeb* & son fils, firent une bonne journée de chemin ; en passant sur le ventre à des armées, dont chacune sembloit devoir les engloutir, & se rendirent à une lieue de Pondichery, ayant été obligés d'abandonner dans la

boue quelque piece de canon qu'ils ont repris dans les suites. Après avoir formé leur camp, ils ne furent pas long-temps sans exercer à leur tour l'armée de *Nazersing*; trois cens hommes fondirent dessus la nuit suivante, taillerent en pieces un corps de douze mille chevaux plus avancés que le reste, & déterminerent par-là *Nazersing* à aller se loger plus loin. Ceci a été suivi de bien d'autres actions & prises de villes, à peine vraisemblables, mais cependant vraies. A tous ces échecs de *Nazersing*, se joignit la disette des vivres qui l'obligea de permettre à ses gens de se débander pour aller chercher des fourrages & des vivres ailleurs. J'en ai vu des détachemens à plus d'une douzaine de journées du camp principal. Je fus averti pour-lors qu'on étoit allé me chercher dans une de mes églises, pour me prendre & m'emmener à *Nazersing*, & qu'on devoit venir à celle où j'étois. Un Jésuite d'Agen, nommé le Pere Costas, qui venoit d'une autre extrémité de nos Missions, se trouva dans cette conjoncture avec moi. Il n'y avoit que nous deux de Missionnaires dans ces terres : en pareille situation, ce n'étoit pas la mort qui nous alarmoit, mais nous crûmes cependant devoir

faire ce qui dépendoit de nous pour l'éviter. Nous nous éloignâmes donc encore d'environ trois journées dans le nord, en nous propoſant de pouſſer juſqu'à Goa, ſi les recherches qu'on faiſoit de nous, nous y obligeoient. Mais quinze jours ou trois ſemaines après, le bruit public nous apprit la mort de *Nazerſing*, tué par ſes gens même, dans une action vive, où les François jouerent à tout perdre, & firent une entrepriſe & des efforts, dont tout ce qu'on a écrit des combats d'Alexandre très-certainement n'approche pas. La ſcène changea, *Idailmodiskan*, qui étoit déja entre les mains des exécuteurs, pour perdre ſa tête, fut déclaré grand Nabab, vint à Pondichery, & ne chercha qu'à témoigner ſa reconnoiſſance aux François, par des dons en terres & d'autres préſens conſidérables; il voulut en avoir un détachement avec lui pour s'aller ſaiſir de Golconde où étoient les tréſors immenſes ramaſſés par Niſan. On lui donna donc environ deux cens blancs avec un nombre plus conſidérable d'Indiens aguerris à notre ſervice. Dans la longue route qu'il falloit faire pour arriver au terme du voyage, autre révolution. Quelques Nababs particuliers ayant

conjuré contre *Idaielmodiskan*, il y a eu un combat funeste aux conjurés; mais sur la fin de l'action, une fleche tirée par je ne sçais qui, atteignit l'œil du vainqueur, qui mourut presqu'aussitôt. Les François, malgré leur petit nombre, lui donnerent un successeur, & déterminerent l'élection qu'ils firent tomber sur un cadet même de *Nazersing* qu'ils venoient de faire périr. Ils l'avoient eu prisonnier à Pondichery: il se nomme *Salabersing*. Celui-ci confirma tout ce que son prédécesseur avoit fait en faveur de la Nation Françoise, & le détachement François s'attacha à lui pour le conduire & le mettre en possession de Golconde. On y est heureusement arrivé, & delà on est allé à Aurengabad. Les trésors de ces deux villes, fruits des épargnes, des travaux & des infidélités des grands Nababs, qui depuis long-temps ne payoient rien à leur maître le grand Mogol, se trouvent à présent entre les mains des François, dont le Commandant regne, pour ainsi dire, à la faveur d'un petit détachement, dans tout un pays bien plus considérable que la France. *Salabersing* est sous sa tutelle.

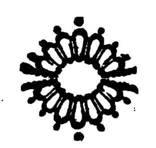
Pendant que tout ceci s'est passé dans

le nord, bien loin d'ici, les Anglois ont voulu chasser le Nabab d'Arcat, placé par les François, & lui substituer un des enfans de l'ancien Nabab, mort dans le combat dont j'ai parlé ci-dessus. Celui-ci s'est emparé de la ville & du Royaume de Trichirapali, dont il avoit eu l'administration du vivant de son pere. Il s'y est maintenu jusqu'aujourd'hui, mais on le serre à présent dans sa capitale, quoique le nombre des Anglois qui sont avec lui, égale au moins celui des François qui l'attaquent. Les Anglois ont reçu bien plus de soldats d'Europe que nous; mais il paroît, par tous les événemens passés, & par le tour que les affaires prennent pour le présent, que nous avons Dieu de notre côté. Si les Anglois prévaloient, on peut juger, par la conduite qu'ils tiennent à l'égard de la Religion Catholique, dans les lieux de leur dépendance, qu'ils acheveroient de la ruiner, au lieu que les succès des François sont ceux de la Religion même. *Santlersaeb* nous a déja donné un beau terrein au milieu de la ville d'Arcat, où nous commencions à bâtir, quand les Anglois sont venus pour faire une diversion qui rompit l'entreprise de *Trichirapali*. Ils s'en sont emparés sans résistance, & la quitteront

teront avec la même facilité, à l'arrivée des troupes qui ont été envoyées pour les en chasser. C'est une ville immense, qui a plus d'une mortelle lieue de long, ou, pour mieux dire, c'est un amas de différens villages qui environnent une ville, & sont censés faire un tout avec elle, à raison de leur proximité ou de l'union qu'ils ont avec elle ou entr'eux, par une rue par exemple, tandis que ce ne sont, à droite & à gauche de cette rue, que des champs & des bois. Nous avions ci-devant une petite église dans un fauxbourg. Nous venons aussi de faire un nouvel établissement dans la ville de *Gingi*, autrefois capitale du Royaume de ce nom, & dont Pondichery dépendoit. Cette ville, fameuse par ses sept forteresses, dont chacune est à la cîme d'une montagne, & qui ont communication entr'elles par des murs bâtis dans l'intervalle de ces sept montagnes, pour les lier l'une avec l'autre, avoit coûté douze ans de siége aux Maures, encore ne la prirent-ils que par l'imprudence du Roi, qui se laissa faire prisonnier dans une sortie mal concertée. Les François s'en sont rendus les maîtres dans une nuit. Trois soldats seulement ont grimpé sur l'une des montagnes, mal-

gré les corps-de-garde placés de distance en distance, & ont tellement étonné les Maures, que ceux-ci ont abandonné le reste avec bien du butin & des richesses. Les François sont encore nantis de cette place; & je ne sçais s'ils la rendront au Nabab. J'eus l'honneur d'y accompagner, sur la fin du carême passé, M. le Gouverneur de Pondichery & *Sandersaeb.* J'étois arrivé peu de temps auparavant dans cette ville, pour m'y reposer un peu, après trois ans d'absence: mais M. le Gouverneur me demanda pour être Aumônier de l'armée qu'il envoyoit à *Sandersaeb*, pour soumettre quelques places. Je quittai l'armée, excédé par les chaleurs, avant qu'elle prît la route de *Trichirapali.* Je ne m'arrêtai pas long-temps à Pondichery, attendu le besoin de nos Missions, pour lesquelles je partis presqu'aussi-tôt. Je repassai dans les montagnes, avec bonne envie de visiter toutes mes églises: mais j'ai encore été traversé dans ce dessein; une armée de Marattes m'a tenu bloqué pendant près de deux mois dans la premiere église de mon district. Graces à Dieu, ce n'a pas été sans fruit, puisque dans mon séjour j'y ai fait plus de trente baptêmes, dont il y en a huit d'adultes. Il

en restoit encore à faire de cette derniere espece, quand j'ai été rappellé à Pondichery, pour une raison à laquelle je n'avois guere sujet de m'attendre; sçavoir, pour y remplir le poste de Supérieur général. C'est au milieu des occupations dont je suis investi, outre la nécessité d'apprendre une nouvelle langue à l'âge de cinquante-sept ans, que je vous écris ceci à bâtons rompus, pour vous apprendre en abrégé les événemens du pays, ma propre situation, & pour vous faire connoître combien je suis éloigné de vous oublier. Recommandez-moi au Seigneur. Faites-le prier pour moi, & soyez toujours persuadé de la véritable tendresse avec laquelle je ne cesserai d'être, mon très-cher Frere, votre, &c.



EXTRAIT

*D'une lettre écrite de Chandernagor dans le Royaume de Bengale, au R. P. ***.*

Le 1er Janvier 1753.

JE ne vous entretiendrai pas long-temps, mon Révérend Pere, de ce qui m'est arrivé pendant mon voyage qui n'a pas été aussi heureux qu'on me l'avoit fait espérer. Je me contenterai de vous en donner ici un précis.

Je me suis embarqué, comme vous sçavez, à l'Orient. D'abord la navigation a été assez favorable. Cependant je ne suis arrivé qu'au bout de cinq mois à l'Isle de France, qu'on ne connoissoit autrefois que sous le nom de l'Isle Maurice. Le Capitaine du vaisseau ne voulut point relâcher à l'Isle Grande, dans le Brésil, comme on en étoit convenu; nous aurions pu y faire provision d'eau douce, de bœufs & de volailles dont nous avions grand besoin; son dessein étoit de relâcher au Cap de Bonne-Espérance, qui est situé aux extrémités de l'Afrique. C'est une Colo-

nie Hollandoise, qui ne cede, dit-on, en rien à celle que cette Nation entretient à Batavia; mais Dieu ne permit pas que nous y abordassions. Après huit jours d'efforts inutiles pour entrer dans la rade, nous fûmes obligés de faire encore neuf cens lieues pour aller chercher l'Isle de France, où nous arrivâmes enfin très-fatigués de la traversée, & d'où nous partîmes après six semaines de séjour. Le reste de la route nous a beaucoup plus coûté. Deux fois le feu a pris à notre vaisseau; cinq fois nous avons failli à être submergés; le navire a été plusieurs jours sur le point de se briser, ou contre les rochers, ou sur le sable; mais enfin l'activité & la bonne manœuvre de nos matelots nous ont toujours sauvé, graces à la Providence qui veilloit sur nous. Nous avons vu de loin l'Isle de Madagascar, qui a près de neuf cens lieues de circuit. On prétend que c'est la plus grande Isle connue, quoique beaucoup de voyageurs assurent que celle de Borneo, vers la Chine, est plus grande encore. Nous avions autrefois à Madagascar un établissement François, qui ne subsiste plus depuis quelques années. Il y a quelques années qu'un des Rois de cette

Isle mourut. Ses sujets voulurent reconnoître le Roi de France pour leur Souverain, à condition que ce Monarque leur donneroit pour Vice-Roi un certain François qu'ils désignerent; & qu'ils avoient vu dans leur pays. Ce François devoit épouser la fille unique du Roi défunt, afin d'avoir des enfans de son sang. Le François accepta la proposition, quitta l'épouse légitime qu'il avoit à l'Isle de France où il étoit établi, & se rendit dans son Royaume, accompagné d'une vingtaine de ses compatriotes dont il avoit formé sa Cour. Mais son regne ne fut pas de longue durée. Les François se comporterent si mal à l'égard de leurs bienfaiteurs, que ces Insulaires fatigués des insultes qu'eux & leurs femmes en recevoient, les massacrerent tous en un jour.

Je ne m'arrêterai point à vous detailler les dangers que nous avons couru jusqu'à Chandernagor, je vous dirai seulement que nous sommes arrivés dans cette ville, après avoir essuyé tous les caprices de l'air, & les fureurs d'une mer féconde en naufrages. Mais je ne vous laisserai pas ignorer un événement mémorable qui a jetté l'épouvante dans tout le Royaume de

Bengale. Je ne fus pas plutôt arrivé au lieu de ma destination, qu'on m'apprit qu'*Elcabat & Benurez*, deux villes considérables du pays, venoient d'être submergées, & qu'il avoit péri dans ce désastre plus de cent mille personnes, sans compter une quantité prodigieuse d'éléphans, de chameaux, de chevaux, de bœufs, &c. Un fleuve voisin, enflé par les eaux du Gange débordé, rompit sa digue & se répandit avec tant d'impétuosité & de fureur, qu'il entraîna dans son cours tout ce qu'il y avoit d'aldées ou villages jusqu'à *Bar*. On prétend qu'il a péri dans cette malheureuse occasion environ trente ou quarante mille personnes, & que tout le Gange étoit couvert de cadavres, de bestiaux & de débris de maisons. Il semble que le Seigneur ait voulu punir ces villes des abominations qui s'y commettoient impunément depuis plus de trente ans. Nos Missionnaires les comparoient à Sodome & à Gomorrhe; mais si tout ce qu'ils m'en ont raconté est vrai, comme je n'en doute point, elles méritoient un châtiment semblable à celui qui a rendu si célebres, dans l'Ecriture, les deux villes que je viens de nommer.

Benurez étoit le terme d'un pélerinage, où tous les ans il venoit des pays les plus reculés de l'Inde, des milliers d'Idolâtres, qui, autorisés par l'exemple de leurs Dieux, se livroient aux abominations les plus revoltantes & les plus monstrueuses. Assassinats, débauches, crimes de toute espece, rien ne leur étoit défendu pendant le voyage; dans le Temple même, qui en étoit le terme, la licence n'avoit plus de bornes. Ma plume se refuse à vous écrire les horreurs qui s'y passoient, & dont on se faisoit gloire, comme un point essentiel de Religion. Imaginez-vous tout ce que le cœur le plus corrompu, & l'esprit le plus déréglé peuvent inventer de plus brutal & de plus odieux, & vous aurez quelqu'idée des fêtes affreuses qui se célébroient au Temple de *Benurez*.

On compte dans Chandernagor environ cent deux ou trois mille habitans, comme à Pondicheri; & dans ce grand nombre nous n'avons gueres que quatre mille Chrétiens, en y comprenant les François, les Métis & les Topases; tout le reste est Maure Mahométan ou Idolâtre. Si nous avions plus d'ouvriers Evangéliques, on pourroit, malgré les efforts & la rage des Brames, conver-

tir, sans sortir de la ville, un grand nombre de ces infortunés; mais malheureusement nous ne sommes que quatre actuellement; encore le plus zèlé & le mieux instruit de la conduite & des moeurs des Idolâtres, se trouve hors de combat à cause de son grand âge & de ses infirmités; de sorte que les détails de la paroisse, joints au soin d'un grand hôpital dont nous sommes chargés, & où j'ai vu jusqu'à trois cens malades, demandent absolument tout notre temps. Nous aurions besoin de deux ou trois Missionnaires laborieux qui se consacrassent entiérement à l'instruction des Idolâtres. Le Révérend Pere Mosac, Supérieur de la Mission, & Curé de la Colonie, est le seul qui sache leur langue. Comme ce double emploi excede les forces de ce Missionnaire, sans cependant ralentir son zèle, j'ai commencé à étudier la langue du pays dans l'espérance de pouvoir partager ses travaux qui sont évidemment & trop multipliés & trop pénibles pour qu'il puisse les soutenir seul.

Jusqu'ici les malades & les mourans nous ont entiérement occupés. Il y a eu dans le mois d'Octobre passé quatre-vingt enterremens & soixante-quinze dans le mois de Novembre. Au com-

mencement du mois suivant on en a compté vingt-quatre ou trente, & sur la fin du même mois j'ai enterré moi seul vingt-huit personnes. Jugez qu'elle prodigieuse quantité de morts il doit y avoir eu, à proportion, parmi les Maures & les Gentils qui sont en si grand nombre? Les premiers enterrent leurs morts, les seconds les jettent dans le Gange. Pour les Gentils des terres éloignées de ce fleuve, ils portent les leurs dans un champ où les corbeaux, les chiens-marrons, & mille autres animaux carnaciers viennent les dévorer.

La grande mortalité de cette année a fait renouveller la scene tragique & barbare des femmes nobles, qui se brûlent vivantes avec le corps de leurs époux décédés. L'usage est qu'alors elles se parent de leurs plus riches vêtemens, & qu'elles chargent leur tête de tout ce qu'elles ont de plus précieux, comme de perles fines, de joyaux rares, &c. Ensuite elles font gravement le tour du bûcher, après quoi elles distribuent, à leurs parens & à leurs amis, les diamans & les bijoux dont elles étoient ornées. Quand cette cérémonie est finie, elles montent avec intrépidité sur le bûcher, prennent sur leurs genoux

le cadavre de leur mari, y mettent elles-mêmes le feu, & se laissent consumer avec lui, sans faire paroître le moindre sentiment de douleur. Si, lorsqu'elles s'approchent du bûcher, il arrivoit qu'un Européen leur touchât seulement l'épaule ou la main, elles seroient déclarées infâmes, déchues de leur caste, & indignes de l'honneur d'être brûlées. Jugez par-là de l'horreur que les Idolâtres de ce pays ont conçue pour nous. Cependant il est arrivé qu'on a sauvé des flammes quelques unes de ces infortunées; mais il seroit téméraire de l'entreprendre encore. Les Brames ne manqueroient pas d'exciter contre les Européens une révolte générale, dont nous serions très-certainement les premieres victimes.

Nous voyons encore ici fort souvent des Idolâtres malades se vouer au Gange qu'ils regardent comme une divinité. Quelques jours avant mon arrivée, un homme riche, âgé de soixante ans, fut attaqué d'une maladie grave causée par ses débauches en tout genre. Comme les Médecins désespéroient de lui rendre la santé, le malade se voua au Gange, & se fit porter sur le rivage. Là on le lava à plusieurs reprises, on lui

fit avaler beaucoup d'eau & enfin on le plongea dans le fleuve. Cependant au lieu de diminuer, la maladie augmenta, & bientôt le malade fut à l'extrémité. Alors on lui mit de la boue du Gange dans la bouche, dans les narines & dans les oreilles; ce malheureux se débattoit & prioit qu'on le laissât mourir en paix, mais on ne fit aucun cas de sa demande qui blessoit l'usage, & ses plus proches parens le tinrent étroitement serré jusqu'à ce qu'il eût expiré. Voilà ce qu'on appelle dans ce pays une mort précieuse aux yeux des Dieux de la Nation, qui est persuadée que l'eau & la boue du Gange ont la vertu d'effacer tous les péchés, les crimes même des plus grands scélérats. Aussi voit-on les hommes, les femmes & les enfans, pêle-mele, aller plusieurs fois par jour se laver dans les eaux de ce fleuve. Les Brames, hommes pervers & corrompus, leur font accroire qu'en étouffant leurs malades sur les bords du Gange, ils tirent d'une espece d'enfer, qu'ils imaginent, tous leurs ancêtres depuis trente générations, & empêchent leurs descendans d'y tomber pendant trente autres générations. Les Brames connoissent le vrai

Dieu, mais ils n'en parlent point au peuple. Ils lui disent au contraire qu'il y a trente millions de Dieux, & qu'ils peuvent successivement se mettre sous la protection de chacun d'eux. Ils enseignent aussi qu'ils sont eux-mêmes des Dieux; que maîtres des saisons ils font pleuvoir à leur gré; que si un Brame donnoit sa malédiction à quelque Dieu, ce Dieu ne pourroit s'empêcher d'en ressentir les funestes effets, & que le fameux Vichnou (1) ayant un jour été maudit par un Brame, ce Dieu fut obligé de venir prendre un corps sur la terre, & d'y faire penitence. Les peuples ont tant d'estime & de vénération pour ces imposteurs, qu'ils les croient aveuglément sur leur parole. Ces Idolâtres portent sur leur front des lignes horizontales ou perpendiculaires, de diverses couleurs; souvent leur tête est chargée de cendre & même d'excrémens d'animaux; ils ont aussi près des tempes plusieurs cachets ronds, tantôt blancs, tantôt rouges, selon la divinité qu'ils adorent. Il me semble les voir marqués du sceau de

(1) Nom d'un des principaux dieux de la Nation.

l'Antechift dont il eft parlé dans l'Apocalifpe. Les Chrétiens portent de leur côté une croix gravée fur le front; mais ce n'eft pas le grand nombre : la plupart fe contente de la porter dans le cœur, fans quoi toutes les marques extérieures ne font rien. On voit près de Chandernagor une grande pagode ou temple dédiée au Dieu Jagrenat. Cette Divinité eft placée fur une efpece d'autel affez élevé. Elle avoit autrefois deux yeux d'un éclat fi éblouiffant qu'on n'ofoit l'envifager. C'étoit deux pierres précieufes, d'un prix ineftimable. Un Anglois en arracha une il y a quelques années, & rendit le Dieu borgne; nos François ont tenté fouvent de le rendre aveugle ; mais il eft actuellement fi bien gardé, qu'ils ont perdu l'efpérance de réuffir. Le bruit court ici que le profanateur Anglois à vendu l'œil du Dieu Jagrenat au Roi de France, qui le porte en certains jours de cérémonie.

Les places publiques, les campagnes & les grands chemins, font femés de petites pagodes ou chapelles. Ce font ordinairement de grandes poutres plantées bien avant dans la terre, & au haut defquelles on voit des figures de vaches, & d'autres animaux. Ces

lieux ſon très-fréquentés par les voyageurs qui ne manquent jamais d'y faire leur priere en paſſant; car l'opinion commune eſt qu'on ſera éternellement heureux ſi l'on vient à mourir en chemin, après s'être acquitté de ce devoir. D'autres ſont perſuadés que ſi en expirant, ils ont le bonheur de tenir entre leurs mains la queue d'une vache blanche, leur ame ſortant de leur corps, entre dans celui de l'animal, & que s'échappant par ſa bouche pure & ſans tache, elle va droit dans un lieu de délices où les Dieux n'admettent que leurs favoris.

Ce ne ſont pas là les ſeules ſuperſtitions de ce peuple; il en eſt une infinité d'autres dont je ſupprime ici le détail pour éviter la longueur & l'ennui des longs récits. Vous me demanderez ſans doute, quels ſont les habillemens des habitans de ce pays? Je vous répondrai qu'en général depuis le Cap de Bonne-Eſpérance juſqu'à la Chine, tous les peuples, excepté les Maures, ſont, pour ainſi-dire, ſans vêtemens, car il ne portent qu'une pièce de toile qui leur couvre à peine la ceinture. Les Maures ont odinairement une veſte blanche couſue à une eſpece

de juppe de même couleur, qui descend jusqu'aux talons. Les femmes de ces derniers ne paroissent jamais en public. Le jour de leur mariage l'époux se promene à cheval dans tous les quartiers de la ville, accompagné de son épouse, qui est portée dans un palanquin couvert où elle ne peut, ni voir, ni être vue. Suit une troupe de mauvais musiciens qui ignorent, je vous assure, jusqu'aux premiers principes de leur art. J'ai été souvent témoin de cette cérémonie qui n'a rien de curieux, excepté les évolutions qui se font durant la marche, avec beaucoup d'adresse & d'agilité.

Vers le commencement du mois d'Octobre les Idolâtres célebrent la fête de la *Durga*. C'étoit, selon eux, une femme débauchée qui avoit triomphé, par ses charmes, de plusieurs Princes, Rois & Empereurs Mogols. Lassée enfin de tant de victoires, elle alla se précipiter dans le Gange, en disant que tous ceux qui voudroient être heureux n'avoient qu'à la suivre. Les Gentils solemnisent sa fête pendant dix jours avec beaucoup d'appareil & de pompe. Ils promenent par la ville les statues de la *Durga* magnifiquement parées. Chaque quartier porte la sienne

au son des instrumens; & le dixieme jour ces différentes processions se réunissent & vont jetter dans le Gange toutes les statues de la *Durga*, en vomissant contre elles les injures les plus atroces; & ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'on regle l'estime qu'on doit faire de chacun, sur l'énergie & la grossiereté des expressions. Après cette fête bisarre vient la cérémonie des Maures Mahométans, qui pleurent neuf jours de suite la mort de leur Prophête *Aly*. Ceux-ci témoignent leur douleur par des cris & des hurlemens épouvantables, se promenent nuit & jour dans la ville, portant sur leurs épaules des bannieres, des banderolles de diverses couleurs, & des pavillons, où sont représentés des forteresses & des maisons. De temps en temps ils s'arrêtent & amusent les spectateurs par des combats simulés qui ont quelque chose d'assez agréable. J'ai admiré sur-tout la légereté & l'art de leurs mouvemens. Ensuite ils continuent leur marche en désordre, sautant, dansant & poussant des cris affreux.

La scene qui vient de se passer chez le Mogol, Souverain de tout ce pays, a été plus tragique. Ce Prince, naturellement efféminé, étoit plongé dans les délices d'une vie voluptueuse & pai-

ſible. Un Eunuque ambitieux qui avoit eu le talent de s'emparer de ſon eſprit, gouvernoit ſeul tous ſes vaſtes Etats. Mais tandis qu'il exerçoit deſpotiquement un pouvoir dont il n'étoit que dépoſitaire, un Viſir, dont j'ignore le nom, leva une armée de cent mille hommes, ſous prétexte de ſe rendre maître du Royaume de Golconde, où les troupes Françoiſes ſoutiennent l'autorité du Roi légitime. A ſon arrivée ce Viſir invita l'Eunuque à un feſtin, & vers la fin du repas il le fit égorger. Auſſi-tôt après il s'achemina du côté de la ville où le Mogol avoit fixé ſa Cour. Il ne lui fut pas difficile de s'emparer de l'eſprit du Monarque : ce Prince qui aimoit la tranquillité, ne balança point à lui confier les rênes du Gouvernement; & cet uſurpateur jouit actuellement de toute l'autorité. J'ai dit que le Viſir avoit paru n'en vouloir qu'aux François; mais les François qui ne le craignoient pas & qu'il redoutoit, ne tarderent pas à s'appercevoir qu'il avoit jetté ſes vues ſur l'Empire du Mogol. Cependant il s'étoit avancé juſques ſur les frontieres du Royaume de Golconde, comme ſi en effet il eût voulu l'envahir; mais bientôt il rebrouſſa chemin, faiſant répan

dre le bruit que le tonnerre étant tombé sur sa tente, les Brames l'avoient assuré que cet accident étoit d'un funeste augure, & qu'il présageoit le mauvais succès de son entreprise. Ce ne fut que par ce stratagême que le Visir trompa la prudence de l'Eunuque, & que l'ayant fait massacrer, il se fit déclarer à sa place premier Ministre de l'Empire. Vous me demanderez peut-être quelles ont été les suites d'un événement si peu attendu? Il vous sera facile de les deviner si vous faites attention & au regne tyrannique de l'Eunuque, & à l'ambition du Visir.

Les Indiens (1) de ce pays n'ont ni la pénétration ni l'industrie que les voyageurs ont cru appercevoir en eux; je trouve même que les Malabares de Pondicheri, tout grossiers, tout stupides qu'ils m'ont paru, sont de sublimes génies en comparaison des premiers, qu'il faut commencer par rendre raisonnables avant de les rendre Chrétiens. Adonnés dès leur plus tendre enfance à

(1) Ce jugement est trop sévere, & celui qui le porte est trop nouvellement arrivé dans l'Inde pour qu'on adopte son témoignage sans restriction, & qu'on le préfere à celui que rendent des Indiens, tant de voyageurs & d'anciens Missionnaires.

tous les vices qui dégradent la nature humaine, on diroit qu'ils sont nés avec eux, ou qu'ils les ont sucé avec le lait. En général ils sont lâches, menteurs, opiniâtres, & sur-tout voleurs ; la honte n'a aucun pouvoir sur eux ; la crainte des châtimens les fait trembler sans les retenir. Lorsque l'impunité leur est accordée, c'est pour eux un nouveau droit à de nouveaux crimes ; enfin ils portent leurs inclinations perverses à un point que sans un miracle frappant de la bonté céleste, on ne parviendra jamais à leur inspirer cette droiture, cette modération & cette probité qui caractérisent les ames honnêtes & bien nées.

Vous allez croire que de pareilles dispositions nous découragent & nous déconcertent ; il est vrai que tout cela nous afflige beaucoup, mais cependant je crois devoir vous dire pour votre satisfaction & pour la nôtre, que nous ne manquons pas de sujets de consolation. Tous les ans nous ouvrons le Ciel à un millier d'enfans que nous régénérons dans les eaux sacrées du baptême : quand leurs parens ne peuvent plus les nourrir, ou que ces enfans se trouvent dans un danger de mort, les meres, pour s'en débarrasser, viennent nous les vendre ; aussi-tôt nous les baptisons & nous leur donnons une

nourrice. Quelques jours après mon arrivée, une femme chrétienne m'apporta un enfant qui étoit né le matin même : elle l'avoit trouvé sur le bord du Gange, ayant une corde au cou ; apparemment qu'on avoit cru l'avoir étranglé. Je le baptisai sur le champ, & il mourut deux heures après. Il seroit à souhaiter que les aumônes qu'on nous fait ici, & celles qui nous viennent de France fussent plus abondantes, nous pourrions acheter un plus grand nombre d'enfans, & seconder plus efficacement les soins & la générosité du Révérend Pere Supérieur, qui vient de faire bâtir un petit hôpital, où il éleve cent cinquante filles dans la crainte du Seigneur.

Quoique je ne sçache pas encore bien la langue des Bengalis, je ne laisse pas de leur faire le catéchisme dans notre église ; mais j'ai choisi un vieillard instruit pour répéter en particulier aux enfans ce que je leur enseigne en public. Une femme dévote, appellée Sabine, s'est chargée du même emploi pour les filles. Vous ne serez peut-être pas fâché de sçavoir l'histoire de cette femme. Elle perdit il y a environ douze ans son mari ; comme ils étoient tous deux d'une caste riche & noble, la famille, selon l'usage, voulut qu'elle se brûlât vivante

avec le corps de son époux. Après les cérémonies ordinaires, elle monta donc sur le bûcher, où six hommes vigoureux & robustes eurent ordre de la lier ; mais soit que les cordes dont ils se servirent ne fussent point assez fortes, soit qu'ils l'eussent mal attachée, aussi-tôt qu'elle sentit les premieres atteintes de la flamme, elle fit un si grand effort qu'elle rompit ses liens, & se sauva chez nos Néophytes, qui la cacherent pendant quelques jours, ensuite on lui administra le baptême. Elle est aux yeux des Gentils un objet d'exécration & l'opprobre de sa caste, mais nous la regardons comme le modele & l'exemple des personnes du sexe qui embrassent la loi de l'Evangile, & cette femme justifie parfaitement la haute idée que nous avons conçue de sa vertu.

Ces petits succès, quoique très-consolans pour nous, ne nous dédommagent cependant point du revers que notre sainte Religion vient d'essuyer dans le Royaume du Thibet. Nous avons appris qu'elle en étoit entiérement bannie ; que les Brames avoient allumé contre elle la plus vive persécution ; que le Roi qui commençoit à favoriser les Chrétiens, s'est laissé intimider par les menaces de leurs ennemis, & qu'il poursuit actuel-

lement les premiers avec toute la fureur que peut inspirer la haine unie à l'intérêt.

Je ne crois pas devoir finir cette lettre, qui n'est peut-être déja que trop longue, sans vous dire un mot du pays où je suis. Chandernagor n'est point environné de murailles comme Pondichéry. Cette ville est ouverte de tous côtés, & exposée aux incursions des ennemis. Les Marattes vinrent il y a douze ans jusqu'aux environs de la place, avec une armée de près de cent mille hommes. A la verité, ils n'oserent approcher à cause du canon de notre fort, qui n'a que de très-mauvaises murailles, flanquées de quatre bastions sans aucun ouvrage extérieur. Cependant il y eut quelques détachemens de ces barbares, qui, plus hardis que les autres, voulurent s'avancer pour piller; mais le feu continuel qu'on fit sur eux, les épouvanta & ils retournerent sur leurs pas.

En général les Bengalis, excepté ceux des grandes Villes qui paroissent assez policées, sont sauvages & peu propres à former des sociétés. Leurs maisons, qui sont couvertes de paille, ne sont composées que de nattes entrelacées, ou de quatre petites murailles de boue. Ils n'ont ni tables, ni lits, ni chaises; la

terre leur tient lieu de tout cela. Ces peuples ne vivent que de riz cuit à l'eau ; mais ils y mêlent du piment ou du gingembre pour en relever le goût. Ils n'oseroient manger de la viande, dans la crainte de manger quelqu'un de leurs ancêtres. Toute liqueur enivrante leur est interdite. Leur habillement ne consiste qu'en un morceau de grosse toile, encore ne leur est-il permis de s'en vétir qu'à un certain âge. Vous ne sçauriez croire jusqu'à quel point ils portent le mépris qu'ils ont pour tous les étrangers, ce qui n'empêche pas qu'ils ne leur donnent, dans l'occasion, de grandes marques de respect ; mais nous sçavons, à n'en pouvoir douter, que le dernier de ces barbares se croiroit déshonoré s'il mangeoit avec le plus puissant Monarque de l'Europe. Leurs mœurs sont aussi dépravées que leur esprit est borné, & je crois qu'il n'est point de nation plus stupide & plus corrompue que la leur. Leur vénération pour le Gange est extrême ; ce seroit un grand crime, selon eux, de manger sur ces eaux lorsqu'on y navige. Ceux qui me conduisirent ici (le trajet dura trois jours & trois nuits), passerent tout ce temps sans rien prendre.

Leurs femmes aiment beaucoup à se

parer d'anneaux; leurs mains, leurs bras, leurs jambes, toujours nues, leurs pieds mêmes en ſont couverts. Et ce que j'aurois eu peine à croire ſi je ne l'avois vu, elles ſe percent les oreilles, le nez & les levres pour y attacher de grands cercles d'or, d'argent ou de cuivre, ſelon leurs facultés. Jugez quel ſpectacle ce doit être pour un étranger. Je vous avoue qu'on s'y fait difficilement, & que des uſages ſi éloignés des nôtres nous deviendroient fort onéreux ſi la Providence, qui nous ſoutient, n'adouciſſoit nos dégoûts.

Je ne vous dirai rien à préſent du Gouvernement du pays, qui eſt aujourd'hui ſous la puiſſance d'un uſurpateur. Ce Nabab (1) eſt fils d'un pion ou ſoldat. Etant jeune encore, il avoit été donné au fils du Roi légitime, & fut élevé avec lui. Ce traître s'inſinua ſi bien dans les bonnes graces du jeune Prince, que celui-ci devenu Nabab après la mort de ſon pere, en fit ſon premier miniſtre, & ſon homme de confiance; ce trait de bienfaiſance & d'amitié lui a coûté cher, car ce perfide Miniſtre l'a fait maſſacrer & s'eſt emparé du Royaume

(1) On appelle Nabab le Roi de Bengale.

qu'il gouverne despotiquement. Cela seul suffit pour vous donner une idée du gouvernement actuel du Bengale. Je crois avoir satisfait aux différentes questions que vous m'avez faites; peut-être un jour je vous instruirai plus amplement de l'état de nos Missions, que je recommande à vos prieres.



LETTRE

*D'un Missionnaire des Indes à Monsieur ***, ou Mémoire sur les dernieres guerres des Maures aux Indes Orientales.*

PREMIERE PARTIE.

JE vous envoie, Monsieur, selon vos desirs, le mémoire que j'ai entrepris pour vous mettre au fait des troubles qui, depuis quelques années, agitent les Indes Orientales. Les Maures s'étant engagés dans une guerre sanglante les uns contre les autres, ravageoient toute cette contrée, & y répandoient la terreur. Les Missionnaires ne pouvoient s'en garantir. Dans ce tumulte général, ils étoient sans cesse exposés à toutes les calamités que produisent des armées où regne la plus grande licence : leurs Eglises pillées & renversées, leurs habitations détruites; leurs Néophytes dispersés & errans, sans savoir où se fixer. Ils furent donc obligés de fuir eux-mêmes & de se réfugier à Pondichery. J'y vins comme les autres chercher un asyle; & après avoir

passé dix ans dans les Missions pénibles du Maduré, où j'avois la consolation de travailler au salut des Indiens; je me suis trouvé, malgré moi, dans une position tranquille, où je ne suis occupé que de moi-même & de mon salut.

Ce loisir m'a mis à portée de suivre les événemens qui nous environnoient; & comme les François n'ont pu se dispenser de prendre part à cette guerre des Maures, pour secourir ceux des Nababs à qui ils avoient des obligations, & qu'ils l'ont fait avec toute la prudence qui convenoit à des étrangers, & en même-temps avec tout le succès possible, j'ai cru qu'un François devoit recueillir & transmettre à ses compatriotes des faits si honorables à la Nation, & qui font une portion remarquable du regne de Louis XV. Mais avant que d'entreprendre ce récit, il est à propos de donner une idée générale & abrégée des pays qui en ont été le théâtre.

L'Inde, un des plus grands & des plus riches Empires de l'Asie, tire son nom du fleuve *Indus* qui l'arrose vers l'Occident, & qui prenant sa source vers le mont Caucase, après l'avoir traversée du nord au midi, va se jetter dans la mer des Indes. Elle a pour bornes au nord

la grande Tartarie dont elle eſt ſéparée par le Caucaſe, la Chine à l'orient, au midi l'Océan oriental; & la Perſe à l'occident. On la diviſe en trois parties qui ſont l'Inde ſeptentrionale ou l'Empire du Mogol, appellé pour cette raiſon le Mogoliſtan, & plus communément l'Indouſtan; la Preſqu'iſle occidentale deçà le Gange; & la Preſqu'iſle orientale delà le Gange.

Delli ſitué vers le milieu de l'Indouſtan, eſt la capitale de ce vaſte Empire & la réſidence des Princes Mogols. Un peu vers le ſud eſt Agra la plus grande ville des Indes, autrefois le ſéjour des Empereurs. Au nord de Delli ſont Lahor, l'abord ordinaire des Caravanes; & Cabul ſituée dans les montagnes ſur les frontieres de la Perſe & de la Tartarie.

La Preſqu'iſle occidentale deçà le Gange eſt traverſée du midi au nord par les montagnes de Gatte qui commencent au cap de Comorin, & qui la diviſent en deux parties, l'une orientale, l'autre occidentale. La partie occidentale contient les Royaumes de Dekan ou Viſapour, de Baglana, de Cuncan & de Malabar. En allant du nord au ſud, on y trouve les villes de Viſapour, de Goa qui appartiennent aux Portugais;

de Bandel, de Calicut, de Canahor, de Cochin & de Travancor. Ensuite doublant le cap Comorin & retournant au nord par l'orient, on trouve sur la côte de Coromandel, les Royaumes de Canora, de Maduré, de Tanjaour, de Mayssour, de Marava, de Narzingue ou de Bisnagar, & au nord celui de Golconde. Les principales villes de cette partie orientale, sont en allant du nord au sud, Golconde, Trichirapali & Tanjaour dans les terres; sur la côte, Mazulipatan, Paliacate, Madras, Meliapour ou Saint-Thomé, Sadras, Pondichery, Goudelour, Portenovo, Tringuebar & Negapatan.

C'est dans ces vastes pays que vers la fin du quatorzieme siecle le célebre Tymur-Bec, plus connu sous le nom de Tamerlan, après avoir soumis presque toute l'Asie, maître de l'Indoustan, établit un puissant Empire qui a toujours été possédé depuis par ses descendans sous le nom de Princes Mogols. Aureng-zeb, un des plus fameux, en étendit de beaucoup les bornes du côté du midi, par la conquête des Royaumes de Golconde & de Visapour. De-là les Mogols pénétrerent dans la presqu'isle en-deçà du Gange, porterent les armes jusques

dans le Carnate, dont le Vice-Roi ou Souba, qu'ils avoient établi à Golconde, acheva de se rendre maître par la prise de Saint-Thomé dont il s'empara avec l'aide des Hollandois. Les Portugais qui possédoient cette place, après avoir inutilement soutenu toutes les fatigues d'un long siege, la perdirent faute de secours.

La ville, autrefois appellée Meliapour, a pris le nom de Saint-Thomé, parce que l'on prétend que l'Apôtre Saint Thomas y a fait un long séjour, qu'il y a prêché l'Evangile, & qu'il y a été enterré après avoir été massacré par les Brames du Malabar. Les Historiens Gentils & Portugais s'accordent tous à dire qu'elle a été une des plus riches & des plus peuplées de l'Inde. Sa chûte donna lieu en 1671 à l'établissement de Patna qui n'en est éloigné que de deux lieues. Les anciens Portugais le nommerent Madras; les Anglois l'ont appellé depuis le fort Saint-George.

Après la prise de Saint-Thomé, le Souba de Golconde établit un Nabab ou Gouverneur Maure à Arcate, capitale de tout le Carnate. Il rendit ensuite la ville de Saint-Thomé aux Portugais. Le Nabab nouvellement établi à Arcate par le Vice-Roi de Golconde, fut confirmé en cette

qualité par le grand Mogol, avec le droit de succession. C'est ce que nous-apprenons d'un Historien Maure nommé Dastagorsaeb qui a écrit en langue Persane & qui s'accorde avec les anciens Historiens de Malabar qui ont parlé des guerres entre les Maures & les Portugais.

En étendant leurs conquêtes dans cette partie de l'Inde, les Mogols avoient laissé subsister les anciens Royaumes de Trichirapali, de Tanjaour, de Maduré, de Maissour & de Marava. Ces états continuoient d'être gouvernés par des Princes gentils, chargés seulement envers le Grand-Mogol, d'un tribut annuel qu'ils n'étoient pas toujours fort exacts à payer. L'Empereur étoit souvent obligé de faire marcher des armées contr'eux pour les contraindre d'y satisfaire. Depuis un certain temps ces petits Rois ou Rajas tributaires étoient redevables de sommes considérables qu'on avoit laissé accumuler par la mollesse du gouvernement de Mahomet-Schah, pere du Grand-Mogol aujourd'hui regnant, uniquement occupé de ses plaisirs & des délices de son serrail.

Daoust-Alikan, un des descendans de ce premier Nabab d'Arcate dont on a parlé, saisit cette occasion pour porter la guerre

chez ces Princes gentils. Ses vues étoient de former un Royaume pour son fils aîné Sabder-Alikan, & un pour son gendre Chandasaeb, jeunes gens tous deux ambitieux, & qui ne manquoient pas des talens nécessaires pour réussir dans un pareil dessein. Daoust-Alikan crut l'occasion favorable pour l'exécution de son projet. Il assembla en 1736 une armée de vingt-cinq à trente mille chevaux, dont il donna le commandement à Sabder-Alikan son fils & à son gendre Chandasaeb. Ceux-ci commencerent par se rendre maîtres des terres de Trichirapali, après quoi ils mirent le siege devant cette ville.

Trichirapali, capitale du Maduré, grande ville bien peuplée, est située à trente-cinq lieues au sud-ouest de Pondichery. Outre l'avantage de sa situation, cette place est défendue par un fossé plein d'eau, de dix à douze toises de large, & par un mur de trente pieds de haut, flanqué de grosses tours de distance en distance. Elle fut investie par l'armée Mogole le 6 Mars 1736, & emportée d'assaut le 26 du mois suivant. Sabder-Alikan y établit pour Gouverneur son beau-frere Chandasaeb, qui prit le titre de Nabab. Ils s'emparerent ensuite de

tout le pays, entrerent dans le Royaume de Tanjaour, & mirent le siege devant la capitale du même nom, où le Roi Schagy s'étoit renfermé avec tout ce qu'il avoit pu rassembler de troupes. Comme cette place est trop bien fortifiée pour des peuples qui ignorent les moyens dont on se sert en Europe pour venir à bout des villes les plus fortes & les mieux défendues; après être restés six mois devant celle-ci, sans en être plus avancés, les deux Généraux Mogols convertirent le siége en blocus, & firent un détachement de douze à quinze mille chevaux, dont le commandement fut donné au frere de Chandasaeb. Celui-ci s'avança dans le sud, & se rendit maître de tout le pays de Travancor, d'où il remonta vers le nord le long de la côte Malabar.

Cette invasion des Mogols répandit l'allarme & l'effroi chez tous les Princes Gentils de cette partie de l'Inde: ils écrivirent lettres sur lettres au Roi des Marattes pour lui demander du secours, lui représentant que s'il n'arrêtoit les progrès de leurs ennemis, c'en étoit fait non-seulement de leurs états, mais encore de leur Religion, qui alloit être entiérement détruite par les efforts des Mahométans.

Les Marattes sont des peuples peu connus en Europe. Ils habitent à l'ouest des montagnes qui sont derriere Goa, à la côte Malabar. Sutura, capitale de leur pays, est une ville fort considérable. Le Roi des Marattes est très-puissant: on l'a vu souvent mettre sur pied tout-à-la-fois 150000 hommes de cavalerie qui alloient ravager les Etats du Mogol, les mettoient à contribution. Les sollicitations pressantes des peuples de Trichirapali & de Tanjaour, jointes à l'envie de piller un pays enrichi depuis grand nombre d'années par l'or & l'argent que toutes les nations du monde ne cessent d'y apporter en échange des marchandises précieuses qu'ils en tirent, déterminerent ce Prince à accorder le secours qu'on lui demandoit. Ses principaux Ministres, dont la plupart étoient Brames, lui en firent même un devoir de conscience. Il leva une armée de 60000 chevaux & de 150000 hommes de pied, dont il confia la conduite à Ragogi Boussoula, un de ses Généraux. Ces troupes partirent au mois d'Octobre 1739, & prirent la route du Carnate.

Au bruit de leur marche Daoust-Alikan, Nabab d'Arcate, écrivit à son fils & à son gendre d'abandonner le

blocus de Tanjaour, & de revenir en toute diligence auprès de lui ; mais ses ordres furent mal suivis. Sabder-Alikan & Chandasaeb ayant peine à renoncer à une conquête qu'ils regardoient comme assurée, différerent de jour en jour de se rendre à ses avis, & par-là donnerent le temps aux Marattes de s'approcher de la frontiere. Ils avançoient à grandes journées, pillant & ravageant tous les pays par où ils passoient. Dans cette nécessité pressante, réduit à ses seules forces, Daoust-Alikan rassembla le plus de troupes qu'il lui fut possible, & alla se saisir des défilés des montagnes du Canamay qui sont à vingt lieus à l'ouest d'Arcate, passage très-difficile, & qu'un très-petit nombre de troupes peut aisément défendre contre l'armée la plus nombreuse. Daoust-Alikan distribua sa petite armée dans tous les endroits par où il jugea que l'ennemi pourroit tenter de pénétrer dans ses Etats, & après s'être assuré de toutes les gorges des montagnes, il attendit les Marattes de pied ferme.

Ils arriverent aux montagnes de Canamay au mois de Mai 1740, & ayant reconnu qu'il leur étoit impossible de forcer le Nabab dans son poste, sans

perdre beaucoup de monde & risquer leurs meilleures troupes, ils camperent à l'entrée des défilés, résolus d'attendre que le temps leur fournît une occasion de s'en rendre maîtres. Elle ne tarda pas à se présenter. Le Nabab avoit dans son armée un Prince Gentil qui commandoit un corps de cinq à six mille hommes. Daoust-Alikan qui le croyoit fort attaché à ses intérêts, lui avoit confié la garde d'un poste un peu plus éloigné, si étroit & si escarpé, qu'il n'y avoit nulle apparence que l'ennemi pensât jamais à tenter par-là le passage. Les Marattes se flatterent de pouvoir le gagner; ils lui envoyerent des gens de leur part, & ne tarderent pas à le corrompre par leurs présens & par leurs promesses. Les Brames eux-mêmes lui applanirent les difficultés, & lui firent surmonter la répugnance qu'il avoit à commettre une trahison, en lui faisant entendre que le succès qu'elle pouvoit avoir, étoit capable de détruire le Mahométisme dans cette partie du monde, & d'y rétablir la Religion de leurs ancêtres. Le Prince Gentil, déjà ébranlé par l'argent, se laissa aisément persuader par ces raisons, & promit de livrer le poste qu'il gardoit aux Marattes. Ils firent aussi-tôt défiler des troupes de

ce côté là ; & tandis qu'ils amusoient les Mogols par des légeres escarmouches, & sembloient se disposer à les attaquer, ils se rendirent maîtres du passage le 19 Mai, & déboucherent par-là dans la plaine.

La trahison avoit été conduite avec tant de secret, que l'armée ennemie avoit franchi les défilés avant qu'on en eût reçu le moindre avis dans les troupes Mogoles. De-là, maîtres de la campagnes, les Marates marcherent tout de suite pour surprendre le Nabab, & à la faveur d'une grosse pluie ils s'approcherent jusqu'à deux portées de canon de son arriere-garde, avant qu'ils eussent été apperçus. Daoust-Alikan qu'on informa alors qu'il paroissoit du côté d'Arcate un corps de cavalerie qui s'avançoit vers le camp, se flatta d'abord que c'étoient les troupes de Sabder-Alikan, auquel il avoit envoyé ordre de venir le joindre. Mais dans le moment même il fut détrompé par de furieuses décharges de mousqueterie, & les nouveaux avis qu'il reçut ne lui permirent plus de douter qu'il ne fût attaqué par les Marattes. Il monta aussi-tôt sur son éléphant & marcha à l'ennemi. La mêlée fut sanglante pendant quelque temps. Plu-

sieurs des Officiers généraux du Nabab qui l'accompagnoient, montés de même sur leurs éléphans, se battirent d'abord en braves, & soutinrent le combat avec toute la valeur & toute l'intrépidité possible, mais ils furent obligés de succomber au feu terrible que faisoient les ennemis. Après les avoir tous vu périr l'un après l'autre, Daoust-Alikan lui-même, blessé de plusieurs coups de feu, tomba mort de dessus son éléphant, & cette catastrophe n'eut pas plutôt été apperçue du reste de l'armée, que ce ne fut plus qu'une déroute générale. Presque tous les Officiers généraux qui accompagnoient le Nabab furent tués & foulés aux pieds des éléphans qui enfonçoient jusqu'à mi-jambe, la terre ayant été détrempée par la pluie de la nuit précédente qui avoit continué toute la matinée. Jamais champ de bataille n'offrit un spectacle plus affreux ni plus terrible. De quelque côté qu'on portât ses regards, on n'appercevoit que des chevaux & des éléphans blessés & furieux, renversés pêle-mêle avec les Officiers & les soldats, faisant de vains efforts pour se tirer des bourbiers sanglans où ils étoient enfoncés, & foulant aux pieds des monceaux de morts &

de blessés, qu'ils achevoient enfin d'écraser par leur chûte, ou de mettre en pieces avec leurs dents & avec leurs trompes. Tout ce qui résista fut passé au fil de l'épée ou fait prisonnier par les Marattes; le reste de l'armée vaincue trouva son salut dans la fuite. Quelque recherche que l'on fît, on ne put jamais trouver le corps du Nabab, non plus que ceux de plusieurs de ses Officiers généraux qui n'ont point reparu depuis, ayant été sans doute écrasés par les éléphans, ensevelis dans la boue, & confondus dans la multitude des morts, sans qu'il fût possible de les reconnoître. Cette sanglante bataille se donna le 20 Mai 1740, environ à quatre lieues à l'ouest de la ville de Pondichery.

La nouvelle de cette défaite & de la mort du Nabab, s'étant répandue dans le pays, y causa une consternation qu'il est plus facile d'imaginer que de décrire. On vit bientôt arriver au pied des murs de Pondichery les débris de l'armée Mogole & une prodigieuse multitude de peuples Maures & Gentils, qui croyant déjà l'ennemi sur leurs traces, demandoient à grands cris qu'on leur accordât un asyle dans cette ville. C'étoit dans cette désolation générale,

le seul endroit de la côte où ils se crussent en sureté, tant à cause de la forteresse, des murs & des bastions dont la ville est défendue, qui étoient en bon état & garnis d'une nombreuse artillerie, qu'eu égard à la haute réputation que la Nation s'est faite dans ce pays. La foule des fuyards devint si grande, que l'on fut obligé de faire fermer les portes de la ville. On laissa seulement ouverte celle de Valdaour, dont on renforça la garde, afin d'empêcher le désordre. Les gens de guerre eurent ordre de s'arrêter hors de la ville & de camper le long des murs. A l'égard des autres, il n'est pas concevable la quantité de grains & de bagages de toute espece, le nombre de marchands, de femmes & d'enfans qui entrerent dans Pondichery. Tout ce qui ne put trouver place dans les maisons, fut obligé de rester dans les rues, qui en peu de temps se trouverent si remplies, que le cinquieme jour après la bataille, c'est-à-dire, le 25 Mai, on pouvoit à peine y passer.

Ce spectacle fut suivi d'un autre qui n'étoit pas moins touchant. La Princesse, veuve du Nabab Daoust-Alikan, qui avoit été tué dans le combat, se présenta à la porte de Valdaour, suivie de

toute sa famille, implorant la protection du Roi de France, & demandant avec instance d'être reçue dans la ville, où elle apportoit tout ce qu'elle avoit pu ramasser d'or, de pierreries & d'autres effets précieux. La circonstance étoit délicate. La politique d'un chef de colonie doit être de ménager également tous les peuples qui l'ont reçu sur leurs terres, & qui veulent bien l'y souffrir. S'ils sont divisés, il ne peut se déclarer en faveur de l'un sans mécontenter & s'attirer le parti contraire. Dans les circonstances présentes, si l'on accordoit à la veuve du Nabab l'entrée de Pondichery, n'étoit-il pas à craindre qu'instruits du lieu de sa retraite, informés qu'elle y avoit transporté avec elle toutes ses richesses, les Marattes ne se déterminassent à venir faire le siege de cette place dans la vue de se rendre maîtres de tous ces trésors? D'un autre côté, comment refuser à une famille désolée un asyle auquel tous les malheureux ont droit d'aspirer? Et si, comme cela pouvoit arriver, la moindre révolution faisoit changer de face aux affaires, si Sabder-Alikan, fils & successeur du dernier Nabab, venoit à bout d'obliger les Marattes à se retirer & de les chas-

ser du pays, pouvoit-on se flatter raisonnablement que ce Prince & tous les Officiers Mogols, avec lesquels on avoit toujours vécu jusqu'alors dans une parfaite intelligence, pardonnassent jamais aux François de leur avoir refusé l'entrée de leur ville dans une occasion aussi pressante.

Enfin M. Dumas, Gouverneur de Pondichery, se détermina à accorder à la famille du Nabab une retraite dans la ville & la protection du pavillon François. Elle fut reçue avec tous les honneurs qui lui étoient dus. Les femmes, les filles & les neveux du Nabab étoient portés dans vingt palanquins, escortés d'un détachement de 1500 cavaliers, & accompagnés de 80 éléphans, de 300 chameaux & de plus de 200 carrosses traînés par des boeufs, dans lesquels étoient tous leurs domestiques. Ils étoient suivis, outre cela, de plus de 2000 bêtes de charge. Le Gouverneur alla les recevoir à la porte de la ville; toute la garnison étoit sous les armes, bordant les remparts, qui les saluerent d'une triple décharge d'artillerie. De-là ils furent conduits dans les logemens qui leur avoient été destinés. Les Officiers Mogols paroissoient péné-

trés de l'accueil favorable qu'ils reçurent en cette occasion. Le bon ordre qui regnoit dans la ville, les fortifications bien entretenues, la nombreuse artillerie qui les défendoit, étoient pour eux autant de sujets d'admiration. Ils se félicitoient les uns les autres d'avoir préféré la nation Françoise à toutes les autres nations Européennes établies dans le pays, pour venir chercher auprès d'elle un asyle contre la fureur de leurs ennemis.

Deux jours après le combat de Canamaï, Sabder-Alikan arriva à deux journées d'Arcate, à la tête de 400 chevaux; mais ayant appris la mort de son pere & la défaite de son armée, il rebroussa aussi-tôt chemin, & gagna en diligence la ville de Velour, qui passe pour une des mieux fortifiées du pays, où il s'enferma. Là, considérant qu'il lui étoit impossible de rétablir ses affaires par la voie des armes, il prit le parti de tenter un accommodement, & députa aux Officiers Marattes qui étoient alors à Arcate, dont ils s'étoient rendus Maîtres, pour leur faire des propositions. Elles furent acceptées après quelques négociations, & la paix fut conclue entr'eux aux conditions suivantes.

« Que Sabder-Alikan, qui avoit succédé à son pere dans le Gouvernement d'Arcate, rentreroit en possession de cette place ; qu'il payeroit aux Marattes cent laks de roupies ; qu'il évacueroit toutes les terres de Trichirapali & de Tanjaour ; qu'il joindroit ses forces à celles des Marattes pour en chasser son beau-frere Chandasaeb ; qu'enfin les Princes Gentils de la côte de Coromandel seroient remis en possession de toutes les terres dont ils étoient maîtres avant la guerre ». Ce traité fut signé à la fin du mois d'Août de l'année 1740.

Tandis qu'il se négocioit, la mere de Sabder-Alikan, sa femme & toute sa famille étoient à Pondichery, d'où elles l'informerent de l'accueil favorable qu'elles avoient reçu des François, & des honneurs qui leur avoient été rendus dans cette ville. Ces nouvelles engagerent le Nabab, aussi-tôt qu'il eut fait sa paix avec les Marattes, à se rendre à Pondichery pour voir & consoler sa mere, & pour la ramener avec lui à Arcate. Il y arriva à la fin du mois d'Août 1740, à la tête de quatre à cinq cens chevaux, & accompagné d'une suite fort nombreuse, & y fut reçu avec

toute la distinction due à sa personne & à son rang. Il y demeura dix-sept jours (1), au bout desquels il en partit fort satisfait de la Nation, ramenant avec lui sa mere, sa femme & ses enfans. Il laissa seulement dans la ville, sa sœur, femme de *Chandasaeb*, qui avoit refusé d'accéder au traité fait avec les Marattes, & qui, loin d'évacuer la ville de Trichirapali, s'y étoit renfermé avec une nombreuse garnison, résolu de la défendre jusqu'à la derniere extrémité. Plusieurs Dames & Seigneurs Mogols de son parti, resterent aussi à Pondichery.

Cependant les Marattes, après avoir reçu de Sabder-Alikan une partie de la somme dont ils étoient convenus, s'étoient retirés à dix ou douze journées d'Arcate, attendant le reste du paiement, & l'exécution des autres articles du traité. Les deux Seigneurs Mogols se mettoient peu en devoir d'y satisfaire. *Chandasaeb* refusoit constamment de rendre la ville & les terres de *Trichirapali*,

(1) Ce fut pendant son séjour qu'il fit dresser les Paravanas ou Patentes pour les Aldées d'Archiouac au nom de M. Dumas, dont sa famille jouit encore, & de Tindouvanatam, en date du 28 Août & 12 Septembre 1740.

& *Sabder-Alikan* son beau-frere, dont le pays étoit ruiné & les finances épuisées, étoit dans l'impuissance d'achever de remplir les engagemens qu'il avoit pris avec eux. En vain ils menaçoient de revenir à la charge, & de rentrer dans le Carnate. Le Nabab, hors d'état de les contenter, traînoit les choses en longueur, espérant du temps quelque révolution qui le délivrât de leur poursuite. Enfin, lassés de ses remises, après avoir passé deux mois dans les montagnes pour rafraîchir leurs troupes & pour laisser passer les grandes chaleurs des mois d'Août & de Septembre, ils se remirent en marche, & prirent le chemin d'Arcate.

Sabder-Alikan en fut effrayé; il fit vendre aussi-tôt tout ce qu'il avoit de pierreries, & envoya aux Généraux Marattes tout l'argent qu'il put ramasser. En même-temps, à force de prieres & de promesses, il les engagea à le laisser tranquille & à tourner leurs forces contre *Trichirapali*. Ils arriverent devant cette ville au mois de Décembre; & après l'avoir investie, ils ouvrirent le 15 la tranchée devant la place.

Suivant les lettres écrites de leur camp à Pondichery, au commencement du

mois de Janvier 1741, leur armée étoit alors composée de 70000 cavaliers & d'environ 55000 hommes d'infanterie, dont la plus grande partie leur avoit été fournie par les Princes Gentils du pays. On y comptoit outre cela cent éléphans, cinq à six cens chameaux, & plus de vingt mille bœufs. Toute cette armée étoit campée à une demi-lieue de la ville. A l'égard de *Chandasaeb*, il avoit dans la forteresse 2000 cavaliers & 5000 hommes de pied; mais les vivres & les provisions ne répondoient pas à une garnison aussi nombreuse. Il n'y avoit dans la ville du riz & de l'eau que pour un mois, & on y manquoit absolument de paille, d'huile, de beurre, & même de poudre. Les cavaliers demandoient même à sortir de la place, parce que tous leurs chevaux mouroient; ensorte que le 5 Janvier, on ne comptoit pas qu'elle pût encore tenir plus de dix jours.

Ce fut au commencement de ce siége, que les Marattes ayant appris que la femme & les enfans de *Chandasaeb* étoient à Pondichery, informés d'ailleurs que les François avoient donné retraite dans leur ville à tous les Officiers Mogols qui avoient échappé à la défaite du Canamaï, & que ceux-ci y avoient transporté

de

de grandes richesses, formerent le dessein de se rendre maîtres de cette place après la réduction de *Trichirapali*, qui ne leur paroissoit pas devoir être fort éloignée. Cette résolution fut suivie de plusieurs lettres pleines de reproches & de menaces, qu'ils envoyerent à M. Dumas, alors Gouverneur de Pondichery. Voici la premiere que Ragogi-Boussoula, leur Général, écrit à M. Dumas.

Ragogi-Boussoula-Senasaeb-Souba, à M. le Gouverneur de Pondichery : Ram, Ram.

« Je suis en bonne santé, il faut m'écrire l'état de la vôtre. Depuis que » nous sommes venus dans ce pays, nous » vous avons écrit plusieurs lettres, sans » que vous y ayiez fait aucune réponse. » Ce procédé nous a fait penser que » vous êtes ingrat envers nous, & que » vous êtes de nos ennemis ; c'est ce qui » nous a déterminés à faire marcher notre » armée contre vous. Sur ces entrefaites » Apagi-Vitel, fils de Vitel-Naganada, » un de nos anciens serviteurs que notre » Roi avoit pris autrefois à son service, » est venu me trouver, & m'a parlé » de vous en bons termes. Ce qu'il

» m'en a dit, m'a fait beaucoup de plai-
» sir. Souvenez-vous que c'est nous qui
» vous avons anciennement établis dans
» le pays où vous êtes, & qui vous
» avons donné Pondichery, parce qu'il
» nous paroissoit que vous êtiez une
» Nation juste, & que vous ne man-
» queriez jamais à votre parole. Nous
» avons aussi pensé que vous agiriez
» de votre part pour nous appaiser,
» conformément à ce que notre ancien
» serviteur Vitel-Naganada réglera avec
» vous. Ces considérations nous ont en-
» gagé à différer de quelques jours le
» départ de notre armée, & à com-
» mander à tous nos Gimidars de ne
» point vous attaquer jusqu'à nouvel
» ordre. Il est nécessaire que vous vous
» fassiez informer de tout ce que nous
» vous avons écrit, & que vous nous
» envoyiez au plutôt votre réponse. Il
» faut aussi que, sans délai & sans le
» moindre retardement, vous réfléchis-
» siez sur la façon dont il vous convient
» d'en user pour faire amitié avec nous,
» de façon que nous puissions vous re-
» garder comme stables. J'ai dit à Apagi-
» Vitel tout ce dont il est nécessaire que
» vous soyez informé à ce sujet. Vous
» en serez instruit par sa lettre. J'ai aussi
» expliqué sur cela mes intentions à

» Balogi-Naganada. Il faut que vous » envoyiez au plutôt votre Vaquil avec » lui, afin de finir incessamment ce qui » vous regarde, & de convenir de la » somme que vous nous payerez. Je » vous ordonne aussi de lui compter » sur le champ deux cens pagodes. Le » 12 du mois de Saval. Je n'ai autre » chose à vous mander ».

Cette lettre du Général des Marattes arriva à Pondichéry le 20 Janvier 1741, & le lendemain le Gouverneur y fit la réponse suivante.

Le Gouverneur général de Pondichéry, à Ragogi-Boussoula, *Général de l'armée des Marattes, Salam.*

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez » fait l'honneur de m'écrire, & m'en » suis fait expliquer le contenu. Votre » Seigneurie me marque qu'elle étoit » dans l'intention d'envoyer son armée » contre nous. Quel sujet avez-vous » de vous plaindre des François, & en » quelle occasion vous ont-ils offensé? » Ils ont au contraire conservé jusqu'à » présent une reconnoissance parfaite » des faveurs qu'ils ont reçues des » Princes vos ancêtres; & quoique vous

» fussiez très-éloigné de nous, nous
» n'avons jamais discontinué un seul
» instant d'exécuter tout ce que nous
» vous avions promis, ayant toujours
» protégé les Gentils & les gens de
» votre nation, qui ont ici leurs tem-
» ples & leur religion, qu'ils exercent
» avec liberté & avec tranquillité. Vo-
» tre Seigneurie doit aussi sçavoir que
» nous rendons à chacun la justice la
» plus exacte. On vit dans Pondichéry
» à l'abri de toute oppression, & nous
» serions sévérement punis du Roi de
» France notre maître, dont la justice
» & la puissance sont connues par toute
» la terre, si nous étions capables de
» faire la moindre chose contre ses in-
» tentions & contre sa gloire. Cela étant
» ainsi, quelle raison votre Seigneurie
» pourroit-elle avoir de nous faire la
» guerre? Que peut-elle attendre de
» nous? La France, notre patrie, n'a
» ni or, ni argent; celui que nous ap-
» portons dans ce pays pour acheter
» des marchandises, nous vient d'une
» terre étrangere; on ne tire de la nôtre
» que du fer & des soldats, que nous
» n'employons cependant que contre
» ceux qui nous attaquent injustement.
» Nous souhaitons de tout notre cœur

» de vivre en bonne amitié avec vous, » & si nous pouvons vous servir à quelque chose, nous le ferons avec plaisir. » Vous devez donc regarder notre ville » comme la vôtre. Si votre Seigneurie » veut m'envoyer un passeport, j'en» verrai une personne de confiance pour » vous saluer de ma part; mais dispen» sez-moi, je vous prie, de me servir » de l'entremise d'Apagi Vitel-Naga» nada, qui ne cherche qu'à vous tra» hir, & à tromper votre Seigneurie. » Je prie le Tout-Puissant de vous com» bler de ses faveurs, & de vous don» ner la victoire sur tous vos ennemis ».

A Pondichéry le 21 Janvier 1741.

Ces lettres furent suivies de quelques autres. Il y en eut une où le même Ragogi-Boussoula insistoit beaucoup sur ce que les François, disoit-il, n'avoient été autrefois établis dans l'Inde par le grand Maharaja, Roi des Marattes, qu'à condition de lui payer chaque année un tribut, ce qu'ils n'avoient point encore exécuté. Il leur reprochoit aussi l'asyle qu'ils avoient donné à la veuve du Nabab d'Arcate, & à sa famille, après la malheureuse journée du Canamay, & demandoit qu'ils lui livrassent la femme de Chandasaeb, avec tous ses trésors,

ses pierreries & ses effets, menaçant, s'ils s'y refusoient, de les en rendre responsables. Cette lettre fut reçue à Pondichéry le 13 Février, & le 27 du même mois le Gouverneur y répondit en représentant au Général Maratte qu'il étoit inoui que ses prédécesseurs fussent convenus de payer le tribut dont il parloit; que jamais il n'en avoit été fait mention; qu'on ne l'avoit jamais demandé, qu'il étoit impossible d'en représenter aucuns titres, & qu'il étoit contre la justice de vouloir exiger de lui une chose qui jusques-là n'avoit jamais été en usage. A l'égard de l'asyle que la nation avoit accordé, après la bataille du Canamay, à la mere de Sabder-Alikan, à sa femme & à ses enfans, il disoit que l'état déplorable où cette famille désolée s'étoit trouvée réduite par la mort du Nabab Daoust-Alikan, & l'amitié qui régnoit depuis long-temps entre ce Seigneur & les François, n'avoient pas permis à ceux-ci de refuser une retraite à des personnes aussi respectables, qui, dans leur malheur, venoient se réfugier dans leur ville; que non-seulement il y auroit eu de l'inhumanité à les refuser, mais encore que ç'auroit été leur faire le plus grand af-

front, & que les François n'étoient pas venus aux Indes pour y donner des preuves d'inhumanité; qu'au reste, dans les mêmes circonstances, si quelques Seigneurs Marattes ou Gentils eussent eu recours à leur portection, ils en auroient usé envers eux avec la même générosité. Il ajoutoit, au sujet de la femme de Chandasaeb, que cette Dame n'étant venue à Pondichéry que par occasion, simplement pour y voir sa mere, & sans aucun dessein de s'y fixer, puisqu'il n'y avoit alors aucune apparence de mouvement du côté de Trichirapaly, elle n'y avoit par conséquent apporté avec elle aucuns effets, ni or, ni argent, ni trésor, ni pierreries; que quelque temps après, sa mere étant retournée à Arcate, & elle se disposant de son côté à aller rejoindre son mari, elle avoit appris qu'il y avoit des troubles dans ce pays-là, & qu'ils y avoient porté la guerre, ce qui lui avoit fait prendre la résolution de rester; qu'en conséquence, la nation lui avoit accordé la protection du pavillon, & qu'après cette démarche, non-seulement il étoit contre la raison que les François la livrassent à ses ennemis, mais que s'ils le faisoient, ce seroit violer les droits de l'hospitalité,

qui étoient respectés des peuples même les plus barbares.

Ces lettres ne produisirent rien, les Marattes crurent que leurs menaces auroient plus d'effet s'ils les appuyoient de quelques troupes. Dans cette vue, ils firent un détachement de huit mille chevaux, qui, s'avançant du côté de la mer, se présenterent le 25 Décembre à midi devant Portonovo, à sept lieues au sud de Pondichéry. Comme cette place est toute ouverte & sans défense, ils s'en rendirent maîtres sans opposition, & la mirent au pillage à plusieurs reprises. Les loges Hollandoises, Angloises & Françoises eurent le même sort. Les Marattes enleverent tout ce qu'ils y trouverent de marchandises.

Après cette expédition, ils se replierent vers le nord, & allerent attaquer Gondelour, établissement des Anglois, à quatre lieues au sud de Pondichéry, qu'ils pillerent encore malgré le canon du fort Saint-David, qui ne put les en empêcher. Ils s'avancerent encore jusqu'au village d'Archiouve, à une lieue & demie de Pondichéry, sans oser avancer plus près de la ville. De-là, ils députerent au Gouverneur un de leurs principaux Officiers pour réitérer leurs

menaces & les mêmes demandes qu'ils avoient faites, protestant qu'en cas de refus, ils avoient ordre d'empêcher qu'il n'entrât aucuns vivres dans Pondichéry, & qu'aussi-tôt après la réduction de Trichirapaly, qui ne pouvoit pas tenir, disoit-il, encore plus de quinze jours, toute l'armée Maratte viendroit assiéger la place dans les formes. Le Gouverneur reçut poliment cet Officier, qui étoit un homme d'esprit & de mérite; il lui fit voir l'état de la ville & de l'artillerie qui la défendoit, & le renvoya sans paroître ému des menaces & sans lui accorder aucune de ses demandes.

On ne doit pas oublier à cette occasion un trait dont l'invention fut due principalement à M. de Cossigni, Capitaine des grenadiers, dans le Régiment de Bretagne, & Ingénieur en chef à Pondichéry, Officier distingué par ses talens & par son mérite. Il contribua peut-être autant que toute autre chose à faire perdre aux Marattes l'envie d'attaquer les François. Comme on promenoit leur envoyé autour de la place pour lui en faire mieux reconnoître les fortifications, plusieurs fougasses, que cet Officier avoit fait creuser au dehors de

diſtance en diſtance & qu'il avoit fait charger de caiſſes remplies de maſſes de pierres, allumées par quelques ſauciſſons qui communiquoient à la ville, vinrent à jouer ſur le paſſage de cet envoyé, emportant avec elles toutes les pierres & toutes les terres des environs. L'Officier Maratte fut ſi effrayé de l'effet de ces fougaſſes qu'il retourna joindre ſon détachement, très-perſuadé que tous les dehors de Pondichéry étoient minés, & que s'ils entreprenoient de l'aſſiéger, ils ne pourroient en approcher ſans voir ſauter en l'air toute leur cavalerie. Cependant ſur les avis que reçut le Gouverneur de l'arrivée de quelques partis ennemis qui pilloient Oulgaret & Arian-Coupan, villages appartenant à la compagnie, diſtant d'environ une demi-lieue de Pondichéry, il fit ſortir pour les charger un détachement de deux cens grenadiers & de quelques volontaires, commandés par le même M. de Coſſigni. Mais les Marattes les ayant apperçus, & le fort d'Arian-Coupan leur ayant tiré quelques volées de canon, ils ſe retirerent. En même temps leur détachement s'éloigna & alla camper à cinq lieues à l'oueſt de Pondichéry. Quelques jours après ils tomberent ſur Conimer & Sadraſt,

où les Hollandois ont des établissemens, qu'ils pillerent.

Cependant Trichirapali étoit réduit aux dernieres extrêmités. Les Marattes avoient formé devant cette ville quatre attaques qu'ils pousserent à la sappe & avec des galeries parfaitement bien construites, & quoique le siége fût plus long qu'ils ne l'avoient imaginé d'abord, on jugeoit à leurs mouvemens & à toutes leurs dispositions, qu'ils étoient résolus de ne point partir de là, qu'ils ne fussent maîtres de la place. Chandasaeb, de son côté, étoit déterminé à la défendre tant qu'il lui resteroit un souffle de vie. Les Marattes instruits de ses dispositions, avoient arboré le darmanchada ou pavillon de paix, pour faire connoître aux habitans qu'ils pouvoient sortir de la ville, sans crainte de recevoir aucune insulte. En effet, sur cette assurance tous les habitans sortirent & se retirerent du côté de Chiranghan. Après leur départ, réduit à ses seules troupes, Chandasaeb voulut entamer une négociation avec les Marattes, qui ne lui réussit pas. Il députa pour cela à Ragogi-Bouffoula un de ses gens, qu'il chargea de lui offrir dix laks de roupies. Le Général Maratte accepta la

proposition. » Qu'il paye dix laks de » roupies, répondit-il, & qu'il sorte » de la place; mais s'il veut la con- » server & en rester le maître, nous » ne la lui laisserons qu'à condition qu'il » nous donnera trente laks de roupies «.

Cette réponse apportée à Chande-saeb, ne servit qu'à le confirmer dans la résolution où il étoit de faire la plus longue & la plus vigoureuse résistance qu'il seroit possible. Cependant la place ne pouvoit tenir plus long-temps sans un prompt secours. Instruits de ces dures circonstances, Barasaeb, frere de Chandasaeb, ne perdit point de tems: il assembla promptement une armée de vingt-cinq mille hommes, & une prodigieuse quantité de vivres & de munitions, & se mit en marche pour se jetter dans Trichirapali. Mais les Marattes qui étoient instruits des besoins de la place, la serroient de si près & en avoient si bien fermé toutes les avenues, que quand il parut, il lui fut impossible d'y pénétrer.

Désespéré d'avoir manqué son coup, & prévoyant tous les malheurs dont sa famille étoit menacée, s'il ne tentoit quelque grand dessein, pour dégager son frere, Barasaeb suivi de ses vingt-

cinq mille hommes, osa se présenter devant l'armée formidable des Marattes. Ragogi-Boussoula, quoique frappé de la témérité & touché en même tems de la grandeur d'ame de ce Seigneur, qui venoit se livrer à lui en désespéré, sortit cependant de ses lignes, & accepta la bataille, après avoir donné par-tout des ordres exprès de ménager les jours de Barasaeb & de le lui amener prisonnier. Les deux armées se choquerent. Les Mogols fondirent comme des furieux sur les Marattes; mais ils furent bientôt accablés par le grand nombre de ces derniers. Ce ne fut proprement qu'une déroute. Chandasaeb, qui étoit sorti de Trichirapali avec l'élite de sa garnison, voyant l'armée de son frere en fuite, & considérant qu'avec sa petite troupe, il ne pouvoit se flatter de faire pancher la victoire de son côté, se retira en bon ordre dans sa place, résolu plus que jamais de s'y défendre jusqu'au bout & de s'enterrer sous ses ruines.

Barasaeb au désespoir de ces contretemps, mais toujours animé du désir de secourir son frere, traînant après lui les débris de sa petite armée, fit aussi sa retraite, la rage dans le cœur, sans que les Marattes, qui connoissoient sa

valeur, euſſent la hardieſſe de le pourſuivre. Ils rentrerent dans leurs lignes. Pour lui, après avoir raſſemblé autour de lui la plus grande partie des fuyards, il harangua cette troupe conſternée; &, ce qu'on aura peine à croire, il entreprit de perſuader à ces hommes échappés à peine à l'épée du vainqueur, la néceſſité de mourir avec honneur en ſe ſacrifiant pour leur patrie, ou de mettre par leur valeur leurs femmes & leurs enfans, leurs Princes & leurs fortunes à couvert des inſultes de leurs ennemis.

La langue Indouſtane eſt forte & mâle; & les Mogols ſont naturellement éloquers; Baraſaeb réuſſit auprès de ſes ſoldats au de-là de ſes eſpérances. De ſept mille hommes qui lui étoient demeurés fidèles & qui l'écoutoient, quatre mille s'écrierent tous d'une voix qu'ils vouloient mourir avec leur brave Général, ou pénétrer dans Trichirapali. Baraſaeb n'eut garde de laiſſer réfroidir le zèle de ſa petite troupe; il crut même pouvoir, dans l'ardeur qui l'animoit, la porter juſqu'à la férocité. Non content d'avoir convaincu ces hommes auparavant ſi foibles, de la néceſſité de mourir, il entreprit de leur prouver que

pour aller plus courageusement à la mort, ils devoient eux-mêmes sacrifier leurs femmes, afin de les soustraire aux insultes des Marattes, qui les couvriroient d'infamie.

Que ne peut sur les esprits la force du discours, lorsqu'il est manié par un homme adroit, aimé, qui parle au nom de la patrie & qui a affaire à des peuples esclaves de leurs préjugés! Pour persuader ses soldats par son propre exemple, plus encore que par ses paroles, Barasaeb fit venir sa femme; & à la vue de toute sa troupe, saisi d'une fureur aveugle, il lui plongea un poignard dans le sein. Tous les assistans furent frappés d'horreur à la vue de ce cruel spectacle, tous détournerent leurs regards, mais tous suivirent l'exemple de leur Chef, & sacrifierent leurs femmes.

Après cette exécution barbare, Barasaeb fit distribuer du bangue à toute sa troupe, & se mit en marche, traînant après lui une certaine quantité de sacs de riz. Il ne tarda pas à joindre les Marattes, sur lesquels il fondit comme un furieux. Le carnage fut d'abord terrible: semblable à des lions en fureur, les Mogols donnoient mille morts avant que d'en recevoir une. Ils eussent été

vainqueurs ; si le courage seul étoit suffisant pour détruire un ennemi de beaucoup supérieur en forces. Mais les Marattes étoient en si grand nombre, que les Mogols, malgré leurs efforts étonnants, victimes de leur propre bravoure, & lassés à force de vaincre, furent bientôt immolés au ressentiment de leurs ennemis. Tous furent égorgés & passés au fil de l'épée. Barasaeb lui-même, après avoir fait des prodiges de valeur, refusa la vie qu'on lui offrit vingt fois, & ne cessa de tuer que quand les forces lui manquerent. Ragogi-Boussoula avoit donné des ordres précis de l'épagner. Mais les soldats furieux de se voir massacrer par un Prince qui refusoit de céder au plus grand nombre, pour mettre leur propre vie à couvert, furent obligés de tirer sur lui, & ne cesserent que lorsqu'ils le virent tomber percé de vingt-deux blessures.

Après le combat, Ragogi-Boussoula fit chercher le corps de Barasaeb qu'il croyoit mort. On le trouva qui respiroit encore, mais qui ne pouvoit se soutenir. On l'apporta avec les plus grandes précautions au Général Maratte, qui, le voyant en cet état, ne put s'empêcher de verser des larmes, & lui adres-

sant la parole d'un ton plein d'affection & de bonté : » Ah ! Barasaeb, lui dit-il, » pourquoi t'es-tu ainsi immolé toi-» même à ta propre fureur ? Pourquoi » n'as-tu pas assez bien présumé de » ton ennemi pour le croire aussi gé-» néreux que toi ? Il vouloit être ton » ami, & connoissant ta bravoure & » les vertus de ton frere, il pouvoit » te le rendre, & lui rendre en même » temps ses états. Toi-même tu l'as perdu, » & tu as forcé mes gens à te sacrifier » à leur sûreté. Vis du moins ac-» tuellement pour éprouver si les Ma-» rattes sont capables d'être vertueux «.

Barasaeb avoit encore assez de force pour répondre, mais il étoit trop fier pour le faire. Il auroit cru demander grace s'il eût daigné parler à son ennemi, & il ne vouloit que mourir. Il ne chercha qu'à précipiter sa mort. Voyant qu'on lui avoit ôté toutes ses armes, il arracha lui-même une flêche qu'il avoit dans la tête, & le fit avec tant de violence, que dans le moment même il expira. Ragogi pleura sincérement sa perte, il avoit moins compté en faire un prisonnier qu'un ami. Il fit couvrir son corps des plus riches étoffes, & l'ayant fait mettre dans un palanquin, il le renvoya à son frere.

Chandasaeb frappé de la mort d'un frere qu'il aimoit tendrement & qui venoit de perdre la vie pour le secourir, tomba dans le découragement & dans une espéce d'insensibilité, qui lui fit prendre deux jours après le parti de rendre sa place aux Marattes & de se rendre prisonnier de guerre. Le Général Maratte entra dans Trichirapali d'où il enleva toutes les richesses. Il proposa aussi au Prince Mogol de lui rendre la liberté, moyennant une grosse rançon. Mais il demandoit des sommes si exorbitantes, que Chandasaeb, qui se sentoit hors d'état d'y satisfaire, préféra de le suivre, dans l'espérance qu'avec le tems il rabattroit de ses prétentions. Après avoir mis garnison dans Trichirapali, Ragogi-Boussoula sortit des provinces de Chandasaeb, traînant après lui son prisonnier, & se retira dans le Malabar. Avant son départ, ce Général avoit tenu un grand conseil pour délibérer de quel côté il marcheroit. Plusieurs opinerent pour aller attaquer les établissemens que les Européens ont le long de la côte de Coromandel. Ragogi fut d'un avis contraire; mais parce qu'il avoit publié fort haut qu'après la prise de Trichirapali, ils iroient assiéger Pon-

dichéry, ils crurent, pour garder les bienséances, devoir observer quelques formalités, avant que de paroître vouloir se désister de cette entreprise. Dans cette vue, ils firent entrer dans leur assemblée les deux Députés que le Gouverneur de Pondichéry avoit envoyés vers eux, & qui y étoient toujours demeurés depuis; & ceux-ci leur ayant représenté en plein conseil, ce qu'ils avoient déja dit à chacun d'eux en particulier, pour les détourner de ce dessein, ils parurent se rendre à leurs raisons. Il fut décidé que non seulement les Marattes renonceroient à leurs prétentions à cet égard, mais même qu'ils enverroient un homme de considération à Pondichéri, porter un riche serpeau au Gouverneur & lui demander son amitié. Ce Député partit deux jours après accompagné de trois cents cavaliers, & se rendit à Pondichéry où il fut parfaitement bien reçu. Il y séjourna quelques jours, après quoi il en partit pour aller joindre l'armée des Marattes, qui, sur le bruit d'une révolution arrivée dans le Carnate, regagnoient leur pays à grandes journées.

Cette révolution fut causée par la

mort tragique de Sabder-Alikan, Nabab d'Arcate. Ce Seigneur fut massacré dans une visite qu'il alla rendre à une de ses sœurs mariée au Nabab de Velour. On dit que ce fut cette sœur même qui excita son mari à le faire assassiner, dans l'espérance de pouvoir par sa mort monter sur le trône du Carnate. Cet horrible attentat engagea Immasaeb, Seigneur Maure, parent de Chandasaeb, à partir sur le champ pour se rendre à la cour de Nisam-Moulouk. Il lui représenta si vivement les avantages qu'il pouvoit tirer en se présentant avec son armée dans le Royaume du Carnate, que ce Général ne balança point à faire marcher ses troupes de ce côté-là.

Nizam-Moulouk, dont on aura encore occasion de parler dans la suite, est plus connu dans quelques Auteurs sous le nom d'Azézia. C'étoit sans contredit le Seigneur le plus puissant de tout l'Empire. Il étoit Généralissime des armées du Grand-Mogol, dans tous les pays de la partie du sud. Mahamet Schah, pere de l'Empereur régnant, lui avoit donné sa niece en mariage, l'avoit fait Vice-Roi des deux Royaumes de Golconde & d'Aureng-Abad, & lui

avoit soumis tous les Nababs de la presqu'isle occidentale, depuis Surate, jusqu'au Cap de Camorin.

Suivant les observations faites à son armée, lorsqu'elle entra dans le Carnate, elle étoit composée de 70,000 cavaliers bien montés, de 200,000 hommes d'infanterie, & de 15,000 Marattes. Elle avoit avec elle deux mortiers, 500 pieces de canon, dont les grandes étoient traînées par des éléphans, & les petites par des bœufs. Toute cette artillerie étoit distribuée à la tête, au centre & sur les aîles du camp. Trente petites pieces accompagnoient la tente du Général. On comptoit, dans cette armée, 1200 éléphans, dont mille servoient à l'artillerie & au bagage ; le reste étoit destiné au service de Nisam, de son fils & de leurs femmes. Il y avoit aussi cinquante chameaux chargés de gargousses & de cartouches, & un nombre presque infini de bœufs, de vaches, de bufles, de chameaux & de moutons, avec une quantité prodigieuse de charettes à quatre roues, qu'on avoit amenées d'Aureng-Abad. Les Bazards étoient toujours bien fournis de toute sorte de légumes.

Nisam dépensoit 100,000 roupies par jour. Il étoit suivi de quarante Gémi-

dars ; & lorsqu'il marchoit, il étoit précédé d'un éléphant portant une espece de bâton, au bout duquel paroissoit une tête de crocodille ou cayman, dorée, & la gueule ouverte. C'étoit une marque de dignité que l'Empereur lui avoit accordée. Un autre éléphant portoit un étendart garni au bout d'une queue de cheval blanc, & qui représentoit un croissant, avec une main armée d'un sabre. Il avoit aussi à sa suite cinq cens Chopdars ou porteurs d'ordre. Tous les Seigneurs du pays qui vouloient lui rendre visite, se faisoient d'abord annoncer par leur titre de Nabab. Nisam en fut choqué. « Quoi, dit-il, il y a dix-huit » Nababs dans cette Province, & je » n'en sçais rien ! Certes, les titres se » multiplient bien vîte ! Pour moi, je » croyois qu'il n'y en avoit qu'un ». Il parloit ainsi, parce qu'il croyoit être le seul qui eût droit de porter ce nom. Aussi tous ces titres furent-ils bientôt supprimés ; & deux Nababs s'étant encore fait annoncer sous ce nom, furent bastonnés par les Chopdars. Quand quelque Seigneur se présentoit, ceux-ci, pour l'introduire, ne se servoient plus que de ces termes : « Votre esclave un » tel demande à vous parler ». Le Sei-

gneur admis auprès de Nizam, se tenoit éloigné & debout en sa présence, à moins que voulant le favoriser, celui-ci ne lui fît signe de s'asseoir. Tous ses Gémidars & autres Officiers étoient aussi débout derriere lui dans le respect & dans le silence. Il ne leur parloit qu'en peu de mots, & ils lui répondoient toujours humblement & en s'inclinant. Il aimoit fort les Européens auxquels il parloit avec amitié, & avoit sur-tout une affection particuliere pour la Nation Françoise.

Il y avoit dans les marches d'armée une distance de près de cent pas entre Nisam & Nazerzingue son fils, qui portoit une chaîne de fer en signe de sa captivité; car il s'étoit révolté contre son pere, qui l'avoit fait prisonnier dans une bataille. Les femmes étoient tout-à-fait derriere, escortées d'un détachement considérable de cavalerie, & chantoient les louanges de Nisam.

Son arrivée rétablit la tranquillité dans le Carnate. Il avoit commencé par le siege de Trichirapali, qu'il avoit investie le 2 Août 1743, & qui lui fut rendue le 25 du même mois. Coja Abdoulakan, ami intime de ce Général, fut chargé de la conduite de ce siege,

auquel on n'employa que des troupes de la Province. Après avoir retiré cette place des mains des Marattes, & en avoir ainsi purgé le pays, Nizam ne pensa plus qu'au retour. Avant son départ, il confirma le gouvernement d'Arcate & du Maduré au fils du Nabab Sabder-Alikan, neveu de Chandasaeb. Mais comme il n'étoit alors âgé que de huit à neuf ans, il nomma pour régent pendant la minorité du jeune Prince, un Soubdar de sa suite, appellé Anaverdikan, qui avoit été gouverneur de son fils Nazerzingue. Nizam lui recommanda fortement l'éducation du jeune Nabab, qu'il abandonna à ses soins & à ceux du Nabab de Carapen.

Aussi-tôt qu'Anaverdikan se vit en possession des Etats qui venoient de lui être confiés, il pensa moins à les gouverner avec équité, qu'à les piller & à s'enrichir; son avarice étoit insatiable. Il paroissoit d'ailleurs en user fort bien avec le jeune Nabab, qu'il traitoit avec tout le respect possible. Sur ces entrefaites ce jeune Prince ayant été prié aux nôces d'un Seigneur Maure de ses parens, s'y rendit accompagné de ses deux gouverneurs, & du fils du Nabab de Carapen, qui étoit à-peu-près du même âge.

âge. Le Nabab de Velour qui, après avoir fait assassiner son beau-frere, ne cherchoit qu'une occasion favorable pour achever d'éteindre cette famille, qui, par l'absence de Chandasaeb, étoit réduite à ce jeune Prince, & envahir sa succession, crut pouvoir profiter de celle-ci. A force de promesses & de présens, il gagna douze soldats Patanes, qui, après avoir pris du bangue, entrerent dans l'appartement où étoient les Nababs, tuerent les deux jeunes Princes, de peur de se tromper, & blesserent à mort le Nabab de Carapen. Nizam-Moulouk, instruit de la mort de ce dernier, donna, de sa propre autorité, le gouvernement d'Arcate & de Maduré à Anaverdikam, nomma Mafouskam son fils aîné Nabab, avec droit de survivance, & fit Soubdar le cadet Mahmet-Alikan. Anaverdikam retint l'aîné auprès de lui, pour l'aider dans le gouvernement des affaires du Carnate & de Tanjaour, & donna au cadet le commandement de Trichirapali & du Maduré. Plusieurs des Gouverneurs des meilleures places du pays, indignés de se voir commandés par ce nouveau Nabab, refuserent de le reconnoître, secouerent le joug, & s'établirent en petits Souverains chacun dans leur Gou-

vernement. En même temps, pour ne pas attirer ſur eux la colere de Nizam-Moulouk, ils lui envoyerent directement les ſommes qu'ils devoient payer au Nabab. Du nombre de ces Gouverneurs rebelles furent celui de Velour, à ſix lieues d'Arcate; celui de Valdaour, à trois lieues de Pondichéry; & celui de Sermoukoul, à ſept lieues de la même ville. Anaverdikam mit tout en œuvre pour les ramener à lui; mais lorſqu'il vit que Nizam ne leur faiſoit point un crime de leur révolte, comme lui-même n'étoit pas en état de les réduire par la force, il prit le parti de les laiſſer tranquilles.

Il étoit de l'intérêt du nouveau Nabab de ménager les Nations Européennes établies à la côte de Coromandel, ſurtout les François, qui ayant donné retraite & accordé leur protection à la famille de Chandaſaeb, pouvoient par la ſuite lui donner de l'embarras, & ſuſciter des affaires aſſez fâcheuſes. Pénétré de ces raiſons, dont il connoiſſoit toute la ſolidité, Anaverdikam envoya d'abord une magnifique Ambaſſade à Pondichery, avec de grands préſens pour le Gouverneur (1); & peu de temps après

(1) Alors M. Dupleix, qui avoit remplacé M. Dumas, au commencement de 1741.

Il vint lui-même lui rendre sa visite en qualité de Nabab. M. Dupleix, comme on le dira plus bas, venoit d'être honoré du même titre, que le Grand Mogol, en considération des services qu'il avoit rendus à la nation Mogole dans le Gange, pendant qu'il étoit Gouverneur de Chandernagor; & cette dignité lui venant de l'Empereur lui-même, lui donnoit le pas sur le Nabab, qui ne la tenoit que de Nizam. Cependant comme ces Seigneurs Mogols sont en état de faire beaucoup de mal, les Gouverneurs Européens sont forcés de les ménager, de se relâcher un peu de leurs droits en leur faveur, & de les attacher à eux par des présens & par les grands honneurs qu'ils leur font rendre. Ce fut-là précisément la conduite que tint M. Dupleix à l'égard d'Anaverdikam. Ce Nabab parut extrêmement satisfait de la maniere dont il avoit été reçu à Pondichéry. Il jura une amitié constante & solide pour la nation Françoise, demanda qu'elle tînt toujours auprès de lui un Agent, & refusa de se prêter aux empressemens des Anglois qui le sollicitoient vivement de les honorer de sa visite. La suite démentit bien de si beaux sentimens. Une liaison intime avec les François, n'offroit à l'insa-

tiable avidité du Nabab que de légers présens, beaucoup d'honneurs, & plus d'amitié. Les Anglois au contraire lui donnerent beaucoup d'argent, & lui en promettoient encore davantage; rien ne leur coûtoit pour l'attirer à leur parti. La nation Françoise a tenu dans ces circonstances une conduite toute différente.

Tel étoit l'état des affaires de ce côté-là, lorsque la guerre s'allumant en Europe entre les François & les Anglois, les deux nations semblerent cependant vouloir établir une neutralité dans les Indes. Quels que soient les motifs qui empêcherent de suivre ce systême également avantageux à l'une & à l'autre nation, la neutralité n'eut point lieu. Les Anglois qui avoient commencé les premieres hostilités sur mer, firent aussi les premieres insultes sur terre. Le Gouverneur de Pondichéry s'adressa alors au Nabab d'Arcate pour se plaindre de ces hostilités & l'engager à interposer son autorité pour les arrêter dans l'étendue de son domaine. Mais Anaverdikam fit peu d'attention à ces représentations, n'y eut aucun égard, & montra bientôt que l'argent des Anglois avoit plus d'empire sur lui que la foi due aux traités les plus solemnels. En effet, aussi-tôt que

M. de la Bourdonnais, qui s'étoit emparé de Madras le 21 Septembre 1746, l'eut abandonné le 21 Octobre suivant, après y avoir laissé une modique garnison, pour rassembler les débris de son escadre dispersée par un horrible coup de vent, ce Nabab attendant qu'il eût rassemblé son armée, écrivit au Gouverneur François de Madras, des lettres pleines de rodomontades, le menaçant de toute son indignation, s'il ne rendoit au plutôt cette place. Ces lettres furent envoyées à M. Dupleix, sur lequel elles ne produisirent d'autre effet que de l'engager à se tenir sur ses gardes, & à envoyer ordre à Madras de se préparer à une vigoureuse défense.

M. de Kerjean son neveu fut la premiere victime de l'avarice & de la mauvaise humeur d'Anaverdikam. Le Gouverneur François de Madras l'ayant envoyé pour répéter le fils du Major Général, qu'un petit Gouverneur Maure avoit arrêté prisonnier sur la route de Pondichéry; il eut le malheur d'être rencontré par un détachement de l'armée du Nabab, qui, après mille mauvais traitemens, lui annonça qu'il étoit son prisonnier, ainsi qu'un Conseiller (1) du Conseil souve-

(1) M. Gosse.

rain, qu'on lui avoit donné pour collégue. Quelques jours après Mafouskan, fils aîné du Nabab, parut à la tête de huit à dix mille hommes, dont quatre mille étoient de cavalerie. M. de Kerjean fut d'abord présenté à ce Seigneur, qui, l'ayant reconnu pour l'avoir vu auprès de M. Dupleix, lui fit beaucoup d'amitiés, sans cependant vouloir jamais entendre à lui rendre la liberté. Il proposa à ses deux prisonniers de traiter avec lui de la reddition de Madras; mais sur ce qu'ils lui représenterent qu'il falloit pour cela s'adresser au Gouverneur de Pondichéry, il résolut de continuer sa route, marchant vers Madras, dont il entreprit de faire le siége.

M. Dupleix voyant l'obstination des Maures à ne point rendre les deux prisonniers, envoya ordre au Gouverneur de Madras de faire sortir de sa place un fort détachement pour tenter de les enlever s'il étoit possible. Ils étoient logés dans une maison de campagne des Capucins à la tête de l'armée du Nabab. Mais au lieu de marcher droit vers cet endroit, M. de la Tour, qui commandoit ce détachement, peu au fait du local de Madras, & trompé par ses guides, donna précisément au corps d'armée. Les Maures qui

ne s'attendoient point à une pareille sortie, prirent l'épouvante & se mirent en désordre au premier coup de canon qu'ils entendirent tirer. Mafouskan lui-même voyant qu'il ne pouvoit résister au feu supérieur qui partoit de la petite troupe après avoir ordonné de mettre les prisonniers en sûreté & de les conduire à Arcate, se mit à la tête de sa cavalerie, & s'enfuit à toute bride; le reste de l'armée suivit son Général, abandonnant bagage, artillerie & munitions. Les François, dont le détachement n'étoit que de 300 hommes ne jugerent pas à propos de poursuivre l'ennemi au-delà de son camp, qu'ils pillerent. Ils rentrerent ensuite dans Madras, emmenant avec eux grand nombre de chevaux, de bœufs & de chameaux qu'ils avoient pris. M. de la Tour enleva aux Maures deux drapeaux & quelques pieces de canon qu'il fit enclouer & jetter dans des puits, parce qu'elles ne méritoient pas d'être traînées dans la ville.

Malgré cet échec, le fils du Nabab ne se rebuta pas, & pour ne plus être surpris, il se jetta dans Saint-Thomé, qui n'est éloigné de Madras que de trois quarts de lieue. De-là, la cavalerie faisoit des courses jusques sous les murs de

cette ville, & les partis détachés de son armée couroient la campagne, maltraitoient tout ce qu'ils rencontroient de Malabares au service des François. Ils ne traitoient pas mieux les habitans Portugais de la ville de Saint-Thomé ni même les Missionnaires. Plusieurs d'entr'eux moururent en prison. Le Capitaine-Commandant eut le même sort.

M. Dupleix jugea qu'il étoit à propos d'arrêter ces courses & ces entreprises des Maures. Pour cela il tira de la garnison de Pondichéry 350 hommes de troupes réglées, 100 matelots & 200 Cipayes, troupes du pays, dont il donna le commandement à M. Paradis, Ingénieur en chef de cette ville, pour aller relever la garnison de Madras, dont il n'étoit pas content. Cette petite troupe marchoit vers le lieu de sa destination, lorsque M. Paradis apprit que les Maures, qui s'étoient saisis de la ville de Saint-Thomé, travailloient à la fermer d'une forte palissade. Sur cette nouvelle, il écrivit à M. Barthelemi, Gouverneur de Madras, pour lui donner avis de l'heure à laquelle il arriveroit en présence des Maures, le priant de faire sortir de sa place un fort détachement, afin de prendre l'ennemi en queue, en

même temps qu'il l'attaqueroit de front; & parce qu'il craignoit que sa lettre ne fût interceptée, il lui manda la même chose par plusieurs courriers qu'il fit partir successivement. En conséquence de cet avis, M. Barthelemi commanda d'abord le détachement; mais soit qu'il ne crût pas qu'avec sa petite troupe, M. Paradis osât hasarder d'attaquer sept à huit mille hommes, soit qu'il imaginât qu'il n'étoit pas possible qu'il arrivât à Saint-Thomé à l'heure qu'il marquoit, il ne donna point d'ordre de sortir de la place.

Cependant M. Paradis avançoit toujours du côté de Saint-Thomé. Sur les huit heures du soir, il arriva à deux lieues des Maures. Là, il fit prendre un peu de repos à sa troupe, afin qu'elle fût en état de combattre le lendemain, & sur les trois heures du matin il se remit en marche. Ses espions vinrent l'avertir que les Maures étoient informés de son arrivée, & qu'ils l'attendoient en bataille dans les rues de la ville. Sur cet avis il fit faire halte à sa troupe, afin d'encourager ses soldats par un petit discours qu'il leur fit. Après quoi il continua sa marche. Les François arriverent à Saint-Thomé le lendemain à

la pointe du jour. M. Paradis s'étant apperçu, malgré le peu de clarté qu'il faisoit alors, que l'enceinte de la palissade n'étoit point achevée, & qu'il restoit une breche de près de vingt toises, il ne balança point à faire son attaque de ce côté-là. Il forma sa troupe sur la largeur de la breche, & fondit par-là sur les Maures. Ceux-ci firent ferme d'abord, & soutinrent bravement les trois premieres décharges ; mais à la quatrieme, les soldats François ayant mis la bayonnette au bout du fusil, l'épouvante se répandit dans les bataillons & les escadrons ennemis. Ils s'ébranlent, ils plient, ils se rompent enfin & fuient en désordre. Animés par la lâcheté des Maures, les François poursuivent les fuyards l'épée dans les reins, taillent en piece tout ce qui se présente, & se rendent maîtres de trois pieces de canon qu'ils abandonnerent, parce qu'ils ne pouvoient s'en servir. Comme les rues de Saint-Thomé sont fort étroites, les chevaux & les hommes s'embarrassoient dans leur fuite. Il s'en fit un carnage affreux. Enfin, les ennemis gagnerent la plaine, & appréhendant encore quelque sortie du côté de Madras, rien ne put les arrêter. Ils coururent pendant

douze lieues, abandonnant à la discrétion du vainqueur bagages, munitions, & généralement tout ce qu'ils avoient dans Saint-Thomé. Le butin fut considérable. On prit grand nombre de bêtes de charge, soixante chameaux, six cens bœufs, près de cent chevaux, tous les drapeaux des Maures & une grande quantité de marchandises. Après avoir fait inutilement pendant quelque temps tous les efforts possibles pour rallier ses troupes, emporté par les fuyards, Mafouskan lui-même fut obligé de céder au torrent; & comme il couroit trop de risques sur son éléphant, il monta à cheval, & s'enfuit encore une fois à toutes jambes. Il ne se crut en sûreté que quand il eut mis entre lui & les François une distance de douze lieues. Il vomit, en fuyant, mille imprécations contre son armée, déchira ses vêtemens, & prit pour quelque temps l'habit de Faquir.

Le bruit de l'arrivée de M. Paradis étant parvenu jusqu'à Madras, M. Barthélemi connut la faute qu'il avoit faite & le danger que couroient les troupes qui venoient de Pondichéri. Aussitôt il fit sortir le détachement qu'il avoit commandé pour les soutenir. Il arriva à

Saint-Thomé au moment que les François, sûrs de leurs victoires, se préparoient à marcher vers Madras. M. Paradis fit entrer ce détachement dans S. Thomé, & lui donna ordre d'en enlever le butin que ses soldats étoient obligés d'abandonner.

La troupe victorieuse ne poursuivit point l'ennemi au-delà de la Ville. Elle entra dans Madras en triomphe. Ceux des soldats qui n'avoient pu enlever des chevaux, étoient montés sur des chameaux ou sur des bœufs, & presque tous étoient revêtus des habits qu'ils avoient enlevés sur les Maures. Ceux-ci perdirent à cette action près de 500 hommes & eurent presqu'autant de blessés. Les François n'y eurent que deux soldats blessés légérement.

Malgré ses pertes réitérées, Masouskan ne laissa pas d'aller au secours des Anglois à Goudelour, lorsque les François firent le siége de cette place. Il y fut encore battu en plusieurs rencontres. Enfin M. Dupleix ayant trouvé moyen de mettre dans ses intérêts son frere Mahmet-Alikan en semant la discorde entre les deux freres, obligea l'aîné à lui demander la paix. Masouskan se rendit pour cela à Pondichéri

au commencement de l'année 1747 ; il y ſigna le traité, & jura une union conſtante avec la Nation françoiſe. Il en partit le troiſieme jour de ſon arrivée très-ſatisfait des honneurs qu'il y avoit reçus du Gouverneur, & ſe rendit à ſon camp où il licentia ſon armée. Delà, au lieu d'aller joindre ſon pere à Arcate, comme le vieux Anaverdikan l'en ſollicitoit vivement ; il quitta ſes vêtemens, ſa robe, ſes armes & ſon turban, reprenant l'habit de Faquir qu'il avoit abandonné ; il courut ſe cacher dans Trichirapali, honteux d'avoir toujours été battu par les François, & de s'être vu obligé de faire une paix qui ne lui étoit pas honorable. Mahmet-Alikan licentia pareillement les troupes qu'il avoit levées, & ſe rendit auprès de ſon pere, qui parut oublier la trahiſon qu'il avoit faite à ſon frere.

Les Anglois étoient au déſeſpoir de voir cette guerre ſi heureuſement terminée pour les François. La gloire qu'ils avoient acquiſe leur faiſoit ombrage. Il n'y eut rien qu'ils ne miſſent en œuvre pour attirer les Mogols à leur parti. Mais ceux-ci n'eurent garde d'être les dupes de leurs ſuggeſtions, ni de ſe laiſſer ſéduire par leurs vaines promeſ-

ses. Ils leur répondirent nettement qu'ils pouvoient se tirer d'affaire comme ils l'entendroient, & qu'ils étoient très-résolus de ne plus rien faire pour eux. La nouvelle de la prise de Madras & des victoires remportées par les François sur le Nabab d'Arcate, s'étoit répandue dans tout l'Indoustan. Elle avoit pénétré non-seulement chez les Marattes, mais encore à la Cour de Nizam Moulouk qui en avoit informé le Grand-Mogol, & elle avoit attiré à M. Dupleix des lettres de compliment & de félicitation de la part de presque tous les Princes & Seigneurs de l'Inde. Voici celle que Ragogi-Boussoula lui écrivit à cette occasion.

Ragogi-Boussoula, Général de l'armée des Marattes, à M. Dupleix, Gouverneur de Pondichéri.

» Je ne puis vous exprimer la joie
» que j'ai ressentie, lorsque j'ai appris
» la nouvelle de la prise de Madras,
» & que les François s'en étoient ren-
» dus maîtres. Agréez donc le compli-
» ment que je vous en fais en mon
» particulier, & qui part de l'endroit
» le plus sensible de mon cœur.

» J'ai appris en même-temps que les » Soubdars du Carnate s'étoient joints » ensemble, & ayant rassemblé leurs ar» mées comme des troupeaux de mou» tons, avoient eu l'audace de vous dé» clarer la guerre ; mais qu'une poi» gnée de vos valeureux François, bra» ves comme des lions, leur ont livré » bataille aux environs de Méliapour, » les ont battus, leur ont pris leurs » drapeaux, beaucoup de leurs che» vaux & autres instrumens de guerre, » les ont fait fuir jusqu'à Angyvarem, » l'épouvante s'étant mise dans leur ar» mée, ainsi qu'elle se met dans un trou» peau de moutons, lorsque quelque » loup entre dans une bergerie. Je vous » assure que cette nouvelle m'a fait » un plaisir des plus grands que j'aie » ressenti de mes jours. Je ne puis assez » vous marquer la joie que cela m'a » causé ; je vous en fais mille & mille » fois mon compliment.

» Le soleil éclaire le monde depuis » son lever jusqu'à son coucher, & » lorsqu'une fois sa clarté est passée, » on n'y pense & l'on n'en parle plus. » Il n'en est pas de même de la lumiere » que répand dans le monde votre bra» voure & le renom que vous vous

» êtes acquis par tant d'exploits : on
» ne cesse jamais d'en parler ; nuit &
» jour ils sont présens à l'esprit. Le bruit
» de vos victoires est tellement répandu
» dans toutes ces côtes & ailleurs, que
» tous vos ennemis, de quelque Na-
» tion qu'ils puissent être, en sont cons-
» ternés. C'est de quoi vous pouvez
» être assuré. Tout l'Indoustan retentit
» de ce bruit. Notre Roi Savon-Raja
» ayant appris toutes ces nouvelles,
» vous a donné des louanges inexpri-
» mables, & ne parle qu'avec admira-
» tion de votre Nation. Chandasaeb m'a
» toujours parlé très-avantageusement
» de vous ; mais vos derniers exploits
» ont fait plus d'impression sur moi que
» tout ce qu'il m'en avoit dit ; c'est
» pourquoi je vous demande votre ami-
» tié, & vous fais sçavoir en même-
» temps que notre puissant Monarque
» voulant que son pavillon soit replanté
» dans tous les endroits où il battoit ci-
» devant, & que les Maures nos enne-
» mis nous ont enlevé, m'a ordonné de
» me transporter de vos côtés. Dans
» peu je compte mettre ses ordres à
» exécution. Aussitôt que je serai arrivé,
» je ne manquerai pas de vous en don-
» ner avis & de m'aboucher avec vous,

» car je vous dirai que j'ai bien des
» choses à vous communiquer touchant
» les intentions de mon puissant Roi.
» Si vous voulez vous joindre à moi,
» c'est-à-dire, vos forces aux miennes,
» nous ferons des choses dont on ne
» pourra s'empêcher de parler éternelle-
» ment. Geréran-Pandet, mon Procu-
» reur, qui est auprès de vous, vous
» dira le reste. Il est instruit de mes
» intentions. Je vous souhaite toujours
» beaucoup de réussite dans toutes vos
» entreprises, & un enchaînement de
» victoires qui ne puisse jamais finir, &c ».

L'infortuné Chandasaeb ne fut pas des derniers à apprendre les heureux succès des François ses bons amis, & il ne manqua pas d'en féliciter M. Dupleix, le priant de continuer d'honorer de sa protection (ce sont ses termes) sa femme & sa famille retirées à Pondichéry. On ne rapporte point ici sa lettre non plus que toutes celles que M. Dupleix reçut de divers endroits au même sujet, pour ne pas ennuyer par une répétition de complimens qui disent tous à peu près la même chose. Il suffit de sçavoir que dans ces lettres, on voit par-tout des preuves non équivoques de l'estime, de l'admiration & du res-

peƈt que les derniers ſuccès des François leur avoient attirés de la part de tous les Seigneurs, tant Maures que Gentils, qui tous recherchoient avec empreſſement leur alliance & leur amitié. Par-là il eſt aiſé de juger combien cette guerre des François contre les Maures, néceſſaire dans ſon principe, a été non-ſeulement glorieuſe, mais même avantageuſe à la Nation, & quel crédit & quelle autorité elle lui a concilié dans l'Inde.

La réputation des François étoit montée à ſon plus haut point; la terreur de leur nom, pour me ſervir des propres termes dont uſoit dans ſa lettre un des principaux Officiers de l'armée de Nazerzingue, s'étoit répandue dans tout l'Indouſtan, & il étoit à préſumer que la paix qu'ils venoient de faire avec les Maures, feroit de durée. Mais Mafouskan, fils du Nabab d'Arcate, auſſi peu jaloux de ſes fermens que de ſa gloire, ne ſe piquoit pas d'obſerver ſes engagemens les plus ſolemnels. En ſe dépouillant des marques de ſa dignité pour prendre l'habit de Faquir, il ne s'étoit point défait de la haine qu'il portoit à la nation; auſſi ne cherchoit-il que l'occaſion de lui en donner des marques &

de l'humilier. Elle parut se présenter sous un point de vue très-propre à flatter son animosité.

Au mois d'Août 1748, les Anglois vinrent assiéger Pondichéry avec toutes les forces qu'ils purent rassembler dans les Indes; & pour assurer d'autant mieux la conquête qu'ils avoient méditée de cette place, ils entreprirent d'intéresser le Nabab, & de lui persuader qu'elle ne pouvoit leur résister. Mafouskan, que ses pertes & sa honte n'avoient pu rendre sage, aveuglé par sa haine, se laissa aisément persuader. Il leva 6000 hommes, & pour ne pas paroître être le premier à rompre la paix, il confia le commandement de ce corps à son beau-frere, qui, pour colorer sa perfidie, publia qu'ayant une vengeance particuliere à tirer de la nation, il venoit se joindre aux Anglois pour la châtier. D'un autre côté, le vieux Nabab Anaverdikam se tenoit avec un corps de huit à dix mille hommes à 10 ou 12 lieues de Pondichéry, sous le prétexte de contenir quelques rebelles. Ce nouveau renfort étonna peu les François. Ils connoissoient l'ennemi qui les attaquoit, & ils étoient bien sûrs qu'il seroit plus à charge aux Anglois, qu'utile pour avancer le suc-

cès du siege, comme la suite l'a bien prouvé.

Le grand Mogol, charmé de la fermeté & de la sagesse du gouvernement de M. Dupleix, voulut lui donner des marques particulieres de son estime. Pour cela il augmenta ses titres du nom de Dupleix-Kan-Mansoubdar-Nabab-Muzafergeng-Badaour (1), & du sceau attaché à cette dignité. En augmentant son crédit & son autorité dans l'Indoustan, elle lui concilia en même-temps l'amitié de tous les Princes & Seigneurs Maures & Gentils; en particulier celle de Savon-Raja, Roi des Marattes, qui l'en fit féliciter par Ragogi-Boussoula son Général. M. Dupleix crut pouvoir profiter de cette occasion & de la correspondance qu'il entretenoit avec Ragogi, pour procurer la liberté de Chandasaeb. Ce malheureux Prince étoit toujours prisonnier chez les Marattes, qui, à l'instigation de Nizam-Moulouk, intéressé à soutenir Anaverdikam dans le gouverne-

---

(1) Celui qui posséde ces titres dans l'Indoustan, a autant de pouvoir que l'Empereur même, il peut lever des troupes & faire des Nababs, & a droit de vie & mort sur tous les sujets de l'Empire.

ment d'Arcate qu'il lui avoit donné, persistoient à lui demander des sommes considérables pour sa rançon. Il couroit de temps en temps des bruits sourds que ce Seigneur revenoit à la tête d'une armée de Marattes pour rentrer dans ses états; mais il ne sembloit pas qu'on dût penser à sa liberté pendant la vie de Nizam. Ses enfans, ainsi que ceux de Barasaeb son frere, étoient toujours à Pondichéry, où l'on avoit pour eux toutes sortes d'égards. Ils y répondoient de bonne grace par l'affection qu'ils faisoient paroître pour les François, & par leur attention à témoigner leur reconnoissance au Gouverneur. Celui-ci connoissoit l'attachement de Chandasaeb pour la Nation. Il sçavoit les services qu'il avoit rendus à la Compagnie, & il étoit persuadé qu'il en reviendroit un grand bien, s'il pouvoit rentrer dans son gouvernement. Dans cette vue & en répondant à Ragogi-Boussoula, pour le remercier de son compliment, il pria ce Général de lui accorder la liberté de ce Prince. On demandoit auparavant pour la rançon de Chandasaeb seize laks de roupies, qui font environ quatre millions monnoie de France. Cependant, sur la simple recommandation de M. Dupleix,

çois fut très-peu considérable, malgré le feu de plus de 40000 coups de canons qui furent tirés contre la ville, & près de 5000 bombes qui y furent jettées. On admira la conduite prudente & ferme du Gouverneur pendant toute la durée du siége.

Lorsque la nouvelle de cet événement se répandit dans l'Inde, tous les Princes & Gouverneurs Maures & Gentils qui en furent instruits, s'empresserent d'écrire à M. Dupleix pour le féliciter de ce succès, & pour lui en marquer leur satisfaction. Elle lui attira de grands complimens, non-seulement de la part de Ragogi-Boussoula, avec lequel il entretenoit toujours une grande correspondance, mais même de celle de Feteissingue, fils de Savon-Raja, Roi des Marattes, & de Nazerzingue, fils de Nizam-Moulouk. Le vieux Nabab d'Arcate Anaverdikam, à qui M. Dupleix avoit écrit très-fortement après la levée du siége, & qu'il avoit menacé de toute l'indignation des François, se crut obligé de justifier sa conduite auprès de lui. Il désavoua hautement tout ce que son gendre avoit fait, témoignant que s'il le tenoit, il le puniroit griévement, & promit à M. Dupleix d'en tirer telle vengeance

geance qu'il jugeroit à propos. Celui-ci, bien instruit de la mauvaise foi du Nabab & de son peu d'affection pour la Nation Françoise, crut ce qu'il voulut de ses excuses. Il dissimula cependant sa façon de penser, attendant que le temps lui fournît quelque occasion favorable de lui marquer son ressentiment.

Une grande révolution arrivée alors dans les Indes, la lui offrit telle qu'il pouvoit la souhaiter (1). Personne n'ignore les malheurs de Mahamet-Schah, pere du Grand-Mogol aujourd'hui regnant, qui en 1739 fut détrôné par Nadir-Schah, autrement nommé Thamas-Kouli-Kan, Roi de Perse. On ne peut nier que le Mogol ne se fût attiré cette disgrace par sa mollesse & par son mauvais gouvernement. Mais aussi n'y a-t-il gueres lieu de douter que les Persans n'eussent été attirés dans les Indes par ce fameux Azefia, ou Nizam-Moulouk, dont on a déja parlé. Cette conjecture est d'autant mieux fondée, que Thamas-Kouli-Kan ne marqua pour personne tant d'estime & tant de confiance que pour ce Seigneur, & que par un des articles du

(1) Voyez le tome IV de cette édition, Mémoires du Levant.

traité qu'il fit avec Mahamet-Schah, il ne le rétablit sur son trône qu'à condition que le gouvernement de l'Empire resteroit entre les mains de Nizam. Ce qu'il y a de certain, c'est que celui-ci fut violemment soupçonné d'avoir tramé ce projet, dans la vue, disoit-on, de s'emparer du trône après la mort de l'Empereur, & de faire entrer la succession dans sa famille. Ces soupçons étoient encore fondés sur ce que Nizam avoit épousé la niece de Mahamet-Schah, & qu'il étoit Persan d'origine. Car on voit assez de Persans aller s'établir dans l'Indoustan ; & comme la langue des Mogols, par conséquent la langue dominante, est le Persan, que les Indiens ne parlent & n'entendent point, il arrive que ces Persans deviennent nécessaires dans le pays, & assez souvent y font fortune.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'après être remonté sur le trône, Mahamet-Schah demeura fort affoibli, & que son autorité ne fut plus suffisante pour contenir les Généraux & les Gouverneurs de l'Empire. Les Patanes, profitant de cette foiblesse, formerent le projet d'attaquer Delhy ; ils leverent une armée de 80000 chevaux & de 190000

hommes de pied, & marcherent vers cette capitale.

Le Grand Mogol a auprès de lui vingt-quatre Omrhas ou Ministres qui composent ses différens Conseils. Deux d'entr'eux sont Généralissimes de ses armées. L'un commande dans la partie du nord, l'autre dans celle du sud. Leur devoir est de prévenir les rébellions & de calmer les troubles de l'Empire. Tel étoit Nizam-Moulouk. La politique de ces Généraux, lorsqu'ils sont appellés en Cour pour rendre compte de leur conduite, est de faire agir quelques corps de Marattes, qu'ils engagent à se jetter sur quelque Province, & à la piller. Ils s'excusent alors d'aller en Cour, sur la nécessité de repousser les ennemis, & se dispensent par-là d'obéir aux ordres qu'on leur envoie. Nizam, dont les intrigues avoient tellement éclaté, qu'il craignoit de tomber entre les mains de l'Empereur, s'étoit souvent servi de cette ruse pour s'exempter de se rendre à Delhy.

Aussi-tôt que l'on eut appris dans cette capitale la nouvelle de la marche des Patanes, Mahamet-Schah assembla tous ses Conseillers, Ministres & Généraux, s'assit sur son trône, & présentant

du bétel de sa main, invita celui d'entre eux qui avoit assez de courage pour aller attaquer le camp des ennemis, à venir prendre le bétel qui lui étoit destiné. Aucun d'eux n'osa ou bien ne voulut y toucher. Il n'y eut que le fils unique de l'Empereur, jeune Prince d'environ dix-huit ans, qui, voyant avec douleur le morne silence qui régnoit dans l'assemblée, se leva pour prendre le bétel; mais son pere l'en empêcha, & représenta qu'il n'étoit pas convenable que l'héritier présomptif de l'Empire fût exposé dans une occasion aussi périlleuse, tandis qu'il y avoit tant de Généraux expérimentés, plus propres que lui à repousser les ennemis. Cependant tous les Grands s'opiniâtrerent à soutenir que puisque son fils s'étoit présenté pour prendre le bétel, c'étoit par conséquent à lui de marcher. Le jeune Prince en pressa lui-même son pere avec larmes. L'Empereur se rendit enfin. Mais, comme son fils n'avoit point de troupes, il ordonna que, suivant la loi & la constitution de l'Etat, ses Ministres lui fourniroient 300000 hommes. Ils obéirent; mais ils gagnerent sous main les Commandans & autres Officiers Généraux de ces différens corps, & les engagerent

à faire en sorte que le Prince tombât entre les mains des Patanes, & pérît dans le combat. Le hasard voulut que leur trahison ne réussît point. Le jeune Prince en ayant été instruit, lorsqu'il étoit sur le point de livrer bataille, fit arrêter & punir tous les complices : après quoi il lui fut facile de battre tous les Patanes, & de les mettre en fuite.

Tandis que ces choses se passoient à l'armée, les vingt-deux Omrhas qui étoient restés auprès de l'Empereur, ne doutant point de la réussite de leur trahison contre le Prince qu'ils tenoient déja pour mort, commencerent par en faire courir sourdement le bruit dans la capitale, ensuite ils entrerent un jour dans l'appartement de l'Empereur, s'en défirent, & jetterent son corps par les fenêtres. Après quoi ils publierent dans la ville, que sur la nouvelle de la perte de la bataille, & de la mort de son fils, il s'étoit lui-même précipité. Telle fut la fin malheureuse de Mahamet-Schah, Empereur des Mogols, assassiné par ses propres Ministres en 1748.

Cet horrible attentat ne put pourtant être tenu si secret qu'il ne transpirât. Le jeune Prince qu'on nommera désormais Amet-Schah, étoit en marche pour

rentrer dans Delhy, lorſqu'il en apprit la nouvelle. Auſſi-tôt il comprit tout le danger qui le menaçoit. Pour l'éviter, il diſſimula, & mit en uſage le même ſtratagême dont le fameux Aureng-Zeb s'étoit ſervi dans une occaſion différente. Il parut déſolé de la mort de ſon pere, qu'il feignit de croire être arrivée naturellement, déchira ſes vêtemens, & prit l'habit de Faquir, déclarant hautement qu'il renonçoit au monde, & qu'il ne vouloit point entendre parler du Gouvernement de l'Empire. Il eut même l'adreſſe de contrefaire le fol. Les traîtres informés de ce qui ſe paſſoit, allerent à ſa rencontre, & l'aſſurerent qu'ils le reconnoiſſoient pour leur Empereur; mais le Prince rejetta leurs offres. « Non, je ne monterai point ſur » le trône, leur dit-il, d'un air affligé, » un de vous ſera Empereur, je renon- » cerai à ma couronne en ſa faveur, en » préſence de tout le peuple : c'eſt-là ma » derniere réſolution. Je me rendrai au- » jourd'hui au palais pour prendre congé » de ma mere. Que chacun de vous ſe » retire chez ſoi. Celui de vous que » j'enverrai chercher cette nuit, & à » qui je remettrai le ſceau de l'Empire, » régnera & prendra mon nom. Je ſou-

» haite qu'il gouverne en paix. Du » reste le monde est fini pour moi ».

Ce discours du Prince intrigua tous ces Grands, & commença à mettre parmi eux une espece de division. Chacun d'eux en particulier osa se flatter d'un choix qui alloit faire un Empereur. Ils se retirerent chez eux sans prendre aucune nouvelle résolution.

Aussi-tôt qu'Amet-Schah fut entré au palais, il fit préparer vingt-deux chambres pour l'exécution du dessein qu'il méditoit, & ordonna que la porte en fût fort basse. Ensuite il plaça à l'entrée de chaque appartement deux personnes armées de lacs de rottin fin, avec ordre de les passer au col de tous les Ministres qu'il feroit appeller. Il commença par le plus considérable, qui, croyant déja avoir la couronne sur sa tête, & se baissant pour entrer dans l'appartement où étoit le Prince, fut saisi par les deux soldats apostés, & étranglé. Ses complices eurent successivement le même sort. En moins de deux heures, la trahison fut punie, & les vingt-deux traîtres sacrifiés à la juste vengeance du Prince. Il fit exposer leurs corps au milieu de la place, & sur le champ nomma d'autres Ministres sur la fidélité desquels

il pouvoit compter. Après cette exécution sanglante, mais nécessaire, Amet-Schah se fit voir sur son trône dans tout l'appareil de la majesté, & fut salué Empereur par tous ses sujets.

Cet acte d'une justice sévère fit trembler tous ceux qui étoient en charge; quoiqu'ils fussent presque tous dans les intérêts des coupables, aucun ne branla. Tout plia sous l'autorité des nouveaux Ministres. Le lendemain l'Empereur fit trancher la tête à quelques Généraux & Officiers principaux qui avoient trempé dans la conspiration. Il en exila aussi quelques-uns, & en condamna d'autres à une prison perpétuelle. Du nombre de ces derniers fut un fils de Nizam-Moulouk, aîné de Nazerzingue. A l'égard de celui-ci, son pere le retenoit auprès de lui pour veiller sur ses actions, parce que, comme on l'a dit, il s'étoit révolté contre lui. Nizam avoit aussi une fille mariée à Satodoloskan, & mere de Mouzaferzingue.

Après avoir rétabli le calme dans Delhy, il ne restoit plus à Amet-Schah que de tirer une juste vengeance du chef même des conjurés. C'étoit ce même Nizam-Moulouk si justement soupçonné d'avoir donné entrée aux Persans dans l'Empire.

L'Empereur n'ignoroit pas toutes ses intrigues, & il étoit bien informé qu'il avoit été le principal moteur de la derniere conspiration. Il lui envoya ordre de se rendre à la Cour pour rendre compte des revenus des Royaumes de Golconde & d'Areng-Abad, ainsi que de ses autres Gouvernemens, dont il n'avoit encore rien remis au trésor impérial. Nizam mit en pratique, pour s'excuser de paroître à la Cour, ce qui jusques-là lui avoit réussi. Il disposoit à son gré des Généraux Marattes, qui se prêtoient d'autant plus volontiers à ses intentions, qu'ils profitoient du pillage qu'il leur occasionnoit. Mais ce nouvel Empereur étoit au fait de toutes ses ruses; & pour cette fois, les ordres furent si exprès & si précis, que Nizam ne crut pouvoir différer à obéir sous quelque prétexte que ce fût. Ce vieux Général, qui, au rapport des gens de sa Nation, étoit alors âgé de cent sept ans, pénétré du mauvais succès de ses intrigues, & craignant de finir des jours pleins de gloire, par une mort ignominieuse, pour sortir d'embarras, prit, dit-on, le parti d'avaler du poison. D'autres prétendent qu'il mourut du chagrin que lui causerent les ordres qu'il avoit reçus de

Delhy. Quelques-uns même le soupçonnerent d'avoir été empoisonné par Nazerzingue. Après sa mort, celui-ci qui, du vivant de son pere, n'avoit jamais eu beaucoup de crédit, s'empara du Gouvernement & de ses trésors, fit mourir quelques-uns des vieux Conseillers de Nizam, chassa les autres, & donna leurs places à des personnes qui lui étoient affidées. Ensuite, sans attendre l'agrément & les dispositions de la Cour, il se rendit maître de l'administration de tous les Gouvernemens de son pere, disposa de toutes les charges, & nomma à tous les offices militaires.

Amet-Schah ne fut pas plutôt instruit de la mort de Nizam & de la révolte de Nazerzingue, qu'il pensa à punir la témérité du rebelle, & à rendre à l'héritier légitime la justice qui lui étoit due. C'étoit le fils de Satodoloskam petit-fils de Nizam par sa fille, & à qui sa succession appartenoit, suivant même les dernieres dispositions de ce vieux Général. Aussi-tôt l'Empereur appella à la Cour ce jeune Seigneur qui avoit l'honneur d'être son cousin, lui changea son nom en celui de Mouzaferzingue, le déclara Souba & Généralissime de ses Armées, & l'investit du Gouvernement des Royaumes de

Golconde & d'Aureng-Abad & de toutes leurs dépendances. En même-temps il lui donna ordre de marcher sur le champ contre Nazerzingue & de le lui envoyer prisonnier, après lui avoir fait rendre compte des sommes considérables que son pere devoit à l'Empire; & il lui promit qu'aussitôt qu'il seroit maître de Golconde, il lui donneroit le titre de Nizam-Moulouk que portoit son aïeul. Il n'est point d'usage que l'Empereur accorde ce nom, excepté à ceux qui se sont emparés de quelques Royaumes, & qui ont remporté plusieurs victoires.

Le Grand Mogol est une belle Idole parée, qu'on encense, qu'on honore par des respects & que l'on cultive par des présens; mais sourde dans le fond, muette & insensible, & dont tout le pouvoir n'a de fondement que dans la vénération des peuples & l'attachement que ses adorateurs ont pour elle.

Le Gouvernement est absolu dans les Indes, comme dans tout l'Orient. Là le Monarque est aussi despotique & aussi indépendant qu'en Turquie. Il y a seulement une différence bien considérable. Les Turcs uniquement attachés

à la maiſon Ottomane iroient plutôt ſe chercher un Souverain parmi les Tartares de Crimée, que de conſentir jamais à ſe ſoumettre à une autre famille quelque conſidérable qu'elle fût. Là, jamais Viſir ni Bacha n'oſa ſe flatter de monter ſur le trône; & la vénération des peuples pour le ſang Ottoman eſt telle, qu'à la ſeule lecture des ordres du Prince qui en eſt iſſu & qui gouverne, le Seigneur le plus puiſſant de l'Empire ſe fait un devoir de Religion de ſoumettre ſa tête au coup mortel, & de préſenter ſon cou aux bourreaux.

La vénération des Mogols n'eſt pas moins grande pour leur Empereur. Ils ſe regardent tous moins comme ſes ſujets que comme ſes eſclaves. Mais leur ſoumiſſion & leur attachement ſe bornent uniquement au trône de Tamerlan, ſans qu'ils ſe mettent beaucoup en peine de quel nom ou de quelle famille eſt celui par qui il eſt occupé. Tout homme qui chez eux eſt maître du ſceau de l'Empire, eſt en même temps leur maître & leur Empereur. Ils le reſpectent, lui obéiſſent & lui payent tribut. Il n'appartient qu'à lui de diſtribuer les charges, les titres & les honneurs; lui ſeul peut nommer aux Gouvernemens. Mais ce Prince ſi grand &

si puissant, n'a pas un seul homme de troupes à ses ordres. Toutes les forces de l'Empire sont entre les mains des Ministres, des Omrhas, & des autres grands de l'Empire; & en donnant un Gouvernement à quelqu'un, le grand Mogol n'a pas le pouvoir de l'en mettre en possession malgré un Seigneur rebelle qui s'en sera emparé. C'est au nouveau Gouverneur à lever une armée, à marcher contre l'usurpateur & à tâcher de le chasser de la province qu'il occupe injustement & sans titre. S'il réussit, à la bonne heure. Au contraire, s'il est battu, l'Empereur n'en est pas moins reconnu & respecté. Le vainqueur ne manque jamais d'écrire à la Cour des lettres pleines de soumission par lesquelles il demande le titre nécessaire pour commander dans la province qui avoit été destinée à son rival, & à la faveur des présens dont il fait appuyer sa demande, elle ne manque point d'être écoutée. L'autorité du Prince intervenant à une possession qui originairement n'étoit fondée sur aucun droit, fait d'un révolté ou d'un usurpateur, un maître juste & légitime. Tous les peuples du Gouvernement le reconnoissent & lui obéissent. Telle est la poli-

tique obſervée dans le Mogol; mauvaiſe politique qui rend cet état ſujet à des guerres & à des révolutions continuelles. On a fait cette remarque ſur le Gouvernement de l'Empire des Mogols, parce qu'on l'a cru néceſſaire : elle ſervira à donner une idée juſte de ce qui a été dit juſqu'ici & de ce qui reſte à dire.

Mouzaferzingue partit de Delhy à la tête de 8000 chevaux & de 13 à 14 mille hommes d'infanterie. Son armée groſſiſſoit à meſure qu'il avançoit, par les nouvelles lévées qu'il faiſoit faire ſur ſa route. Il traverſoit le Royaume de Canora, lorſque Chandaſaeb qui, comme on l'a dit, y étoit alors, crut pouvoir profiter de cette occaſion pour faire valoir ſes droits ſur la Nababie d'Arcate. Il ſe rendit auprès de ce Seigneur, lui repréſenta la juſtice de ſes prétentions, & lui communiqua les lettres de M. Dupleix, qui lui promettoit ſon ſecours pour le rétablir dans ſon gouvernement. Mouzaferzingue, déja inſtruit de la valeur de la Nation Françoiſe, voyant les droits de Chandaſaeb ſi bien appuyés, ne balança point à lui confirmer le titre de Nabab d'Arcate & de Maduré au nom du Grand-Mogol qu'il informa auſſi-tôt de ce qu'il

venoit de faire, ainsi que du dessein qu'il avoit formé de marcher lui-même en personne vers le Carnate.

Il y avoit alors à la Cour de Delhy plusieurs François que la curiosité y avoit attirés. Ils avoient fait valoir auprès de l'Empereur la belle défense de Pondichéry contre toutes les forces réunis des Anglois. Ils lui avoient vanté la valeur des soldats François, la capacité de leurs Officiers, & la conduite ferme & prudente de leur Chef.

Amet-Schah, déja informé de ces particularités par le bruit public & par quelques Seigneurs Mogols qui lui en avoient parlé, approuva tout ce que son Général avoit fait, confirma à Chandasaeb le Gouvernement d'Arcate & de Maduré, l'honora du nom d'Uzendoskan-Badour, & écrivit à Mouzaferzingue de lui donner le nouveau titre d'Umbrazingue, dès qu'il seroit rentré dans ses états. En même-temps il lui donna ordre qu'aussi-tôt qu'il auroit fait reconnoître son autorité dans les Royaumes du Maduré & du Carnate, il se transporta à Pondichéry pour y visiter de sa part le Gouverneur de cette ville & lui faire ses complimens, & qu'il lui déclarât que pour gage assuré de l'estime qu'il faisoit de lui & de la

Nation Françoise, il lui demandoit sa belle-fille en mariage, en faveur duquel il promettoit plusieurs grands privileges, tant pour la Nation, que pour la Religion Catholique. Cette démarche toute extraordinaire qu'elle pourroit nous paroître, en suivant nos idées & nos coutumes, ne l'est pas autant pour ceux qui sont instruits des usages de ce pays.

A la réception de ces ordres du Prince, le Souba Mouzaferzingue se mit en marche, accompagné de Chandasaeb, & prit la route du Carnate. Il n'étoit pas aisé d'y pénétrer. Anaverdikan & Mafouskam son fils s'étoient emparés d'un défilé par où il falloit nécessairement que l'armée passât. Ils s'y étoient retranchés, & y attendoient fiérement leurs ennemis. Les troupes de Chandasaeb n'étoient pas nombreuses, & Mouzaferzingue ne vouloit pas exposer les siennes aux risques de l'événement. Dans cet embarras, ils camperent au pied des montagnes & dépêcherent un exprès à M. Dupleix pour l'informer de leur situation.

Il n'y avoit pas beaucoup à balancer sur le parti que l'on pouvoit prendre dans ces circonstances. Tout parloit en

faveur de Chandasaeb, ancien ami de la Nation Françoise, légitime héritier des Royaumes du Carnate & du Maduré, qui apportoit encore avec lui la confirmation du Grand-Mogol, dont le propre cousin, Généralissime de ses armées, écrivoit à M. Dupleix qu'il étoit de la derniere importance qu'il s'abouchât avec lui à Pondichery, pour lui communiquer les ordres de l'Empereur. Que pouvoit-on attendre au contraire d'Anaverdikan & de son fils, usurpateurs d'un Etat qui ne leur appartenoit point, & dont la mauvaise volonté & le peu de bonne foi étoient connues? Ne les avoit-on pas vus contre la foi des traités par lesquels ils s'engageoient à ne jamais porter les armes contre la Nation Françoise, donner du secours aux Anglois à Goudelour; & tout récemment encore se joindre à eux pour faire le siege de Pondichery?

Après avoir pesé & examiné mûrement toutes ces raisons, après avoir balancé les avantages que la compagnie pouvoit retirer de la visite du Souba & de l'amitié de Chandasaeb, M. Dupleix se détermina à mettre en campagne 2000 Cipayes, 60 Caffres & 420 soldats François dont il confia la

conduite au fils même de Chandasaeb. M. d'Auteuil, qu'il lui avoit donné pour adjoint, se mit a la tête de ces troupes, & marcha vers Arcate, éloigné de Pondichery d'environ trente lieues. Il apprit sur sa route qu'Anaverdikan s'étoit avancé quinze lieues dans les terres. Il n'hésita point à l'aller chercher. Il le trouva campé au pied des montagnes, ayant avec lui 10 à 12 mille cavaliers, 6000 hommes d'infanterie & 220 éléphans. Il avoit aussi vingt pieces de canon gardées & servies par soixante-six Européens ramassés de toutes les Nations. La montagne couvroit son camp d'un côté : de l'autre se présentoit un grand lac dont les bords étoient escarpés : le reste étoit défendu par un large fossé dans lequel on avoit fait entrer les eaux du lac. Elles avoient débordé, de façon que tous les environs du camp étoient inondés & si glissans, qu'à peine les chevaux pouvoient s'y soutenir.

Aussi-tôt que Mouzaferzingue eut reçu avis de l'arrivée de M. d'Auteuil, il prit le parti de déboucher par un autre défilé voisin, bien sûr qu'Anaverdikan ne risqueroit pas de sortir de son camp pour marcher à lui, en présence des Fran-

çois. Leur résolution avoit en effet troublé le vieux Nabab. Il n'avoit jamais imaginé qu'ils osassent s'avancer à une si grande distance de Pondichery, sans pouvoir espérer d'autre secours que celui qu'ils avoient à attendre de leur propre valeur. Ce vieux Général, qui jusqu'alors s'étoit toujours vu victorieux, commença à douter de l'événement ; & après avoir si souvent éprouvé le courage des François, Mafouskan, son fils, sentit redoubler ses craintes. Leurs soldats ne faisoient pas une meilleure contenance. Anaverdikan voyant ce découragement presque général, tâcha de ranimer ses troupes abattues, monta sur son éléphant, & donna lui-même à son armée l'exemple d'une généreuse défense.

Le premier Août 1749, on en vint aux mains. Les François attaquerent le camp ennemi avec la plus grande vivacité, mais ils furent repoussés avec la même vigueur. Ils retournerent à la charge, & après plus d'une heure d'un combat très-vif, ils furent encore obligés de se retirer. Enfin, M. d'Auteuil, considérant que ses troupes étoient fort incommodées du feu de l'artillerie & de la mousqueterie, & plus encore par les fleches des ennemis, & que si on don-

noit à Anaverdikan le temps de se reconnoître & de se fortifier davantage, il seroit impossible de le forcer ; tout blessé qu'il étoit d'un coup de feu à la cuisse, il ranima sa petite armée & commanda une troisieme attaque.

Elle se fit avec tant de bravoure & de vigueur, que les François forcerent les retranchemens ennemis, & y arborerent leurs drapeaux. Alors ce ne fut plus qu'une déroute générale. Mouzaferzingue & Chandasaeb, qui virent de loin avec étonnement ces prodiges de valeur, se mirent à la poursuite des fuyards, & profiterent de tout le pillage, tandis que les François restoient sous les armes. Ceux-ci ne perdirent dans cette occasion qu'un Officier Irlandois & dix dragons, ils eurent aussi soixante soldats de blessés. Du côté des ennemis on trouva parmi les morts Anaverdikan, qui fut renversé de dessus son éléphant de deux coups de feu qu'il reçut, l'un dans la tête, l'autre dans la poitrine. Il y eut aussi neuf de leurs principaux Chefs qui resterent sur la place avec plus de mille soldats. Le nombre des blessés fut très-grand. On fit prisonnier Mafouskan, fils aîné du Nabab, son oncle Mounatrou-Dekan & dix de leurs principaux Officiers

de cavalerie. Mouzaferzingue & Chandasaeb ne perdirent pas un seul homme, & en eurent très-peu de blessés dans la poursuite & dans le pillage. Le premier eut, pour sa part du butin, quarante-trois éléphans; le second, dix-neuf. On tua tous les autres que l'on ne put prendre. On prit aussi plusieurs chevaux, que l'on partagea. La plus grande partie de la cavalerie ennemie passa au service de Mouzaferzingue & de Chandasaeb. Les François ne se réserverent, pour tout avantage, que l'honneur du combat, ce qui donna aux Maures la plus grande idée de la discipline & du désintéressement des troupes Françoises dont ils venoient d'admirer la valeur.

Après la victoire, Mouzaferzingue honora le fils de Chandasaeb du titre de Nabab de Trichirapali & de Maduré, & confirma, au nom de l'Empereur, la donation de quarante-cinq Aldées ou villages de Villenour, voisins de Pondichery, du revenu d'environ soixante à quatre-vingt mille roupies, que Chandasaeb venoit de faire au nom de M. Dupleix, qui, sur le champ, en fit une cession authentique à la compagnie. Ensuite, tout étant disposé pour la marche de l'armée, les troupes Françoises,

jointes à celles des Mogols, prirent la route d'Arcate, d'où l'on dépêcha un exprès à M. Dupleix, pour lui faire part de tout ce qui s'étoit passé. Suivant le rapport des principaux Chefs Maures, le pillage passoit la valeur de deux millions de pagodes, qui font près de dix-sept millions monnoie de France.

Pendant le séjour que les armées combinées firent à Arcate, Chandasaeb y nomma un Gouverneur pour y commander en son nom. On mit à contribution les Nababs de Velour & de Chétipel. Le premier fut obligé de payer sept laks de roupies, qui font près de deux millions. Le second en fut quitte pour quatre laks & demi. Après cela, on se remit en marche pour se rendre à Pondichery. L'armée de Mouzaferzingue & de Chandasaeb étoit fort grossie depuis le dernier combat. Elle étoit alors composée de vingt-trois mille hommes d'infanterie, & quatorze mille chevaux, & deux cens seize éléphans & de six mille arquebusiers & arbalêtriers. Ces troupes étoient suivies d'une multitude infinie de gens qui accompagnoient les bagages. Ils firent leur entrée dans la ville, qui les salua de toute son artillerie. Le Gouverneur, qui vint les recevoir

aux limites, étoit accompagné dans sa marche de toutes les marques de distinction attachées à ses dignités. En tête paroissoit un éléphant, portant un drapeau blanc dans lequel on remarquoit cinq soleils (1). Ensuite venoient deux autres éléphans portant les Nabates, espece de timbales qui n'est affectée qu'aux Nababs dans leur Gouvernement. Après cela marchoit un autre éléphant, portant aussi un drapeau blanc, avec un soleil brodé d'or. A ses côtés deux chameaux portoient deux autres timbales. Ils étoient suivis d'un Officier à cheval, portant un étendart à fond blanc, brodé en rouge & en verd, & chargé d'une main d'or, armée d'une épée. Cinq cens cavaliers marchoient ensuite l'épée à la main, suivis de soixante dragons François, qui accompagnoient le palanquin de M. Dupleix. On portoit à sa droite douze petits étendarts blancs, ornés au milieu d'un soleil d'or. A sa gauche paroissoit le palanquin de Chandasaeb, ayant à ses côtés huit étendarts verds, chargés d'un soleil d'or. Sa suite étoit composée d'un éléphant qui mar-

(1) Il n'appartient qu'aux Mansoubdars d'avoir un étendart chargé de cinq soleils.

choit en tête, sur lequel étoit son drapeau verd, orné d'un soleil d'or ; de trois mille cavaliers ; de deux cens gardes de sa personne, marchant l'épée nue ; de quatre cens lanciers & arbalêtriers. Son palanquin étoit entouré de douze chopdars ou porteurs d'ordres, armés de leurs longues cannes, & de six autres portant des masses d'argent. Ce cortége se rendit à la forteresse, où Chandasaeb fit à M. Dupleix son présent, composé d'une magnifique toque, ornée d'un bouquet en forme d'aigrette d'or, garnie de diamants, d'une cabaye ou robe tissue d'or & de soie & d'une ceinture brodée en or. Chandasaeb mit lui-même la toque sur la tête de M. Dupleix, & cette cérémonie fut accompagnée du bruit de l'artillerie de la forteresse. Le Nabab demeura trois jours à Pondichery, après lesquels il fut reconduit jusqu'à la porte de la ville, avec les mêmes cérémonies qui avoient été observées à sa réception.

Deux jours après, le Gouverneur de Pondichery sortit au-devant de Mouzaferzingue, qui avoit différé jusqu'alors de faire son entrée. M. Dupleix étoit accompagné de tout le Conseil Souverain, & avec la même suite dont on

a

a donné la description. Les deux premiers Conseillers de Pondichery, avec M. Albert, qui parle la langue Indostane, furent députés pour complimenter Mouzaferzingue sur sa route, & aussi-tôt que M. Dupleix eut avis que ce Prince approchoit des limites, il s'avança pour le recevoir.

Le Souba avoit à sa suite cinq mille cavaliers, tous le sabre à la main. Son drapeau étoit blanc, chargé au milieu d'un côté de la moitié d'un soleil, de l'autre, d'un croissant de couleur d'or. Il étoit porté par un éléphant; mille lanciers marchoient ensuite; accompagnés de deux éléphans, qui portoient chacun deux petits canons de deux livres de balle. Ils étoient suivis de huit cens chameaux chargés de fusées armées, dont les Maures se servent dans le combat au lieu de grenades. Suivoit un nombre infini de drapeaux & d'étendards, qui étoient les marques des dignités de tous les grands Officiers dont la suite du Souba étoit composée. On en compta plus de deux mille sept cens. Après cela, paroissoit un éléphant portant un étendard noir, orné d'un côté d'une main armée d'un sabre d'argent (1), & de

(1) L'étendard d'un Grand Mogol est blanc;

l'autre d'un croissant & de la moitié d'un soleil. Cet éléphant étoit entouré de vingt-quatre autres chargés de leurs petites tours sur le dos, où étoient assis les principaux Généraux qui accompagnoient Mouzaferzingue. Après quoi marchoient 500 cavaliers armés de fleches. Mouzaferzingue lui-même paroissoit enfin sur son éléphant prodigieusement grand, ayant à ses pieds son fils âgé d'environ huit ans, & celui de Chandasaeb. On conduisoit à sa droite un éléphant qui portoit l'étendard nommé maimnavatte, & tous les petits étendards qui étoient la marque des dignités dont Nizam-Moulouk, son grand-pere, étoit revêtu. Sa garde étoit composée de dix mille Cavaliers superbement vêtus, marchant l'épée nue. Il étoit environné de vingt-quatre Soubdars à masses d'argent, & de cent Chopdars armés de longues cannes. On portoit devant lui

---

il a d'un côté un soleil d'or, de l'autre une lune d'argent. Les Généralissimes, Princes du sang, portent le même étendard avec un croissant. Les autres n'ont qu'un étendard rouge. Cet étendard noir étoit celui de Nisam-Moulouk, depuis qu'il avoit vaincu le Vice-Roi de Golconde. Sa devise est une main armée d'un sabre. Nisam signifie bras fort.

un étendard à fond blanc, orné d'un croissant & d'un soleil. Douze éléphans fermoient la marche, & portoient la mere, la femme & le reste de la famille du Souba dans leurs ckeiroses ou petites tours couvertes. Elles étoient gardées par cinq mille arquebusiers, mille lanciers & arbalêtriers, & mille cavaliers. Le reste de l'armée campa dans les aldées de Villenour avec tous les prisonniers.

Ce cortege étant arrivé à la tente de M. Dupleix, précédé du détachement victorieux des troupes françoises, Mouzaferzingue mit pied à terre, entra dans la tente avec son fils, & complimenta M. Dupleix de la façon la plus polie & la plus honnête. Delà ils se mirent en marche avec toute leur suite, & furent salués à leur entrée à Pondichery de toute l'artillerie de la forteresse & des remparts. Les Maures peu accoutumés à ce bruit en furent épouvantés; & comme la plûpart n'avoient jamais vu la mer, ils coururent avec empressement vers le port pour satisfaire leur curiosité. Il y eut le soir un grand soupé au Gouvernement. La moitié de la table étoit servie dans le goût des Maures, pour Mouzaferzingue & sa suite; l'autre à l'Européenne pour les François. C'est

l'usage qu'avant que de servir les mets préparés pour Mouzaferzingue, son Major-dome en fasse l'épreuve, qu'il les mette ensuite dans une boëte qu'il scelle de son cachet. C'est en cet état qu'ils sont présentés sur la table. Le Souba ayant reconnu le sceau de son Officier, fait ouvrir la boëte, & mange sans crainte. C'est un usage établi parmi les Maures pour éviter le poison. Mais tant qu'il demeura à Pondichery, Mouzaferzingue n'usa de cette espece de cérémonie que pendant les deux premiers jours; le reste du temps il voulut témoigner aux François qu'il se croyoit plus en sûreté chez eux qu'il n'eût pu l'être chez son propre frere. Cette marque de confiance frappa tous les Seigneurs Maures qui étoient à la suite du Souba. Elle leur parut d'autant plus extraordinaire, que Mouzaferzingue avoit alors tout à craindre de Nazerzingue & de plusieurs autres ennemis. Ils avoient peine à comprendre comment, dans des circonstances si délicates, ce Prince pouvoit abandonner sa vie à la discrétion d'un étranger, non-seulement en faisant usage des mets qui étoient préparés chez lui, mais même en reposant la nuit en toute sécurité avec toute sa famille dans la forteresse.

Mouzaferzingue est un jeune Prince de vingt-cinq ans, d'une taille moyenne, aussi blanc qu'un Européen, d'une figure prévenante & d'une politesse infinie. Quelques jours après son arrivée à Pondichery, le Gouverneur le régala d'un très-beau feu d'artifice qu'il fit tirer, & dont le Souba qui n'en avoit jamais vu de pareil, parut fort satisfait. Il marqua aussi avoir quelque envie de voir un combat entre deux corps de troupes Européennes, & on lui en donna le plaisir. Les troupes commandées étoient accompagnées de quelques petites pieces de campagne, de celles qui tirent plusieurs coups dans la minute. Après plusieurs évolutions, elles marcherent à l'attaque de la forteresse, selon l'ordre qu'on leur en avoit donné. En même-temps deux vaisseaux d'Europe qui étoient en rade, imiterent entr'eux un combat naval. Les Maures étoient dans l'admiration; on entendit dire à cette occasion à Mouzaferzingue lui-même en langue Indostane, que s'il avoit à ses ordres 1000 Dragons françois, il ne balanceroit pas un instant à aller attaquer Nazerzingue dans Golconde & Aureng-Abad, sans avoir besoin de ses propres troupes. Un autre

jour on fit jetter en sa présence quelques bombes, dont les Maures ont une très-grande frayeur. Ils ont bien quelques fusées qu'ils lancent dans le combat contre la cavalerie, pour y mettre le désordre; mais elles ne crêvent point, & ne s'élevent pas assez pour pouvoir être jettées dans une place ennemie.

Après s'être délassé pendant quelques jours à Pondichery, & s'être fait réciproquement des présens, Mouzaferzingue s'acquitta auprès du Gouverneur, de la commission dont l'Empereur l'avoit chargé, de demander sa belle-fille en mariage. M. Dupleix s'excusa de répondre sur le champ sur une affaire aussi sérieuse : il dit seulement au Souba qu'il se tenoit fort honoré de la demande de l'Empereur, mais que la différence de religion sembloit rendre cette union impraticable.

Permettez, Monsieur, que j'interrompe ici la relation que j'ai commencée. Un de nos Missionnaires s'approchant de Pondichery, je ne puis me dispenser d'aller à sa rencontre pour m'entretenir avec lui sur l'état de nos Missions. Ainsi trouvez bon que je suspende pour quelque temps la satisfaction que vous auriez à suivre le fil de cette cu-

rieuse histoire. Je vous promets qu'au retour de mon petit voyage, je reprendrai ma narration au même point où je l'ai laissée. En attendant, j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

Sur les Missionnaires des Indes, écrites par un homme du monde au Pere Patouillet.

Vous m'avez souvent prié, Monsieur, de vous donner quelques connoissances de l'Inde sur ce qui a rapport aux Missions, mes occupations m'en ont jusqu'à présent empêché, & débarrassé désormais de toute affaire, je profite avec plaisir des premiers momens de mon temps pour vous satisfaire; je vous parle en homme désintéressé, & vous préviens d'avance que la vérité seule me dictera le petit détail dans lequel je vais entrer.

J'ai passé huit années dans l'Inde, tant à Pondichery qu'à Madras, lassé d'entendre tenir des propos sur la conduite de vos Missionnaires, tenté même d'y ajouter foi, je voulus m'éclaircir du vrai; j'eus pour cet effet plusieurs confé-

rences avec vos Missionnaires & ceux d'un autre Ordre. Je ne m'en tins pas-là, je questionnai les Brames, qui sont, comme vous le sçavez, les Prêtres des Gentils. Voici mot pour mot la conversation d'un de ces Brames. Afin de tirer plus de lumieres de lui, je feignis de blâmer la conduite de vos Missionnaires dans les terres, disant qu'ils ne s'occupoient qu'au commerce, & que le bénéfice qu'ils tiroient de ce même commerce les affectoit beaucoup plus que la conversion des Gentils. Vous vous trompez grossiérement, me répondit le Brame, si vous pensez ainsi; quoique mon état & ma religion exigent de moi de vous laisser dans l'erreur, les obligations que je vous ai m'engagent à vous tirer de celle où vous êtes, non que je croie votre religion meilleure que la mienne, mais je veux qu'il soit dit parmi votre Nation qu'un Prêtre Gentil n'est pas homme à en imposer: mais revenons à la chose.

Les Brames du Nord (1) sont d'honnêtes gens, & je ne leur connois d'autre défaut que celui d'être dans une mauvaise religion; ils quittent leur pays

---

(1) Nom que les Gentils donnent aux Missionnaires.

d'Europe où ils ont leurs parens, leurs amis, & où, dit-on, ils sont assez généralement estimés ; ceux que j'ai connus sont gens d'esprit. Voici la vie qu'ils menent dans les terres ; ils sont habillés fort modestement, font la plus mauvaise chere du monde, & je suis toujours étonné comment ils y résistent, ils ne mangent rien de ce qui a vie, ce n'est point, comme se l'imaginent leurs ennemis, pour se conformer à la façon de vivre des Brames Gentils, c'est par pure mortification, ils passent une partie du jour à la priere, souvent se levent pendant la nuit pour le même exercice. Leur plus grande occupation est d'élever les jeunes gens dans la religion qu'ils professent, ils donnent tout ce qu'ils ont aux pauvres, jugent des différens qui s'élevent entre leurs Chrétiens qu'ils regardent tous comme leurs freres, ils les accordent ensemble, leur prêchent l'union ; s'ils ont quelque crédit auprès des Gouverneurs des forteresses, ou des Nababs, ils l'emploient pour empêcher les persécutions que ceux de notre religion feroient aux Chrétiens ; si quelqu'un les insulte, ils lui font des politesses ; ils menent enfin la vie du monde la plus exemplaire, & si je n'étois pas Brame de l'Inde, je voudrois l'être du Nord : quant

au commerce que vous dites qu'ils font dans les terres, je n'en ai jamais eu la moindre connoissance, & si cela étoit je le sçaurois certainement, & je vous le dirois de bonne foi. Si vous n'étiez pas un Brame, lui répondis-je, je croirois votre témoignage suspect; mais comment répondrez-vous à la question que je m'en vais vous faire? Pourquoi les Brames du Nord qui regardent, dites-vous, tous les Chrétiens comme leurs freres, ont-ils un si grand mépris pour les gens que vous appellez *Parias* (1)? car enfin, selon notre religion, ces mêmes *Parias* sont aussi chers à Dieu que les autres hommes d'un état plus distingué. Arrêtez, Monsieur, me dit le Brame, ne confondez pas le mépris avec la distinction des états. Les Brames du nord n'ont point de mépris pour les *Parias* par principe de religion, mais vous-même & les autres François tenez la même conduite dans vos Colonies; chaque état est distingué chez vous, le soldat n'ira pas manger à votre table; un simple habitant, quoique blanc, n'ira pas chez le Gouverneur comme vous y allez; il en est de même chez nous, ces gens qu'on appelle *Parias* sont destinés aux plus vils

(1) Gens de la plus basse extraction.

emplois. Plusieurs s'adonnent à la débauche, ils boivent beaucoup de cette liqueur qu'on appelle *raque*, & perdent par-là l'usage de la raison : a-t-on tort de les regarder différemment de ceux qui tiennent une conduite réguliere, qui ont des mœurs & une façon de penser plus relevée ? Bien loin d'approuver les Brames du nord, je les blâme fort de regarder ces gens-là comme leurs freres, de les nourrir, de les faire travailler à la culture des terres, & de leur donner généralement tous les secours dont ils ont besoin ; vous êtes à même de le voir dans cette ville, leur maison est pleine de ces gens-là ; sont-ils malades, ils ont des remedes gratis, & sont mieux traités que nous qui sommes Brames, nous ne traiterions peut-être nos Confreres. Mais, lui répondis-je, à quoi bon cette distinction qu'ils ont dans leurs églises, en faisant mettre les *Parias* dans une chapelle ou endroit séparé ? Si vous n'étiez pas un homme de bon sens, me répartit le Brame, je vous pardonnerois de donner dans des petitesses pareilles. Je fonde mon raisonnement sur une petite comparaison que je vais vous faire. Pourquoi dans vos églises le Gouverneur & les premiers de la ville sont-ils séparés des derniers ; voici le même cas des

Parias, & qu'importe en quel endroit du temple on soit placé, s'il est vrai, comme vous le dites, qu'il n'y ait qu'un Dieu dans votre religion, & que ce même Dieu soit par tout. Vous croiriez, à m'entendre, que je suis prêt à me convertir, je vous avouerai de bonne foi que si mon intérêt, mon rang & ma famille ne m'obligeoient pas à un certain extérieur, que nous ne tenons cependant que des préjugés de l'enfance, je me ferois Brame du nord dès demain, tant j'admire la conduite de ces hommes-là. Avez-vous encore quelques questions à me faire, me dit-il? Non, lui répondis-je, & nous nous quittâmes.

J'avouerai de bonne foi, mon Révérend Pere, qu'on se laisse souvent prévenir aisément faute d'éclaircissemens, je me suis trouvé dans le cas plus que tout autre. Mais si nous cherchions la source de tous les bruits qui courent sur le compte de vos Missionnaires, nous la trouverions peut-être chez ceux qu'une même Religion & un même état devroit engager à cacher plutôt que de mettre au jour le défaut de ses compatriotes; oui, mon Révérend Pere, tous ces bruits sont assurément dépourvus de toute vraisemblance.

A l'égard des cérémonies qui ont rap-

sort à celles de la gentilité, & qu'on reproche comme telles à vos Missionnaires, rien de plus mal fondé. Premiérement, la cendre de bois de sandale dont ils se frottent le corps & les cheveux, ne tient non plus de la gentilité, que la poudre & la pommade en France. C'est une cendre odoriférente fort saine, même au corps. L'autre cérémonie est celle de la bouse de vache détrempée dans de l'eau dont ils frottent le pavé de leurs maisons : quoi, ne seroit-il permis qu'aux seuls Indiens Gentils de se préserver des insectes dont la plupart des maisons sont remplies ? Pour moi, mon Révérend Pere, qui ne suis ni Missionnaire ni idolâtre, je me suis souvent servi de ce moyen, qui est le seul pour faire mourir les fourmis rouges & les punaises, qui incommodent beaucoup dans l'Inde. Vous voyez, quand on veut se donner la peine d'éclaircir les choses, souvent ce qui nous paroît un fantôme, n'est rien.

Un autre cérémonie que vos Missionnaires permettent, suivant vos ennemis, est un *thaly*, ou espece de médaille que les Indiens idolâtres attachent au col des filles lorsqu'elles se marient; il est vrai que sur ces médailles les Gentils gravent des figures qui font honte à la

pudeur. Mais n'y a-t-il pas de la noirceur d'oser dire que les Jésuites se servent de ces médailles gravées comme celles des Gentils, pour les mariages qu'*ils* font, & n'y a-t-il pas encore plus d'absurdité au public à le croire ? Le thaly ou la médaille dont se servent vos Missionnaires pour la célébration des mariages, est la même chose qu'un anneau conjugal qu'on donne en France ; cette médaille a différentes formes, tantôt c'est l'image de la sainte Vierge, tantôt un cœur sur lequel est gravé le saint nom de Jesus, ou même quelquefois une croix ; voilà, mon Pere, le vrai, je l'ai vu moi-même cent fois pendant mon séjour aux Indes. Mais toutes ces calomnies doivent-elles nous étonner, la vertu & le mérite ont été persécutés de tout temps. Si vos Missionnaires, indifférens sur le salut des Indiens, menoient une vie tranquille & douce, comme la dureté du climat sembleroit le demander, peut-être n'auroient-ils pas tant d'ennemis. Je souhaiterois, mon Révérend Pere, avoir une plume assez bonne pour dissuader ceux qui jugent d'un pays éloigné de six mille lieues avec tant de partialité. Qu'a-t-on au surplus à craindre lorsqu'on n'a rien à se reprocher. Si vos Missionnaires sont

calomniés & persécutés en ce monde, la récompense de l'autre vie qui sera le fruit de leurs travaux, les indemnisera de ce qu'ils auront souffert en celle-ci. Je suis avec respect, &c.

Fin du quatorzieme Volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce volume.

Fin de la table du quatorzieme volume.